

RAMBO III
L'effet Stallone

HARRISON FORD
Le choc Frantic

WES CRAVEN
L'après-Freddy

RIDLEY SCOTT
Traquée : le Polar chic





BELGIQUE : 146 FB. CANADA : $ 5,75
ESPAGNE : 560 PTS

EFFETS SPECIAUX
HELLRAISER II
LE RETOUR DES MORTS-VIVANTS II

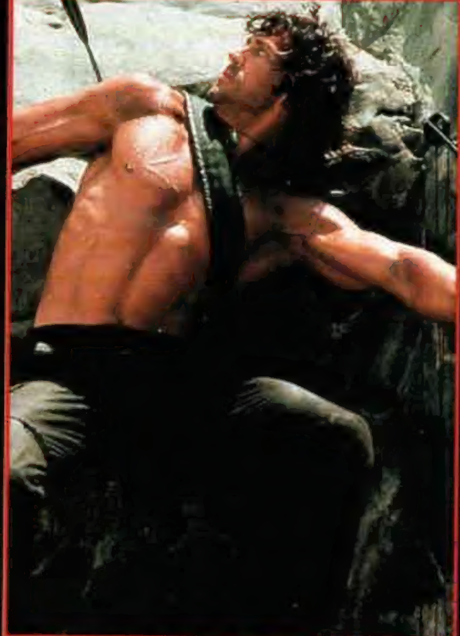


THE CANNON GROUP, INC. présente PETER USTINOV
dans une production GOLAN-GLOBUS un film de MICHAEL WINNER "RENDEZ-VOUS AVEC LA MORT"
avec LAUREN BACALL · CARRIE FISHER · JOHN GIELGUD · PIPER LAURIE · HAYLEY MILLS · JENNY SEAGROVE · DAVID SOUL
musique de PINO DONAGGIO directeur de la photographie DAVID GURFINKEL producteurs exécutifs MENAHEM GOLAN et YORAM GLOBUS
scénario de ANTHONY SHAFFER, PETER BUCKMAN et MICHAEL WINNER d'après le roman de AGATHA CHRISTIE produit et réalisé par MICHAEL WINNER

MAD MOVIES PRÉSENTE

IMPACT


LE RETOUR DES MORTS-VIVANTS 2


RAMBO III : L'Effet Stallone


HELLRAISER II : Effets spéciaux

IMPACT, une publication Jean-Pierre Putters/Mad Movies. **Directeur de la publication** et **rédacteur en chef** : Jean-Pierre Putters. **Secrétaire de rédaction** : Marc Toullec. **Comité de rédaction** : Bernard Achour, Marcel Burel, Alain Charlot, Jean-Pierre Putters, Marc Toullec. **Collaboration** : Betty Chappe, Cyrille Giraud, Vincent Guignebert, Jean-Michel Longo, Jack Tewksbury. **Correspondants** : Maitland McDonagh (New-York), Michel Voletti (Los Angeles), Alberto Farina (Italie). **Maquette** : Bernard Achour.

Remerciements à Monique Assouline, Josée Benabent-Loiseau, Daniel Bouteiller, Denise Breton, Cannon, Pierre Carboni, Christophe Champelaux, Columbia, Thierry Defait, Françoise Dessaigne, Louisette Fargette, Marie-Christine Fontaine, Danielle Gain, G.C.R., Claude Giroux, Laura Gouadin, Edith Grant, Vanessa Jerrom, Stephen Jones, André Koob, Ane Lara, Gabrielle Mairesse, Patrick Nadjar, Alain Roulleau, Jonathan Rutter, Robert Schlockoff, Dominique Segall, Jean-Pierre Vincent, Warner.

Composition : Samat. **Photogravure** : IGO. **Impression** : SIEP. **Distribution** : N.M.P.P. **Rédaction/Administration** : 4, rue Mansart, 75009 Paris. **Dépôt légal** : Avril 88. **Commision paritaire** : N° 67856. **N° ISSN** : 0765-7099. Paraît tous les deux mois. N° 14 tiré à 65 000 exemplaires.

Photos de couverture : HELLRAISER II et, en médaillon, LE RETOUR DES MORTS-VIVANTS II

EDITORIAL

Après deux ans d'une cohabitation parfois difficile — les média en ont du reste assez débattu ces derniers temps — il semblerait qu'**Impact** prenne cette fois son envol loin du protectorat vigilant de son prestigieux confrère **Mad Movies** (en français dans le texte). J'entends par là qu'on n'achète plus **Impact** parce qu'on lit aussi **Mad Movies**, mais parce qu'on le veut lui, et rien d'autre. Vive l'**Impact** libre, donc, et passons à autre chose.

La Nuit des Césars, tiens. Quelle mascarade, non? Toujours maladroite, empruntée (mais jamais restituée), théâtrale, parisienne et auto-satisfaite. Tu sais, Anémone, on t'aime ! Tu es la revanche du téléspectateur qui peut enfin s'exprimer par ta bouche. Si tu es libre pour récidiver au Grand Prix de l'Eurovision, n'hésite pas, ça nous ferait tellement plaisir...

Running Man : 103.000 entrées en première semaine, et ça risque de continuer parce qu'en plus le film vaut vraiment le détour (on vous l'avait déjà dit). Tout cela n'empêche pas « Les Etoiles du Cinéma », émission du samedi sur France-Inter, de lui tailler une belle boutonnière grâce à la complicité du réalisateur Yves Boisset. Boisset, on t'aime aussi (pour **Dupont Lajoie**, **R.A.S**, **Le Condé** et bien d'autres), mais là tu déconnes. Et le bouquin de Stephen King, alors, qu'est-ce que tu en fais?

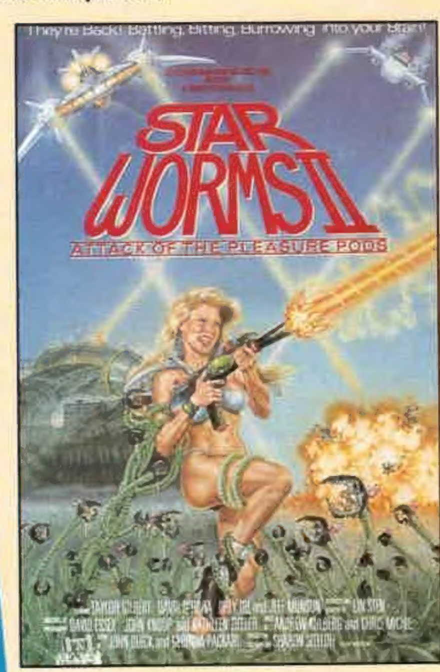
Mais **Running Man** c'est déjà du passé, et nos yeux se tournent maintenant sur le prochain **Rambo III** ; sortie prévue pour la fin mai aux U.S.A, alors qu'en France on prévoit le phénomène pour le courant de cet été. Aiguisez vos muscles en attendant (pour les filles, pas de consigne immédiate).

Heureusement, pour se délasser un peu, **Impact** se penche sur le cas du **Retour des Morts-Vivants n°2** : de la gaudriole grand-guignolesque bien réjouissante pour les amateurs du genre.

Et puis laissez-moi vous narrer le super-scoop de ce numéro (un, deux, trois... on se narre comme des bêtes) : alors que les bobines d'**Hellraiser** répandent encore la terreur et sont à peine refroidies, nous vous ramenons une avant-première de choc avec l'incroyable **Hellraiser II** (eh oui, déjà !). Pour cet événement il fallait aussi un reporter de choc et nous l'avons trouvé. Evidemment il est encore très choqué par ce qu'il a vu. Ses premières paroles ont été fort émouvantes : « Combien vous allez me payer le reportage ?... ». Le malheureux, je me demande s'il retrouvera un jour la raison. On vous tiendra au courant.

Jean-Pierre PUTTERS.

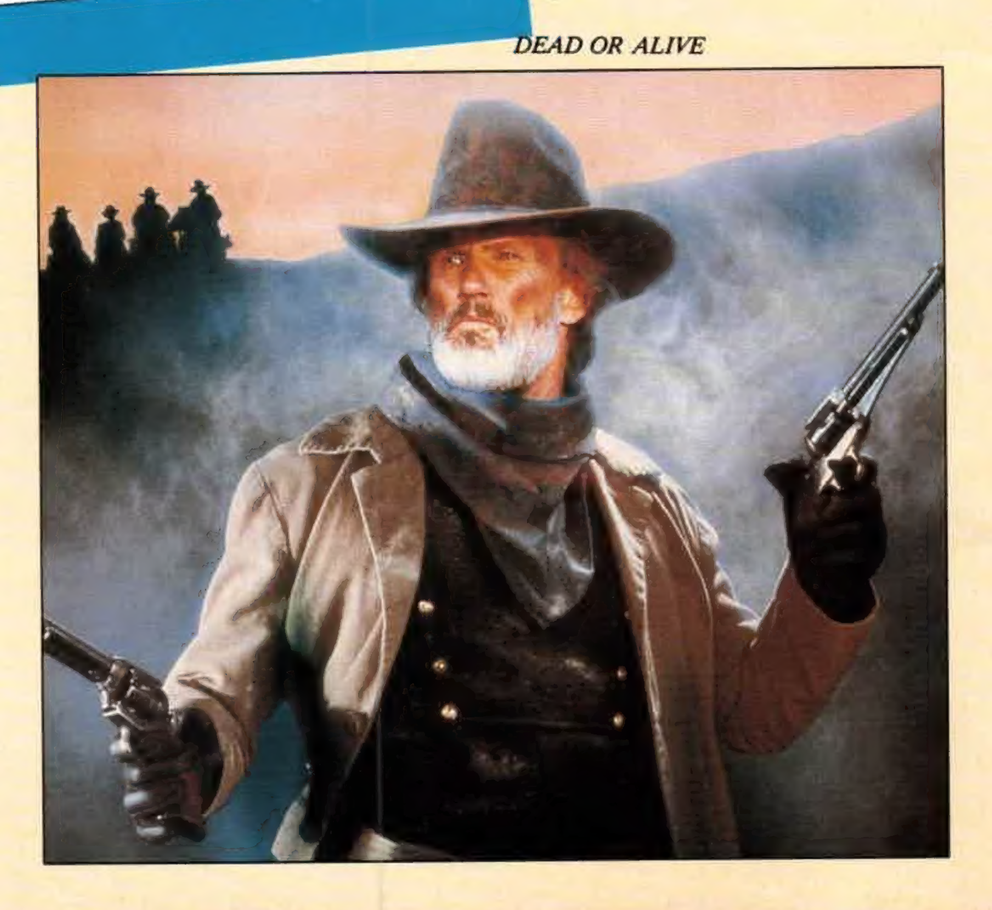
• **Troma** ne s'arrange pas ; voilà qu'ils annoncent un titre dément comme ils en ont le secret : **Star Worms 2 : Attack of the Pleasure Pods** de Lin Sten. Nous avons renoncé a comprendre les subtilités d'un scénario complètement cinglé : il y a une planète prison, des asticots de l'espace, un Empire maléfique, des cosses de légumes aphrodisiaques, des opiacées hallucinogènes et hédonistes (?!?!) et une belle princesse.



• Ted Kotcheff(**Rambo**) réunit Kurt Russel et Kelly Mc Gillis pour une histoire de famille sordide dans **The Winter People** • Steve Miner (**House**) cloture **Warlock**, une héroic-fantasy propulsée de nos jours. Avec la très jolie Lori Singer • Randal Kleiser (**Grease**) filme le tome 2 des aventures de Pee Wee avec **Big Top Pee Wee** avec toujours Pee Wee Herman ainsi que Kris Kristofferson • Buddy Van Horn dirige Clint Eastwood dans **The Dead Pool**, dernière enquète de Dirty Harry.

• Le western nous manque. Rien depuis **Silverado**. Malgré les forts risques d'échec commercial, Lance Hool (**Portés Disparus 2**) produit **Dead or Alive** dirigé par John Guillermin (**La Tour Infernale** mais aussi **Sheena** et **King Kong 2**). L'histoire donne dans le classique : un chasseur de primes sur le retour et son fils partent à la recherche de la fille d'un vieil ami enlevé par une bande de fanatiques religieux. Avec Kris Kristofferson déjà titulaire du rôle de Pat Garrett chez Peckinpah et bientôt protagoniste d'un second remake de **La Chevauchée Fantastique**.

DEAD OR ALIVE



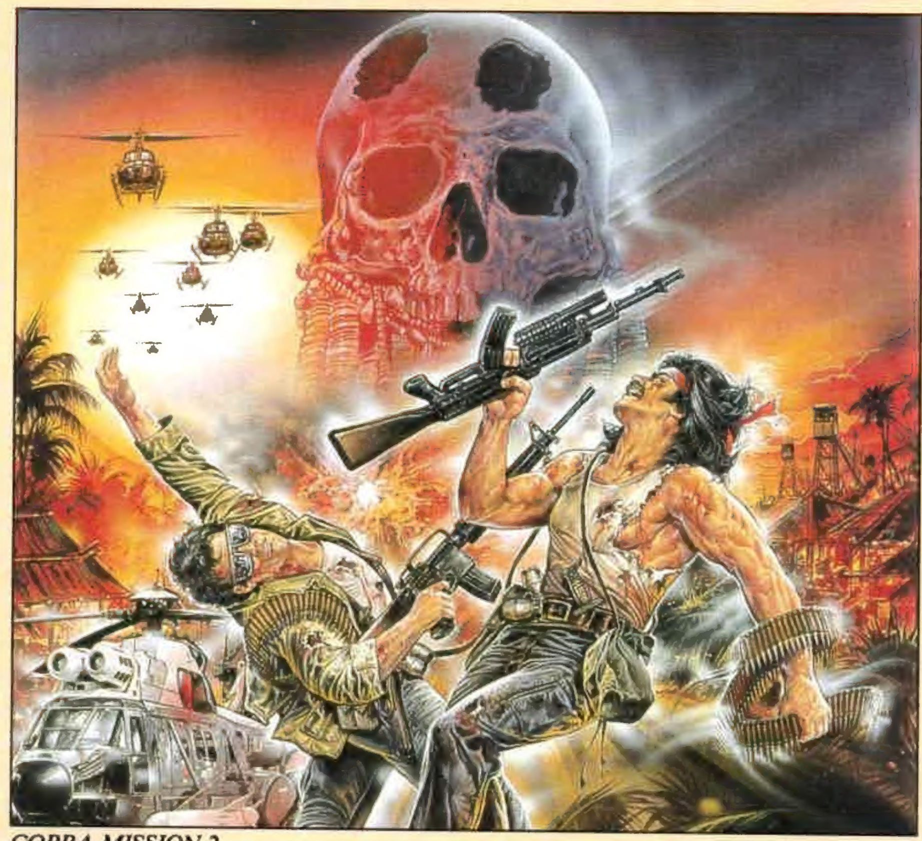
• Lamberto Bava est sur le point d'écrire l'histoire de **Démon 3** avec Dario Argento et Dardano Sacchetti. Il vient de finir le quatrième téléfilm de la série **Brivido Giallo / Tales of the Bogeyman** qui comprenait déjà : **Until death** avec Gioia Maria Scola et Urbano Barberini; **Graveyard Disturbance** avec Giamarco Tognazzi et **Dinner with a Vampire** avec Georges Hilton. Un homme bien occupé...

• **Il Piccolo Diavolo / The little Devil** est une comédie de Roberto Benigni qui permet à Walter Matthau d'interprêter un exorciste d'occasion; car en fait il est athée. A son corps défendant, il va se retrouver à dire des prières auprès de Juliette, une jeune femme possédée par le démon. Ce dernier va sortir du corps comme un beau diable... et exorciste et démon partiront ensemble pour une série d'aventures communes. Une idée ne fait pas un film, mais celle ci est prometteuse.

• La production italienne qui n'avait guère été pléthorique ces dernières années semble amorcer une reprise encourageante . Ce sont toujours les films de guerre qui ont la cote ; sont ainsi annoncés:
- **Strike Commando 2** de Vincent Dawn (alias Bruno Mattéi) avec Brent Huff, Mary Stavin et Richard Harris.
- **Double Target** de Vincent Dawn avec Miles O'Keefe et Bo Svenson.
- **Cobra Mission 2** de Marc Davis avec Bo Hopkins, Chris Ahrens et Christopher Connelly; d'autres sources attribuent le film à Larry Ludman (alias Ovidio Assonitis). Ah, ces pseudos!
- **Bye Bye Viet Nam** réalisé par Mark Davis avec Christopher Allen et Richard Hatch.
- **Hammerhead** de Enzo G. Castellari avec une distribution internationale fabuleuse qui sera annoncée plus tard. Tournage à la Nouvelle Orléans et à la Jamaïque.
- **Ultimo Plotone/ Last Platoon** fait par Paul D. Robinson avec Richard Hatch et Donald Pleasence.
- **Hell's Heroes** réunit Miles O'Keefe, Chuck Connors et Fred Williamson sous la direction de Max Steel. - **Cross Mission** de Al Bradley (alias Alfonso Brescia) qui dirige ici Richard Randall, Alex Vitale.
- **Karaté Warrior 2** de Larry Ludman avec Kim Stuart et Ken Watanabe.- **Casablanca Express** est le nouveau Ruggero Deodato et réunit Michaël York et Franco Nero.
- **Commando Black Panther** de Al (b'Ator) Bradley.
- **Commander** de Paul D. Robinson avec Craig Alan, Ken Watanabe, Max Laurel...
- **Warbus 2** mis en scène par Frank Valenti avec John Vernon et Boby Rhodes.
- **Flashfighters** toujours de F. Valenti avec Miles O'Keefe et Mark Gregory.



• **Beyond Infinity Film Sales** continue de nous offrir une série de petits films aux titres systématiquement bizarres. Ainsi **Assault of the Killer Bimbos** va connaitre une suite **Bimbo Barbeque** qui sera réalisé par Anita Rozenberg. Se servant de poissons géants comme planches de ski nautique voici venir les **Pirahna Women** un film de J.D. Athens. **Dirty Filthy Slime** de Dave de Coteau libère un ancien esprit maléfique qui a trouvé refuge dans une substence gélatineuse du style **The Blob** ou **The Stuff.** Dans **Corpses never lie** de Max Harper un mercenaire accepte de conduire une armée pour reconquérir une des lunes de Saturne ravagée par la guerre. L'armée en question est constituée de morts-vivants menés par une sorcière ravissante. Le budget de chacun de ces films est de l'ordre de un million de dollars, il va falloir jouer serré.



COBRA MISSION 2

• Le joufflu Robert Ginty (**L'Exterminateur**) passe derrière la caméra pour réaliser **The Bounty Hunter**, histoire de chasseurs de primes dans un futur proche • John Irvin (**Hamburger Hill**) part à l'assaut de l'Everest dans **Sign of Conquest** • **Tom de Simone (Hell Night)** finit **Angel 3** qui se venge des meurtriers de sa mère et ravisseurs de sa soeur

• Toujours bon pied bon oeil, Samuel Fuller porte à l'écran pour un producteur français le roman du génial David Goodis **Street of no return** (traduit par **Sans espoir de Retour** pour la Série Noire). Avec Keith Carradine dans le rôle de l'alcoolique vedette. La signature de Füller est une garantie de non-trahison de l'univers du meilleur écrivain de polar. Surtout après l'echec de **Descente aux Enfers** et de **Rue Barbare.**

• Un **Taxi Driver** au féminin nous est annoncé par Max Steel avec **Taxi Killer** qui se tourne actuellement dans les rues de New York. Un groupe de femmes chauffeurs de taxi décident de réagir à la montée de la violence et s'attaquent aux délinquants qui les violent et les dévalisent la nuit. Méfions-nous, maintenant quand on voudra prendre un taxi, ça pourra être dans la gueule...

• L'excellent Gary Busey est un vétéran du Vietnam laissé pour mort par un groupe de mercenaires qui ont détourné son yacht et kidnappé ses deux enfants. Il retrouvera son ex-femme et tous deux se lanceront à la poursuite des tueurs. **Act of Piracy** est le titre de ce nouveau film de John «Bud» Cardos sur un scénario de Hal Reed avec Belinda Bauer et Ray Sharkey.

• Il parait que c'est l'année du Kyonshee. Mais qu'est-ce donc qu'un Kyonshee nous demandez-vous avec perspicacité ? C'est un vampire chinois. On le trouve dans **The Jitter** un film de John Fasano déjà signalé dans ces colonnes pour ses trois premières réalisations : **Zombie Nightmare, Rock and Roll Nightmare** et **Black Roses.** Cette fois, l'histoire se déroule dans Chinatown ou un commerçant Frank Lee est assassiné par des gangsters, mais il reviendra sous forme d'un vampire pour sauver sa fille qui a été kidnappée par le gang.

Jack Tewksbury



THE JITTERS



RAMBO III



RAMBO



RAMBO II : LA MISSION

L'attente prend fin. Rambo III est terminé, prêt pour l'exploitation. Après plusieurs mois de galère, après un tournage épique, des choix surprenants mais plus pensés qu'ils ne le paraissent, Sylvester Stallone livre l'objet de la convoitise de millions de fans. C'est-à-dire lui-même, la mitrailleuse au poing, le muscle saillant et des gouttes de sueur perlant sur le front. Gloire au Héros...

Pourquoi un **Rambo III** ? Simplement parce qu'un flic brutal et cruel s'est amusé à humilier un vétéran du Vietnam usé et vagabondant dans son secteur. Coups de matraque, gros mots, emprisonnement, jet d'eau glaciale... John Rambo bronche à peine, est relâché, puis pris en chasse par la police. L'armée participe à la battue, laquelle se clôt par la mise à sac d'une petite ville par un seul homme, John Rambo. John Rambo, combattant d'élite formé dans la jungle vietnamienne (la meilleure des écoles, enfer pour les uns et sweet home pour les autres), casse des cailloux dans un bagne dans le prologue du tome 2 de ses aventures. Sa mission : ramener aux States des soldats portés disparus mais toujours captifs du côté de Saïgon. Malgré des autorités militaires assujetties aux magouilles politiciennes, il remplit son contrat. Résultat : un carnage monstre de plusieurs dizaines de morts (jaunes). Dans l'opus one, il ne faisait que blesser, mais ses adversaire étaient aussi ses compatriotes. Cela change tout. Sur une dernière rafale, Rambo précédait le générique final. Qu'est-il devenu après ? Estimant qu'il a payé sa dette envers la société et le drapeau, le gouvernement lui offre un repos compensateur quelque part vers Bangkok. Une place au soleil. Mais heureusement, le « all american heroes » ne végète pas très longtemps dans son paradis. D'abord soucieux de ranger les armes, il refuse une mission : partir pour l'Afghanistan en compagnie du Colonel Trautman, son instructeur, ami et père spirituel. Trautman tombe entre les mains de l'occupant soviétique, ce qui convainc Rambo de passer la frontière clandestinement et de se joindre aux moudjahidins. Destination : un fort commandé par un officier soviétique sadique, Zaysen...

Frenchie

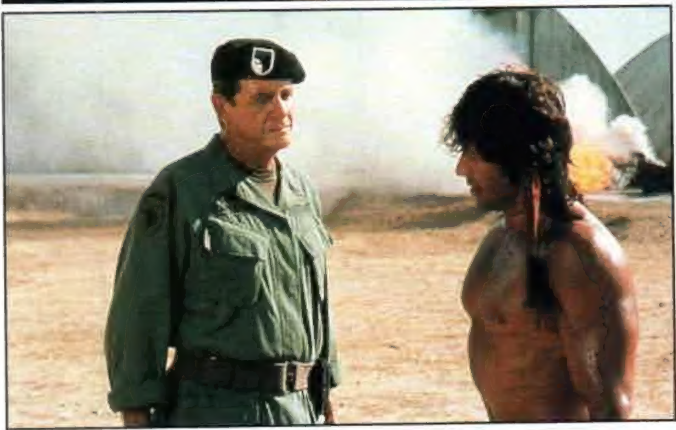
Un bon film d'action se doit d'inclure un méchant de haut calibre, une ordure intégrale dévouée à la cause du mal. Le Zaysen de **Rambo III** appartient à ce cercle fermé. Membre éminent de l'Armée Rouge, Zaysen est incarné par un comédien français, un Alsacien parlant allemand et anglais, Marc de Jonge. Pas un jeunot mais un bonhomme pour qui s'ouvre désormais une carrière internationale. Avant de figurer dans **Rambo III** (et dans **Empire du Soleil** de Spielberg), de Jonge a vanté les mérites du Boursin de manière onctueuse dans une pub mémorable. De Jonge a un visage, des intonations de voix, un regard qui marquent. Il aurait pu, dans **De Guerre Lasse**, n'être qu'un officier allemand de plus à l'écran, un pâle successeur à Howard Vernon et Anton Diffring. Non, une présence tout à la fois magnétique et forcément diabolique, un cynisme remarquable de concision, des mots d'une sécheresse inouïe... Marc de Jonge humiliait Christophe Malavoy, le contraignait sous la menace à se désaper sous les yeux de Nathalie Baye. Pour qui a vu **De Guerre Lasse**, sa courte apparition (cinq minutes maxi.), les traits de cet acteur demeureront synonymes d'intelligence perverse, de distinction malsaine et cruelle. Son emploi dans **Rambo III** consiste à élaborer un personnage détestable dont le châtiment ne surprendra personne. Qui a dit qu'on en attend plus de Marc de Jonge que de Stallone ?

Rambo : le choix

Multi-millionnaire, superstar et super mégalo, Sylvester Stallone est l'auteur complet de **Rambo III**. Qu'importe le générique, les signatures sous chaque titre, Stallone a voulu le film, l'a modifié au fur et à

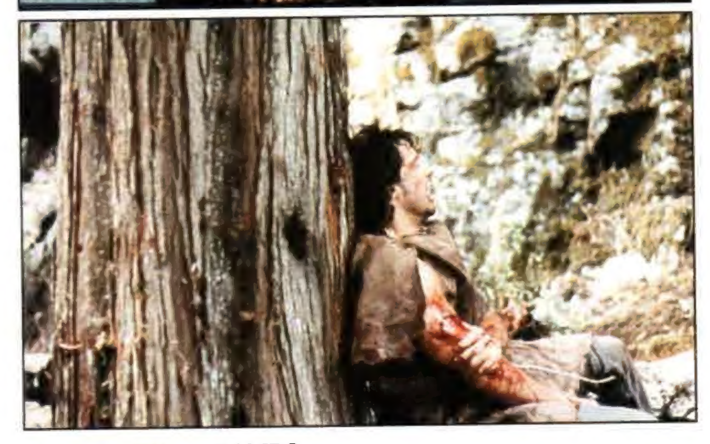
mesure de sa mise en œuvre. Le problème numéro un pour Sly tenait d'abord dans le succès fracassant de **Platoon**. Impossible après le choc asséné par Oliver Stone de refaire **Rambo II** ou un quelconque **Portés Disparus**. Les exploits belliqueux des viets-vets sont issus, du jour au lendemain, d'un autre temps. Le box-office plébiscite maintenant les **Full Metal Jacket, Hamburger Hill** et autre **Good Morning Vietnam**. Faire machine arrière reviendrait à prendre un risque énorme, pire encore à déplaire foncièrement à un public soudain calmé des retours revanchards au Vietnam et ceci au profit de la guerre au quotidien, des recrues banalisées rampant dans la gadoue. De la boue, de la sueur, du sang et des larmes, il y en avait beaucoup dans **Rambo II**, mais cela tenait davantage de l'esthétique guerrière que du réalisme forcené. **Rambo III** post-**Platoon** sera donc plus humain, moins axé sur une espèce de **Terminator** des rizières galvanisé par une mission salvatrice. D'ailleurs **Rambo III** quitte le Vietnam. D'abord, parce que le Vietnam, objet de dizaines de séries B ou Z produites aux quatre coins du monde (des Philippines à l'Italie), se retrouve ainsi quelque peu banalisé, surexploité. Le cinéma n'a plus rien à y faire, sinon y faciliter le curriculum vitae de quelques prétendus combattants. Pour subvenir aux besoins d'un nouveau territoire de chasse, l'Afghanistan est tout indiqué. Ou du moins l'était. Entrepris dans une période où l'occupation soviétique semblait partie pour durer des lustres, **Rambo III** est dépassé par les événements : rencontre U.R.S.S./U.S.A., signature d'un traité concernant les Euro-Missiles et surtout annonce par Gorbatchev du départ prochain des troupes soviétiques du pays. Ceci dit-on attend toujours. Il fut question un temps de l'Iran, mais faire des cartons sur des fanatiques religieux, des Gardiens de la Révolution et des Fous-de Dieu n'est pas très aisé, même si un scénariste fûté rajoute des conseillers militaires étrangers. Défalquer comme des Viets les suppôts de Khomeiny obligerait à une réflexion belliciste trop ardue pour un film qui se veut avant tout spectaculaire et distractif, une réflexion qui contraint au radicalisme, au racisme, au blasphème. Contre la foi, fût-elle source de violence aveugle, les gros flingues sont déplacés, dépassés. Et puis les combats de Rambo sont politiques, pas liturgiques. De plus, s'attaquer à l'envahisseur soviétique limite les risques : les cinémas programmant **Rambo III** ne seront pas la cible de menaces terroristes venant de l'autre côté du Rideau de Fer. Toutefois, Stallone n'est pas encore vraiment en retard d'une guerre. Son film sort fin mai aux States (probablement en août dans l'hexagone) et les mouvements des bataillons soviétiques vers les kolkhozes n'ont rien de frénétique. Le Kremlin se grouillera-t-il de rappeler in-extremis ses troupes, histoire de nuire à la bonne carrière de **Rambo III** ? Le choix Afghan a l'avantage d'une plastique nouvelle. Ras-le-bol de la verdure éclatante du Vietnam, de l'humidité. Avant **Rambo III**, l'Afghanistan a été très peu fréquenté par le cinéma américain. Uniquement **Les Cavaliers** de John Frankenheimer, via un roman de Joseph Kessel, avec Omar Shariff et Jack Palance. Il y est question d'un sport local qui consiste pour une vingtaine de cavaliers à s'arracher une charogne de bétail. Le cheval, voilà un élément indispensable à la stature d'un héros comme Rambo, surtout quand le canasson se fraie un chemin entre les explosions. Autre monture à sa disposition : le chameau, indissociable d'une certaine majesté à la **Lawrence d'Arabie**. Le désert forge des hommes durs, des combattants farouches, pas des surhommes sur qui les balles rebondissent ; Rambo mettra-t-il la pédale douce à des exploits trop extravagants pour le cadre ? Point commun avec l'imagerie vietcong : les hélicoptères monstrueux qui sont à Rambo ce que le Dragon est à Siegfried. Chaque légende a besoin d'instruments et de faire-valoir.





Les deux photos : RAMBO II : LA MISSION





Les deux photos : RAMBO

Des bruits qui courent

Les ragots qui ont couru concernant la réalisation de **Rambo III** sont assez croustillants : Arnold Schwarzenegger devait personnifier le méchant soviétique. Vrai ou faux ? Les noms de Rutger Hauer et Anthony Higgins sont plus sûrs. Quant au budget, les spéculations vont bon train : il se monterait à quarante millions de dollars ! Jolie somme, mais **Rambo III**, trois mois avant sa sortie, rembourse déjà une partie de la mise. Les distributeurs y ont mis le paquet. Tous les pays se sont portés acquéreurs, tous sauf la Corée du Sud ! Les signatures au bas des contrats de diffusions télé et vidéo sont apposées des années à l'avance. Malgré les résultats moyens (à l'échelle **Rambo**), de **Cobra** et **Over the Top**, l'étoile Stallone brille encore sur le marché financier. Et ce n'est pas les problèmes survenus durant le tournage qui ont freinés les acheteurs. Choisi par Stallone, inconditionnel de **Highlander**, Russell Mulcahy n'a pas fait long feu sur le plateau. Viré avec son chef opérateur pour cause officielle de retard (Stallone évoque un problème d'égo). Le poste de metteur en scène tombe entre les mains du réalisateur de la seconde équipe, Peter McDonald, lequel a eu pour se décider à prendre la succession de Mulcahy deux heures ! Le réalisateur de la seconde équipe se charge, a priori, des scènes de raccord, de la mise en place des séquences demandant de l'action. Cette fonction, McDonald l'a déjà assumée sur **Rambo III**. Fidèle collaborateur de Richard Attenborough, il a également participé à **Excalibur. Rambo III** est sa première réalisation. Mais les écueils rencontrés par le film n'en sont pas restés là. Tourné surtout en Israël, la production a été contrariée par des menaces de mort à l'encontre de Stallone ; parait-il, un enlèvement dans les règles. Ainsi, sur le tournage, des gardes du corps accompagnaient Stallone en permanence. Le port d'un badge personnalisé était rendu obligatoire pour les quelques deux cents personnes de l'équipe... Un tournage-calvaire dont n'étaient pas exclues des difficultés budgétaires et un exode du film vers des « locations » autres pour cause de conflit entre Israël et Palestiniens... S'il est vrai que les tournages mouvementés font souvent les grands films (cf. **Autant en Emporte le Vent, Apocalypse Now**...), d'aucuns s'interrogent sur l'influence de tous ces facteurs sur le résultat final. Dans tous les cas de figure, **Rambo III** se doit de surpasser son prédécesseur. Rendez-vous très bientôt avec le type costaud en débardeur noir.

Marc TOULLEC



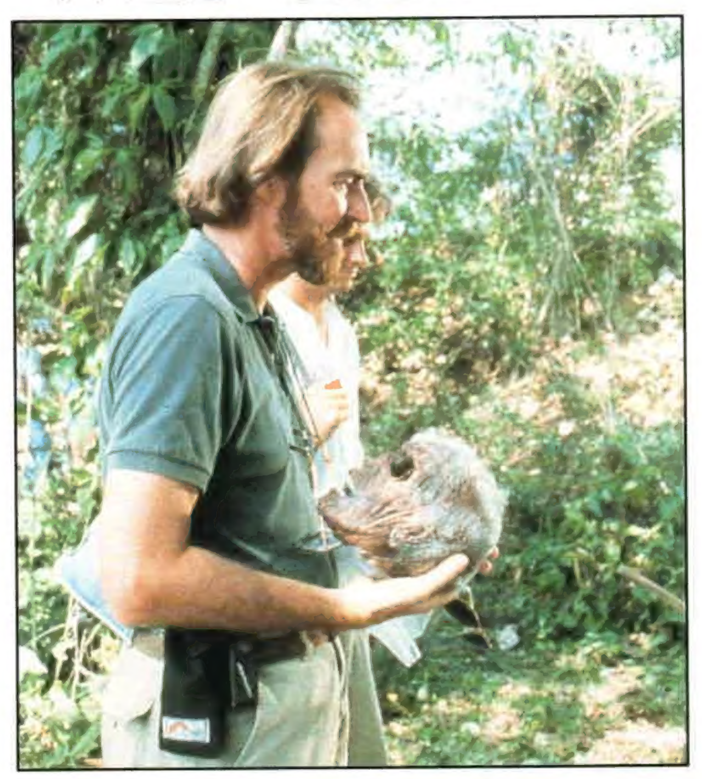
L'EMPRISE DES TENEBRES

L'Amie Mortelle ne nous avait pas bouleversée. Loin s'en faut. Wes Craven remonte la pente de façon spectaculaire avec un film rare mêlant politique et fantastique, social et délires oniriques, jungle et délabrement citadin. Tout ceci pour nous dire que le Vaudou existe, que Angel Heart n'est qu'une gadgétisation du mythe, qu'on peut mourir et revenir. Wes Craven est un grand documentariste de l'au-delà. L'homme ne se limite pas au rêve et à l'écriture de ses rêves.

Entretien avec
WES CRAVEN

I. : Il paraît que vous avez jeté sur votre film une encre extrêmement réaliste...

W.C. : Tout d'abord, le livre dont est tiré le film expose en profondeur ce qu'est le vaudou et nous l'avons digéré de façon très complète. Puis, avec l'aide de Wade Davis, son auteur, nous avons lu des pages et des pages sur la question. Nous avons interviewé des prêtres vaudous et des gens familiers de ce culte. J'ai moi-même rencontré un zombie, une fille morte et qu'on a retrouvée par la suite vivante. Nous nous sommes rendus en République Dominicaine puis à Haïti où nous avons observé des cérémonies vaudous. Des prêtres nous ont guidés là où normalement nous n'avions pas le droit d'être. Ces « repérages » ont duré environ six mois. Notre directeur artistique, David Nichols (qui a travaillé sur les premiers Scorsese), demeura dans l'île avec son équipe pendant trois mois et s'imprégna totalement de l'atmosphère. Quand nous sommes allés le rejoindre, il savait parfaitement quels décors il utiliserait pour donner au film un maximum d'authencité et de magie. Au fur et à mesure du tournage, des conseillers et spécialistes surveillaient l'exactitude de ce que nous filmions, en particulier Max Beauvoir, l'un des plus importants représentants du culte vaudou en Haïti. Bien sûr, Wade Davis était là en permanence, ainsi que deux autres anthropologistes et tout un tas de gens nous indiquant comment les objets devaient être préparés ou disposés. Toutes les séquences vaudous du film ont été supervisées par ses adeptes. Les danseurs sont des danseurs vaudous, idem pour les musiciens... Rien n'a été inventé ou tronqué.



I. : Question ironique : avez-vous été aidé par les Tontons Macoutes ?

W.C. : Heureusement pour nous et d'ailleurs pour tout le monde, nous avons tourné **L'Emprise des Ténèbres** à une époque où les Tontons Macoutes avaient déguerpi. Nous pensions tous qu'ils avaient disparu, or il s'avère que non, comme le prouve l'actualité récente. Lorsque nous étions en Haïti, ils nous ont laissés tranquilles car leur intérêt était de se faire oublier. Peu de temps après notre départ, les Haïtiens ont découvert les cadavres de 300 personnes massacrées à la machette. Je ne veux pas dire par là que nous en sommes la cause mais si de telles atrocités s'étaient produites pendant le tournage, je ne sais pas ce que nous aurions fait.

I. : A quel point le scénario a-t-il été changé par l'influence de ces personnes liées étroitement au culte vaudou ?

W.C. : Un scénario, pour moi, est quelque chose de constamment progressif. Il n'est jamais entièrement fixé avant le tournage. Nous avons réécrit celui de **L'Emprise des Ténè-**

bres à chaque retour de voyage en Haïti ; et durant le tournage nous avons remanié ce qui nous semblait moins approprié. Il était également prévu dans mon contrat une clause stipulant que toutes les séquences oniriques, les cauchemars, seraient écrites par moi. En fait, j'ai fait du script ce que bon me semblait.

I. : L'ensemble ne paraît nullement improvisé mais, au contraire, très structuré...

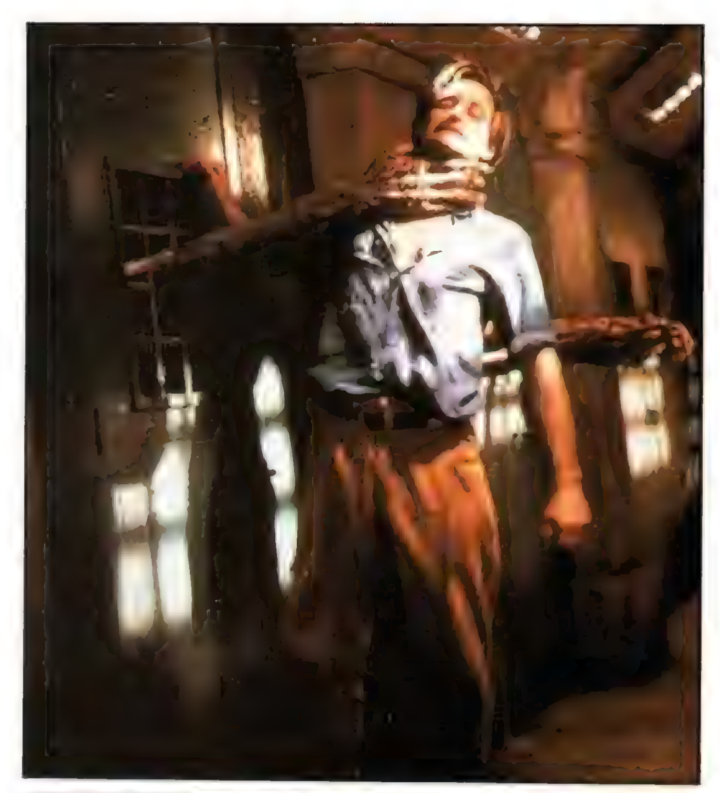
W.C. : Cette précision vient du fait qu'un film se monte sur diverses étapes : le montage en post-production le resserre de manière à lui donner le plus de cohérence possible. **L'Emprise des Ténèbres** aurait duré 3 heures 30 si nous ne l'avions pas réduit au montage. Et ces 3 heures 30 étaient fabuleuses, un vrai fleuve d'images qu'il a fallu contrôler et orienter.

I. : Tout ce qui touche au vaudou peut nuire d'une certaine manière au néophyte qui s'en approche. Notamment, l'équipe de votre film...

W.C. : Tout d'abord, comme je vous l'ai déjà dit, nous avons photographié et filmé de vrais adeptes du vaudou. Nous les avons pris à des moments de transe ou de possession ; certains d'entre eux mangeaient des verres. Comment y arrivent-ils ? Mystère ! Nous les avons filmés mais ils n'ont pas changé d'un iota leur façon de procéder. Il y eut toute une série d'incidents concernant les interprètes du film. L'un d'entre eux, revenu d'une recherche effectuée autour d'une cérémonie, a été sujet à des hallucinations : il voyait une vache, de dos, et quand celle-ci se retournait, elle avait à la place des yeux des écrans de télévision passant des images cauchemardesques. Et la vache lui fonçait dessus. Il n'a rien dit sur le coup mais le lendemain, aux répétitions, j'ai remarqué qu'il tremblait de tout son être. Je n'avais encore jamais vu quelqu'un dans un état pareil suant à grosses gouttes. Nous n'en avons pas parlé au reste de l'équipe de peur de les effrayer mais trois jours après, un autre acteur s'est rué à mon hôtel en hurlant qu'il allait quitter le plateau. Non loin de là, il avait vu dans une citadelle fortifiée désertée depuis un siècle, Christophe, son gouverneur mort depuis près de 100 ans. Et le gouverneur lui a adressé la parole ; il semblait tout savoir de lui en détails, son nom, tout. D'autres encore ont eu des visions semblables. Brent Jennings est allé voir Marcel Pierre, qui est dans la vie ce que Mozart est dans le film (un sorcier vaudou), et lui a demandé d'interprêter une chanson faisant partie d'une cérémonie. Marcel Pierre a commencé, est entré en transe. Possédé, il s'est emparé d'une machette et a failli tuer Wade Davis. Il a également fait voler des chaises dans le décor, détruisant une partie du plateau. Davis l'a maintenu à terre mais le forcené l'a mordu au bras. C'est d'autant plus étonnant que les deux hommes sont de très bons amis ; Marcel Pierre a montré à Wade Davis comment on fabriquait le poison décrit dans le film. Blessé, Davis est rentré à son hôtel où il est demeuré quatre jours en proie à de sévères accès de fièvre. Le plus impressionnant est encore l'histoire d'une personne envoyée par la production dans le but de contrôler le bon déroulement du film. Dès son arrivée, cette personne a demandé à un magicien noir de l'initier au vaudou. Le jour suivant, elle est venue sur les lieux du tournage sans pouvoir se concentrer sur quoi que se soit. Au bout de quatre jours, nous sommes allés chercher notre homme dans sa chambre. Il était à moitié nu, pas rasé, fumant cigarette sur cigarette. Il s'est mis à délirer totalement, il devenait parano, pensait qu'on complotait contre sa vie. On l'a expédié par le premier avion et après quatre jours aux USA où son état a empiré, il a retrouvé tous ses esprits. Les deux semaines en Haïti ont été traumatisantes tandis que les neuf autres à l'Ile de la Dominique se sont déroulées tout à fait normalement.

I. : Est-on sûr de l'existence de cette toxine qui transforme l'homme en zombie ?

W.C. : Absolument. Tout ce qui a trait dans le film à la fabrication et à la conception du produit est basé sur des faits réels. Wade Davis a été réellement contacté par une société financée par un riche américain pour enquêter sur l'apparition d'un homme nommé Clark Narcisse censé être mort depuis 12 ans. Apparemment, on l'a déterré dans



ENVOUTES

Hidden, Hellraiser, Robocop, Prince des Ténèbres...et maintenant **L'Emprise des Ténèbres**.Le cinéma fantastique nous gâte. Capable du génial comme du très moyen, Wes Craven réussit une oeuvre originale, d'une richesse surprenante. Un anthropologue enquête à Haïti sur une poudre faisant d'un être vivant un zombie. A partir d'une idée simple, le réalisateur des **Griffes de la Nuit** bâtit une oeuvre foisonnante. Plastiquement très soignée (la jungle cohabite avec une ville assez crade); elle plonge au coeur du culte vaudou. Jamais décrit comme une facétie diabolique du genre **Angel Heart**,le vaudou est littéralement décripté, disséqué scientifiquement au point que le film prend souvent des allures de documentaire. Tout dans **L'Emprise des Ténèbres** s'appuie sur des réalités, rien, sinon un final dans la tradition (c'est à dire époustouflant), ne cède à la facilité. Présence des Tontons Macoutes, aéroport soumis à la dictature, misère du peuple, procession, tortures et intimidations, hôpital misérable... **L'Emprise des Ténèbres** tire davantage vers une réalité différente que vers la « fantasy » classique. Heureusement il ne possède nullement la sécheresse du document lourd d'enseignements. Wes Craven trouve dans les scènes d'hallucination un moyen d'affirmer davantage son talent. Cercueil noyé dans le sang, cavité hérissée de bras, cadavres sortant de la tombe... Impressionnant, même après les multiples aventures de Freddy Krueger. La réussite tient sans doute à la parfaite connaissance de Craven du vaudou, aux précautions dont il s'est entouré mais aussi au climat qu'il a si bien imprimé sur pellicule : un climat « exotique » particulier à Haïti, mélange de magie et de quotidien. Ceci ne casse jamais le suspense mené de main de maître et certaines séquences s'avèrent assez terrifiantes : l'enterrement du héros dont les yeux voient tout ce qui l'entoure, la séance d'interrogatoire poussé, la femme soudain possédée mangeant du verre avant de bondir sur la table un couteau à la main... Et la présence dans le rôle du chef des Tontons Macoutes de Zakes Mokae, comédien surprenant à la présence magnétique malsaine renfermant les âmes de ses victimes dans les urnes. Une photo superbe, une bande son frappante parachèvent de faire de **L'Emprise des Ténèbres** une totale réussite.

M.T.

The Serpent and the Rainbow. *USA. 1987. Réal. : Wes Craven. Scén. . Richard Maxwell, A.R. Simoun et Wes Craven d'après le livre de Wade Davis. Dir. Phot. : John Lindley. Mus. : Brad Fieldel. SPFX : Lance Anderson, David Anderson, Image Engineering. Prod. : Rob Cohen et Keith Barish. Int. : Bill Pullman, Cathy Tison, Zakes Mokae, Paul Winfield, Brent Jennings, Michael Cough, Conrad Roberts... Dur. : 1 h 36. Dist. : UIP. Sortie Paris prévue le 11 mai 1988.*



les heures qui ont suivi son enterrement. Il se souvient de tout, il ne pouvait pas bouger, il ne respirait pas et son cœur ne battait plus. La cause de ce « décès » reste inconnue mais le poison agit durant 12 heures. Sous les Tropiques, on enterre les morts rapidement. Lorsque le futur zombie se trouve dans son cercueil il a encore toute sa conscience, et ceux qui lui ont jeté le poison, sous forme de poudre, au visage, l'attendent près de sa tombe. La victime profite de l'oxygène du cercueil pour appeler à l'aide. Puis, on le déterre et là commence la seconde phase du processus de zombification ; on lui injecte un poison qui ravage le cerveau, un hallucinogène puissant du non de Detura. Il est aussi utilisé en Amazonie. L'homme reste en vie, mais avec des capacités mentales très réduites. J'ai rencontré une femme qui n'a rien pu m'expliquer. Je pouvais lui dire « levez le bras » mais c'est tout ce qu'elle pouvait faire. Tout cela est à la fois fascinant et épouvantable. Cette poudre, ce poison, est en ce moment sérieusement étudiée par les chercheurs américains. Il est en partie composé de tétratoxine, un neurotoxine. Il attaque les centres nerveux du cerveau. La plupart des cas relevés sont malheureusement incapables de témoigner, mais Clark Narcisse lui le peut, dans la mesure où il n'a pas subi le second poison. L'homme qui le gardait au cimetière est mort d'une crise cardiaque. Pendant des années, il n'a pas osé mettre les pieds dans son village car il savait que quelqu'un en voulait à sa peau. Mais après douze ans, il est revenu voir sa sœur. Il est le seul zombie connu à pouvoir parler du phénomène. On l'a vu à la TV, le Commandant Cousteau et Wade Davis l'ont rencontré. Il vit actuellement à Brooklin au milieu de la communauté Haïtienne où il continue d'écrire des articles sur la zombification. Il a contribué à la prise en considération, non pas d'un mythe, mais d'une réalité.

I. : Parlons un peu des rêves puisque vous les avez imaginés. Peytraud, le chef ignoble des Tontons Macoutes, ressemble étrangement à Freddy Krueger ; il dit hanter les rêves...

W.C. : Ce n'est pas vraiment conscient de ma part. Si on réalise un film fantastique avec au centre un personnage qui s'infiltre dans vos nuits, on aboutit au même type de bonhomme. De plus, les Haïtiens croient dur comme fer que les âmes des zombies sont envoyées dans les rêves d'autres gens pour les hanter. Non, le seul moment où **L'Emprise des Ténèbres** rappelle **Les Griffes de la Nuit**, est le final durant lequel Peytraud brûle. C'est un hasard que le maquillage ait donné quelque chose d'aussi approchant. Mais je ne pouvais pas le faire refaire, faute de temps. En fait, **Les Griffes de la Nuit** me semble être une préparation de **L'Emprise des Ténèbres**. Le vaudou me donnait l'occasion de me livrer encore plus à fond à l'exploration des univers oniriques.

I. : Fait unique, le fantastique de **L'Emprise des Ténèbres** *est lié à un conteste politique et social bien précis...*

W.C. : Oui, parce que Duvalier, le dictateur de Haïti, s'en est servi pour pénétrer les défenses « internes » de ses ennemis. Avant lui, les précédents dictateurs ont eu beaucoup de mal à contrôler le peuple. Ils soumettaient les villes mais pas les zones rurales qui, elles, étaient dominées par des prêtres vaudous. Mais Duvalier eut l'intelligence de recruter pour sa police secrète des prêtres ayant une très grande influence. Certains Tontons Macoutes étaient des sorciers et usaient plus de leurs pouvoirs spéciaux que de leurs armes. Duvalier s'est lui-même déclaré Dieu des Morts. Il n'était plus seulement un homme mais un dieu, le Dieu des cimetières, une figure primordiale du culte vaudou. Tout ce que réalise Peytraud dans le film est basé sur des faits historiques. Les tortures étaient monnaie courante sous le régime des Tontons Macoutes. Duvalier avait l'habitude de prendre son bain avec, devant lui, les têtes de ses adversaires dans de la glace et il leur parlait. Je me sens concerné par tout ce qui peut arriver dans le monde, politiquement. J'avais là la chance de faire un film à ce niveau, gratifiant et intéressant. Filmer une dictature me passionne du fait même que je la condamne.

I. : Deux éléments qui contribuent à la réussite de **L'Emprise des Ténèbres**,*les images et la musique...*

W.C. : Après avoir visité Haïti, la première chose qui vous vient à l'esprit est la lumière. C'est une lumière très spéciale, pleine de couleurs. Tout est peint, et jamais en noir et blanc. Gaughin aurait pu vivre très heureux à Haïti. Ma vision du film s'apparente à une étude des ombres et des lumières et nous nous sommes concertés sans cesse pour nous concentrer sur cette idée. Quant à la musique, je la trouve géniale. Nous avons refusé deux bandes originales complètes. Elles avaient des qualités mais ne correspondaient pas exactement à Haïti. La première, synthétique, n'avait pas le poids suffisant et la seconde faisait trop country. Nous avons joint Brad Fiedel (**Terminator**) qui nous a pondu quelques notes sur un ordinateur musical. Incroyable ! Et il a concocté le tout en trois semaines. Ensuite, nous avons rajouté les tambours des cérémonies, la musique des rues...

I. : Pourquoi cette attirance pour les rêves ?

W.C. : J'y prends d'abord beaucoup de plaisir. Les rêves habillent très bien les films. Et j'aime la flexibilité et l'esprit qu'ils offrent. Vous pouvez concrétiser ce qui vous passe par la tête, créer n'importe quelle image. C'est tout un territoire qui mérite d'être exploré à l'infini. J'ai développé mon habileté à rêver, c'est très curieux : je suis dans un état entre rêve et réalité. Je peux me réveiller et rester volontairement endormi ; je rêve alors tout en étant conscient. Ce matin, j'ai écrit à partir d'un rêve que j'ai fait cette nuit. La pratique vient petit à petit. Au début une image, puis deux : maintenant, je me souviens de mes rêves presque complètement. Le truc est de ne pas se lever trop vite. Il n'y a là rien de mystique. Nombre de scènes oniriques de **L'Emprise des Ténèbres** viennent de mes propres rêves. Je rêve et j'écris.

I. : Pourquoi n'avez-vous pas mis en scène **Flowers in the Attic** *?*

W.C. : Aux USA, il existe un point de non-retour entre le producteur et le réalisateur qui signifie que si vous ne faites pas le film pour une raison ou pour une autre vous obtenez tout de même des dédommagements financiers. C'est à ce moment-là que vous savez si le projet fonctionne. Et ce point n'est arrivé que le lendemain du jour où j'ai accepté de tourner **L'Amie Mortelle** pour la Warner. J'ai volontairement retardé ce moment car je sentais que **Flowers in the Attic,** dont je suis auteur du scénario, avait été budgété de travers. Les producteurs ne me donnaient que trente-six jours de tournage (**L'Emprise des Ténèbres**m'en a pris soixante-quatre) ; c'est très peu. La maison où se déroulait l'action était très grande, nous devions reconstruire le grenier. J'ai jugé que cela m'était impossible de tourner dans de telles conditions. Je me suis aperçu que la production avait aseptisé le scénario, gommant notamment certains aspects sexuels liés à l'enfance.

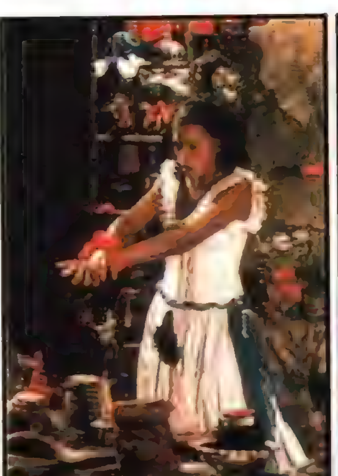
I. : Vous aviez aussi en route plusieurs autres projets, **The Innocents, La Dernière Maison sur la Gauche 2**... *Que sont-ils devenus ?*

W.C. : Entre 1980 et 1983, entre **La Créature du Marais** et **Les Griffes de la Nuit**, je n'ai rien tourné suite au bide du premier. Durant cette période, j'ai écrit cinq scripts dont celui de **The Innocents**. Le film devait être produit par Chris Mankiewciz et était plus ou moins l'équivalent féminin de **Sa Majesté des Mouches**. Mais il n'a pas pu réunir l'argent jusqu'à il y a peu. Récemment, il m'a donc contacté mais je n'étais pas libre étant très pris par **L'Emprise des Ténèbres**. Je crois qu'il a trouvé des financiers en Allemagne. Le tournage a lieu actuellement aux Seychelles. J'ai réécrit bon nombre de scénarios et je ne sais même pas s'ils se sont transformés en films !

I. : Serez-vous impliqué sur **Nightmare on Elm Street 4** *?*

W.C. : Probablement non. De même que pour le second, les gens de New Line m'ont appelé et m'ont soumis un script que je n'aime pas tellement. Ils sont d'ailleurs en train de le faire réécrire. Si je dis oui, je participerai simplement en tant que producteur. Mais je crois que cela ne marchera pas. New Line veut mon nom mais ne tient pas à ce que j'influence le film.

Propos recueillis par Marc TOULLEC et Alain CHARLOT





Entretien avec

Cassandra PETTERSON

Cassandra Petterson est au cinéma fantastique ce que Léon Zitrone est aux enterrements première classe : un chœur antique de choc. Baptisée Elvira pour les besoins de son émission TV et se produisant dans des décors gothiques, elle expose en quelques mots hilares le nanar programmé. Et voilà que Elvira passe le cap du petit écran pour le tournage de Elvira, Mistress of the Dark. Un personnage haut en couleurs.

I : J'ai remarqué que vous adoptiez les attitudes de Jayne Mansfield; les petits cris et le port de poitrine...

C.P. : Ah bon ? Jayne Mansfield est peut-être un sex-symbol, mais je pense que les gens qui la trouvent sexy sont bizarres et un tantinet vicelards.

I : Voyez-vous les films que vous présentez à la télévision ?

C.P. : Oui, je les visionnne tous car j'écris, avec deux autres personnes, tout ce que je dirai par la suite. Il s'agit d'ailleurs des scénaristes du film.

I : Elvira bénéficie d'une popularité extraordinaire aux Etats-Unis...

C.P. : Nous vendons le merchandising à gogo. Par exemple, au moment d'Halloween, le costume, depuis trois ans, est la plus achetée des panoplies. Cartes de voeux, affiches, perruques, calendriers, bijoux, vernis à ongles, assiettes sont également distribués. Le personnage d'Elvira bénéficie vraiment d'un culte. Je reçois des tonnes de courrier me demandant ce que je fabrique quand je ne suis pas dans le poste. Le film, justement, traite de ce qu'Elvira fait lorsqu'elle ne travaille pas pour la télévision.



I : C'est un documentaire ?

C.P. : Un peu loufoque, oui.

I : C'est vrai qu'on se pose la question. En dehors du show Elvira, que faites-vous ? Cela ne doit pas vous prendre tout votre temps...

C.P. : J'ai participé à deux émissions spéciales pour MTV, une chaîne de musique et de vidéo clips. J'ai interviewé des groupes de rock au moment d'Halloween. Cela durait quatre heures et mêlait les clips à l'horreur. J'ai également figuré dans **Pee Wee's Big Adventure**, un petit rôle. Je joue une

espèce de Hell's Angel qui empoigne Pee Wee dans un bar juste avant qu'il ne danse bizarrement. A vrai dire j'étais, à mes débuts, dans le même groupe d'étudiants en improvisation que Pee Wee. C'est, de plus, mon voisin ; nous habitions l'un à côté de l'autre, juste au pied du sigle Hollywood, un quartier très bizarre.

I : Vous avez été danseuse aussi ?

C.P. : J'étais show girl au départ, à Las Vegas. C'est par cet intermédiaire que je suis devenue Elvira. Surtout ne faites pas comme moi ! (rires).

I : Comment a démarré cette histoire de télé ?

C.P. : Cela fait maintenant six ans, sur une station locale de télévision à Los Angeles. Tout a commencé lentement. Les gens de cette chaîne ont essayé de nombreuses présentatrices depuis 1951 afin de présenter les films d'horreur. Je suis la première Elvira. Avant il y avait Vampira, Ghoulita, Moona Lisa, Volupta. En fait, je ne suis pas la seule à faire ce boulot ; tous les vendredis ou samedis soirs, très tard, lorsque vous tournez le bouton, vous tombez immanquablement sur une de mes collègues présentant un film. Toutefois, je demeure la seule à raconter des choses horribles, épouvantables. Je suis toujours la seule à être retransmise au niveau national. Je ne sais pas pourquoi mais la sauce a pris et le personnage d'Elvira a décollé.

I : J'ai entendu parler d'une de vos blagues phonétiques concernant deux lesbiennes à Lisbonne (calembour : en anglais lesbienne et Lisbonne se prononcent quasiment de la même façon)...

C.P. : Je l'ai fait pour la présentation d'un film d'horreur espagnol dans lequel il y avait deux filles du genre à s'embrasser tout le temps. J'ai posé la devinette : comment appelle-t-on deux filles qui adorent se peloter et qui viennent d'Espagne ? Vous savez, en Amérique, vous ne pouvez pas vous en tirer ainsi à la télévision. C'est trop. Il faut être subtile mais je suis toujours au bord du gouffre. C'était aussi le cas de Mae West. J'utilise un double langage. Les mots grossiers sont proscrits. De temps à autre, les responsables de la chaîne me font des remontrances du genre « ne refaites jamais ça ». Je leur réponds OK (rires). Je raconte des trucs comme « si ce film vous rase, mettez vous la tête entre les jambes et prenez du bon temps ». C'est un peu dégoûtant.

I : Vous aimez les séries B et Z que vous présentez ?

C.P. : Je crois que j'ai toujours adoré ces films, ces « bad movies ». Quand j'avais quinze ans, j'appréciais particulièrement les ringardises des années cinquante et soixante.

I : Vous vous conduisez de quelle manière à l'écran ?

C.P. : Je minaude pas mal. Je rampe ou alors je suis lascive sur un canapé. En général, je cherche à faire rire même si le film qui vient est un film d'horreur. Je suis avant tout une actrice comique.





I : Vous avez déjà eu des ennuis avec certains téléspectateurs ?

C.P. : Ça m'est arrivé. Certains m'ont jugée trop agressive et provocante. Mais quand ils cherchent à me censurer, des centaines de milliers d'autres protestent. On me répétait sans arrêt que le Sud des Etats-Unis, qui est resté très conservateur et religieux, ne m'accepterait jamais. En fait, c'est la région où mon émission marche le mieux. Ses habitants disent une chose mais en font une autre.

I : Vous n'êtes toujours pas devenue schizophrène avec d'un côté Elvira et de l'autre Cassandra ?

C.P. : Je fais encore la distinction (rires). J'empêche, dans la mesure du possible, les photographes de me prendre quand je suis moi-même, Cassandra Petterson. Elvira, les gens la pourchassent sans cesse, pour des photos ou des autographes. Telle que vous me voyez actuellement (une jolie rousse tout de même N.D.L.R.), je peux me promener dans les rues de Los Angeles, aller au cinéma sans être constamment dérangée. Mais c'est vrai que j'ai des tendances à la schizophrénie ; je suis même allée consulter un médecin. J'ose en Elvira des choses que je n'oserais jamais en Cassandra. Les deux personnages sont si différents ! Mais je n'ai jamais honte de ce que peut dire ou faire Elvira. C'est un masque très pratique. Cassandra est banale, Elvira unique. De toute manière, je me sens bien plus à l'aise quand je me cache derrière Elvira. J'ai déjà fait deux ou trois trucs sous mon véritable nom et cela n'a pas trop fonctionné.

I : Qu'adviendra-t-il lorsque vous vieillirez ? Vous deviendrez une gardienne de caveau, ce personnage de bandes-dessinées sorti de Vampirella et Creepy ?

C.P. : Non. J'aimerais rester comme Mae West, toujours jeune. En fait, vieille mais toujours sexy, même à cent ans ! (rires). On peut le faire si on possède un solide sens de l'humour : Mae West ne se prenait jamais au sérieux. Elvira est une blague aussi. J'ai toujours pensé que si Vincent Price et Mae West s'étaient mariés et avaient eu un enfant, je serais celui-là. Price est mon héros, je l'adore ; il a un humour dément. Je jouerai Elvira jusqu'à ce que je ne rentre plus dans mes robes (rires).

I : Vous n'êtes en fait pas aussi excentrique que le laisser présager votre image ?

C.P. : Je possède deux chiens, des rotweilrers et une mercédès spéciale pour les transporter. L'un s'appelle Vlad l'Empaleur et l'autre Bela (en hommag à Bela Lugosi). Lorsque je sors avec eux, personne ne m'adresse la parole, c'est très bizarre. J'ai aussi un python de trois mètres et demi qui garde la maison lors de mes abscences. Je ne peux pas le transporter, il est trop lourd !

Propos recueillis et traduits par Alain CHARLOT

CANNES

CUVEE 1988

Cannes 41e édition. Une année folle : Dirty Harry écoute du jazz (Bird), Carlos Saura refait Aguirre la Colère de Dieu avec El Dorado, Ron Howard clôture la fête avec Willow, et John « Dégueu » Waters ouvre la Quinzaine des Réalisateurs avec Hairspray, dernier film du travesti Divine...

Présenter Cannes et son prestigieux Festival équivaut à un casse-tête mongol de premier ordre : éditos, dossiers, rétrospectives, analyses à chaud, à froid, études du phénomène, papiers d'humeur et chroniques au jour le jour, tout a été dit ou écrit de cent façons différentes. Difficile de trouver la 101e. Il nous faut pourtant préciser aux lecteurs deux ou trois détails qui ont leur importance : le premier concerne les râleurs ; ceux-là mêmes qui déferlent en masse sur la croisette pour se plaindre de tout et de n'importe quoi comme par exemple de l'architecture du nouveau palais, ou ceux qui adjugent des zéros pointés à des œuvres de très bonne qualité. Ces gens-là, faut-il le souligner, effectueront quand même le voyage dès le 11 mai prochain. Ne vous y fiez pas. Le second concerne la météo : bizarre que ça ne vienne à l'esprit de personne de parler du temps durant le Festival. Il est cependant recommandé de se munir de liquettes légères mais aussi d'un parapluie ; du fait d'un ciel incertain de mi-saison. Le troisième touche à la sélection et à la manière dont elle est opérée : les officiels (laissons de côté ceux des manifestations parallèles) essaient de rassembler dans la mesure du possible le gratin du 7e art ; ils doivent, pour cela, tenir compte de paramètres trop souvent occultés par la presse : éclectisme des genres et des nationalités (introduction du cinéma chinois...), harmonie des noms (valeurs sûres et nouveaux talents), délais quelquefois draconiens (copies encore en post-production ou films en tournage). Bref, Cannes ne dévoile pas les 30 meilleurs longs métrages de l'année mais les 30 meilleurs longs métrages du moment. D'où quelques déceptions et rancœurs justifiées mais imméritées.

Un mois avant les « échéances », les infos, distillées au compte-goutte et hypothétiques pour la plupart, ne nous permettent pas d'établir de comparaison avec les années précédentes, encore moins de dégager les nouvelles tendances. Suit donc une liste, à prendre sous réserves, de films destinés à comparaître les uns devant un jury de professionnels, mondains et cinéphiles (compétition officielle), les autres devant des audiences plus populaires (Quinzaine des Réalisateurs et Un Certain Regard, pour ne citer que les meilleures manifestations).

ROWING WITH THE WIND

Le fantastique à l'honneur

Dans un genre qui nous préoccupe particulièrement, Cannes se distingue par le choix de deux œuvres au sujet similaire : la naissance du mythe de Frankenstein dans la nuit du 16 juin 1816. Air connu ? Oui. Et pour cause, c'est à trois carottes près celui de **Gothic**, du père Russell. Il s'agit ni plus ni moins de la fameuse rencontre entre Lord Byron et Percy Shelley sur les rives du lac Léman, du pari qui en résulta, et des deux livres qui furent écrits à la suite de ce pari. La femme du poète, Mary, transforma l'essai de cette nuit fantasmagorique par un roman digne des plus grandes tragédies antiques. Quant à Polidori, amant et accessoirement médecin de Byron, il signait, traumatisé, « The Vampyre », un conte métaphysique dont, dit-on, s'inspira Bram Stoker pour son **Dracula**. Que se passa-t-il exactement entre ces quatre personnages auxquels vint s'ajouter la belle-sœur de Shelley ? Nul ne le saura jamais. Mais il semble que la question tracasse actuellement plus d'un cinéaste. Après les excès baroques de qui vous savez, deux réalisateurs, de nature opposée, ont donc décidé de porter à l'écran cette histoire d'opium et de création(s). Ivan Passer et son **Haunted Summer** d'un côté (production Cannon), Gonzalo Suarez et **Rowing to the Wind** de l'autre ; la passion slave versus la passion latine : le choc promet des étincelles.

Serait projeté à Cannes également, mais hors-compétition, le 5e film de Ron Howard (**Splash**, **Cocoon**), intitulé **Willow** et produit par George Lucas. Là encore subsiste un risque de redite, le personnage titre étant un lutin en mission dans un monde peuplé de sorcières et de chevaliers barbares ; mais avec Howard aux commandes et le staff de ILM pour les effets spéciaux, nous ne devrions pas nous inquiéter outre mesure. Willow clôturerait le festival que cela n'aurait rien d'étonnant.

L'ancien...

Vu l'ampleur que prend chaque année l'événement cannois, ses responsables se doivent de miser gros ; les meilleures mains restent encore les noms des abonnés de la

croisette. Ce bottin un peu spécial se composera en 88 d'au moins 9 à 10 récidivistes :

Le plus épicurien d'entre eux se nomme Dusan Makavejev (**Sweet Movie, Coca Cola Kid**), il vient sous l'égide de la Cannon de tourner **For a Night of Love** avec pour vedette féminine la délicieuse Camilla Soeberg. L'arrivée en 1920 du roi d'un pays d'Europe Centrale dans un hameau perdu déchaîne (et enchaîne d'ailleurs) les mœurs de « braves » gens. Cela rappelle le très hongrois **Une Nuit très Morale** déjà programmé à Cannes, mais Makavejev n'a pas l'habitude de mâcher ses envies sexuelles. Vivement qu'on se visionne cette nuit d'amour.

Le plus obstiné d'entre eux se nomme Menahem Golan : ce détenteur de 4 nominations aux Oscars se flatte d'avoir créé, lui et sa compagnie (la Cannon), un festival dans le Festival. Ce qui n'est pas loin d'être vrai tant Golan et son cousin Globus ont couvert d'affiches et de films le bord de mer ainsi que la rue d'Antibes où se déroule le Marché. 20 ans après avoir raté le coche (l'année 68 fut gâtée par quelques menus incidents), Golan srikes again avec **Hannah's War**, la vie d'une sioniste convaincue, martyr du peuple hongrois au cours de la seconde guerre mondiale. Un casse-croûte solide.

Le plus curieux d'entre eux se nomme Hector Babenco. Il est argentin mais exerce ses talents d'artiste aux Etats-Unis depuis **Le Baiser de la Femme-Araignée** (qui valut à William Hurt un prix d'interprétation à Cannes). **Ironweed**, adapté du roman de William Kennedy (prix Pulitzer), met en scène ces sympathiques gugusses que l'on croise à chaque bifurcation de couloir dans le métro parisien, les clochards. Il souligne, grâce à l'habileté de son auteur et des interprètes Nicholson et Meryl Streep, l'importance du foyer mais aussi le besoin de parcourir les routes. Les vagabonds ont certainement du cœur. C'est à voir et ce sera à Cannes.

Le plus surprenant d'entre eux se nomme Carlos Saura. Très vieil habitué du Palmarès, il revient hanter nos mémoires de cinéphiles avec un film (coûteux) qui s'annonce splendide, **El Dorado**. Derrière ce titre aussi sec qu'un coup d'arquebuse se cache l'épopée de Lope de Aguirre en territoire indien. Une épopée déjà décrite par Werner Herzog. Reste à espérer pour Lambert Wilson et Omero Antonuti une présence comparable à celle de Kinski.

Le moins cernable d'entre eux se nomme André Delvaux. Son **Oeuvre au Noir** nous replonge, d'après un texte de Marguerite Yourcenar, en pleine Inquisition du 16e siècle ; une Inquisition plus menaçante que jamais et qui cherche à mettre la main sur un médecin alchimiste réfugié en Flandres, à Bruges. Un thème fort, Gian Maria Volonte, cela ne devrait pas manquer d'intérêt.

Et le nouveau...

Porteurs d'aspirations différentes, ils sont des centaines à vouloir connaître les honneurs des escaliers sous les flashes et les applaudissements d'une foule désordonnée. Mais les élus sont rares ; ceux de l'édition 88 charrient avec eux leur façon de voir et penser le cinéma.

Place à l'image avec **Le Grand Bleu** (une chance sur deux pour qu'il fasse l'ouverture) de Luc Besson. Du scénar, on ne sait rien ; du reste, pas grand chose, sinon que le tournage dura le temps d'une grossesse, mais on peut faire confiance au réalisateur de **Subway** et du **Dernier Combat** pour nous en mettre plein les mirettes.

Place aux acteurs et à une certaine émotion avec **The Milagro Beanfield War** de Robert Redford, où comment le simple fait de s'être servi d'une eau « réservée » pour irriguer son champ de haricots entraîne une guerre aussi stupéfiante qu'humoristique entre un Chicano et d'autres fermiers. Sûrement l'un des films les plus attendus.

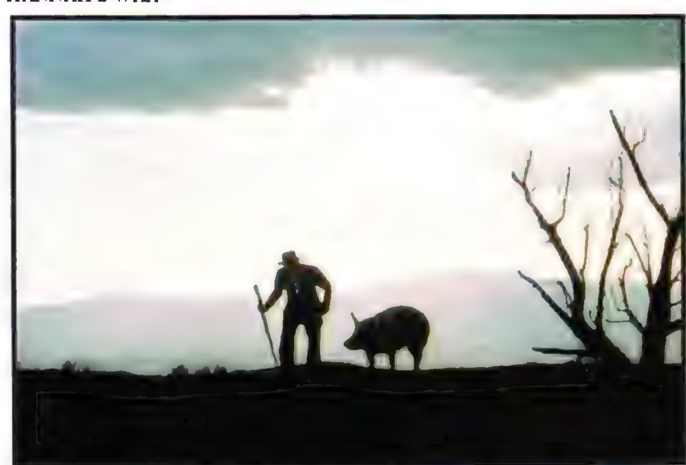
Place à l'univers du bizarre avec **Hairspray** du génial John Waters. Prenez Divine, l'énorme travelo qui vient malheureusement de décéder, prenez Debbie Harris et Pia Zadora, prenez le pouls des mentalités en 1962 à Baltimore, époque du twist et des coupes Choucroute plaquée, additionnez puis jetez-y une forte pincée d'humour vraiment décapant et vous n'obtiendrez que le quart de ce que vous réserve **Hairspray**. S'il n'en fallait qu'un, ce serait celui-là et pas un autre. A bon entendeur...

Voilà, les jeux ne sont pas encore faits que nous sommes au tiers fixés sur le sort de la sélection. Bien des découvertes cependant nous attendent, notamment : **Track 29** (Nicholas Roeg) avec Theresa Russell, **La Sorcière** (Marco Bellochio) avec Béatrice Dalle, **Cookie** (Susan Seidelman) avec Peter Falk, **Bird** (le jazz selon Clint Eastwood), **The Moderns** (le Paris des années 20 selon Alan Rudolph) avec Keith Carradine...

Alain CHARLOT



HANNAH'S WAR



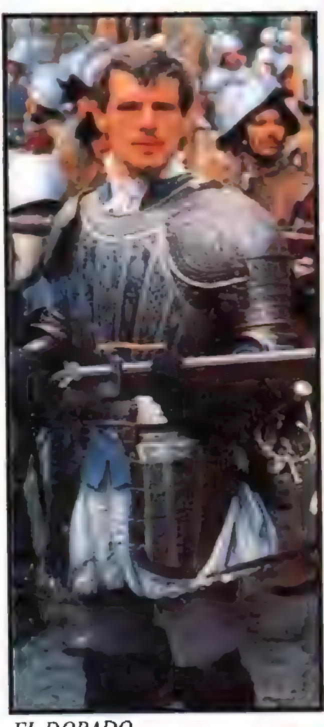
Trés attendu : THE MILAGRO BEANFIELD WAR



IRONWEED



WILLOW : en clôture ?



EL DORADO

TRAQUEE

Le polar américain évolue. Dans le bon sens. Pas celui des tristes séries qui parasitent la télévision. Esthète d'élite, Ridley Scott marque la différence. Car en plus d'être beau, Traquée est intelligent...

La plus belle des traquées : Mimi ROGERS.

Le polar est un genre fréquenté. Il peut être politique, psychologique, comique, fantastique, esthétique, mou comme nerveux, bavard comme très peu loquace. Le polar est un genre malléable à l'infini, adapté à toutes les pointures, à tous les styles. Les tâcherons y impriment un savoir-faire plus ou moins grand, les auteurs des prises de conscience douloureuses. Et les cinéastes d'exception une patte, une griffe qui n'appartient qu'à eux. Exemple : Ridley Scott pour **Traquée.**

Flic Story

Mike Keegan est un flic dans la bonne moyenne : locataire d'une petite maison dans un quartier populaire de New York avec sa femme (charmante et ex-flic) et un gosse. Il aime son job, demeure intègre et modeste. Voilà qu'il se retrouve contraint à la garde d'une femme menacée par un gangster psychopathe. Claire Gregory est belle, élégante, richissime (coût de son appartement : trois millions de dollars) mais elle a assisté au meurtre de son ami Win Hocking. Unique témoin au procès, elle est l'objet de la folie furieuse, froide et calculée de Joey Venza, le tueur.



Le flic chargé de sa protection : Tom BERENGER.

La mission proposée et imposée à Mike Keegan n'a rien de particulièrement excitant : poireauter dans un hall des heures durant, surveiller l'ascenseur du coin de l'œil, avaler café sur café, écouter furtivement les conversations, rires et halètements de la maîtresse de céans. Ennui garanti. Le bloc de glace nommé Claire Gregory se fissure progressivement. La dame invite le flic à la suivre dans une réception mondaine où il fait figure de bête curieuse. Mais Joey Venza aussi est présent, même dans les toilettes pour dames...

Le paradis des riches

Evidemment quand on est flic, qu'on encaisse chaque mois une somme tout juste viable pour une petite famille, l'attrait des sols marbrés, des tentures de soie opèrent immédiatement. Entre Queens, où vit Keegan, et Manhattan, il existe un gouffre. Et le flic mesure son étendue. D'un côté, une bicoque assez habitable, de l'autre un palais aseptisé, froid mais procurant à son locataire une impression totale de

puissance. Keegan la ressent, se trouve crasseux et aspire à une existence dorée. Hypnotisé par le fric et ses possibilités, son regard sur sa femme se modifie. Sa douce « vulgarité » devient insupportable, à l'opposé de la distinction de Claire Gregory. Etre simple vivant de sentiments simples, Mike Keegan souffre de l'attraction du billet vert. Un choix s'impose : revenir au « home sweet home » ou céder aux avances du riche quartier de Manhattan et de son ambassadrice, Claire Gregory. Joey Venza, le tueur, sert en quelque sorte de révélateur, celui qui, bien malgré lui, soude la cellule familiale détruite un temps.

La patte à Ridley

Traquée est un film beau, polissé, net. Ridley Scott a déjà rendu sublime la campagne française des **Duellistes**, flamboyant l'univers poisseux et futuriste de **Blade Runner**, rutilant le vaisseau spatial rouillé de **Alien** et naturellement somptueux les tableaux de **Legend**. Autrement dit, même s'il arpentait un dépotoir public Ridley Scott trouverait moyen d'y déceler de la joliesse. **Traquée** ne se déroule pas dans les détritus mais embellit ce qui est gris et terne, les rues, la façade des bâtiments cadrée de manière à ce que le quotidien se gomme de lui-même. Certains plans de ville évoquent incessamment **Blade Runner** et pourraient s'insérer sans mal d'un film à l'autre. D'ailleurs, **Traquée** débute par le survol d'une mégalopole. Rien de comparable pourtant avec les parcours en hélicoptère chers au générique des séries TV ou des séries B. Déjà le film se distingue du lot ; les buildings, les lumières brillent d'une clarté inédite. Les extérieurs ne possèdent pourtant pas la brillance de l'appartement de Claire Gregory, des décors immenses où se déroulent des réceptions huppées. Le souvenir de **Blade Runner** vient à l'esprit. « J'ai visité le Queen Mary durant sa préparation. C'était superbe... Pour représenter la galerie-discothèque de **Traquée**, j'avais besoin d'un décor luxueux et original, qui accroche le regard. Dès que j'ai revu la piscine du Queen Mary, j'ai pensé qu'elle pourrait être transformé en cave de style art-déco ». C'est-à-dire vidée, bondée de lampes, recouverte d'un sol de plexiglas. A la limite de l'anticipation. Oeuvre d'esthète, **Traquée** ne se complait pas pour autant dans la contemplation de son look.







Un petit air de LIAISON FATALE.



Clip ou pas ?

A entendre certains, **Traquée** ne serait qu'un clip étiré sur 1 heure cinquante. Une réaction tout à fait prévisible de la part des combattants d'arrière-garde. **Traquée** un clip ? Autant que **Empire du Soleil**, autant que **Le Dernier Empereur**. Parce qu'il a en sa faveur une esthétique actuelle, un montage adroit et nerveux, les pisse-froid de canards bien pensants usent et abusent d'un mot qui serait, selon eux, à bannir du vocabulaire. Mais Ridley Scott est bien plus intelligent que son frère Tony (**Top Gun, Le Flic de Beverly Hills 2**). Il sait raconter une histoire sans tomber dans le clinquant d'un spot publicitaire. Et l'histoire de **Traquée** se tient parfaitement. « J'ai d'abord été séduit par l'extrême simplicité de l'intrigue » avoue Ridley Scott. Il y a un flic partagé entre deux femmes, deux modes de vie et un tueur, générateur de tout le suspens. Scott n'a pas laissé au placard le thriller. Il est même fort, violent, puis suffocant dans les scènes d'attente où un homme de main se perd dans le labyrinthe de l'appartement de Claire Gregory. La seule présence de Joey Venza à l'écran crée déjà le malaise. Une sale gueule, des manières vulgaires, un language ordurier : un méchant caricatural et crédible. Effrayant car on sait qu'il aura toujours la possibilité de mettre ses menaces à exécution, qu'il sortira de prison grâce à un vice de forme judiciaire. Et son regard : il transperce quasiment le miroir sans tain derrière lequel Claire Gregory doit l'identifier. Qui osera dire devant le soin apporté à la personnalité d'un second rôle que Ridley Scott ne s'attache qu'à fignoler encore davantage des images toujours plus belles, toujours plus clip ? Des rétrogrades, des grabataires de la critique.

Marc Toullec.

Someone to watch over me *USA 1987. Réal. : Ridley Scott. Scén. : Howard Franklin. Dir. Photo : Steven Poster. Mus. : Michael Kamen. Prod. : Thierry De Ganay et Harold Schneider pour Columbia. Int. : Tom Berenger, Mimi Rogers, Lorraine Bracco, Jerry Orbach, John Rubinstein, Andreas Katsulas... Durée : 1 h 48. Dist. : Columbia. Sortie Paris prévue le 13 avril 1988.*



Entretien avec DAVID SCHMOELLER

De Tourist Trap à Fou à Tuer, David Schmoeller a prouvé que le bon cinéma fantastique n'était pas l'apanage des grosses productions. Il en fait encore la démonstration dans Catacombs. Et aussi démonstration d'humour. Il est le seul Américain de la création à avoir osé signer un scénario d'un pseudonyme italien !

I. : En deux mots, quel est le scénario de ***Catacombs*** *?*

D.S. : L'histoire débute au 16e siècle, pendant l'Inquisition, dans un monastère campagnard isolé. Un homme, possédé par le Diable et que l'Eglise est incapable d'exorciser, est enchaîné dans une cave puis enfermé dans les catacombes de la bâtisse. Afin de conjurer l'esprit malin, les moines confient la garde du mécréant à une icône. Voilà pour le point de départ. L'intrigue se déplace ensuite de nos jours. Le monastère est devenu une paisible abbaye, mais les catacombes commencent à manifester des signes d'éboulement, et un Frère se charge de les étudier. Il descend dans les souterrains, découvre l'icône, la déplace un peu... ce qui libère l'âme du possédé quatre fois centenaire.

I. : Lors de ma visite sur le plateau, je vous ai vu filmer une scène où un prêtre était giflé par une main invisible. S'agissait-il de la séquence dont vous venez de parler ?

D.S. : Non. C'était autre chose. Le scénario décrit une fois de plus l'éternel combat du Bien contre le Mal, et même au sein de l'abbaye, il y a de bons et de mauvais moines. Le plus méchant d'entre eux connaît le secret des catacombes et veut exorciser l'esprit du mal selon les rites cruels de l'Inquisition espagnole. Mais, et c'est la scène que vous avez vue, ça ne marche pas. Les catacombes sont donc hantées par les forces sataniques qui cherchent à se frayer un chemin jusqu'à la surface. Mais un prêtre venu se retirer là pour méditer sur ses problèmes religieux, sa crise de foi pourrait-on dire, est amené à affronter le démon.

I. : Qui est l'auteur du scénario ?

D.S. : Il y en a plusieurs. L'histoire originale est de R. Barker Price, et le scénario est signé Giovanni Di Bardi.

I. : Vous aviez pour habitude d'écrire vos films vous-même ; comment se fait-il que vous n'ayez pas contribué à celui-là ?

D.S. : Giovanni Di Bardi, c'est moi !





I. : Sans blague ! En général ça se passe en sens inverse, des réalisateurs italiens empruntent des pseudonymes américains...

D.S. : J'ai toute une réserve de pseudonymes italiens !

I. : Vous avez réalisé ***Tourist Trap*** *il y a presque dix ans. Et depuis, plus rien ou presque : pourquoi ?*

D.S. : J'ai dû écrire une bonne trentaine de scénarios et je les ai transmis à différents studios en me proposant de les réaliser. Ils n'ont pas voulu de moi ! Le système des studios comporte une branche appelée « développement ». Vous leur vendez une histoire, vous écrivez un scénario, et seuls cinq pour cent de ces scripts donnent des films. C'est un milieu excessivement compétitif. Il arrive parfois qu'on construise un projet avec un producteur exécutif ; on passe un an à peaufiner le scénario, à réunir un générique, et puis les dirigeants changent. Ils engagent quelqu'un d'autre qui vire tout le monde pour confier l'affaire à ses propres copains.

I. : C'est un problème qui n'a pas l'air de se poser dans l'écurie Charles Band, producteur de ***Catacombs****...*

D.S. : Je suis très heureux avec lui. En deux ans, j'ai écrit cinq scénarios et réalisé deux films pour sa compagnie. Trois des cinq scénarios sont devenus des films que j'ai moi-même tournés, à l'exception de **Ghost Town**. Les deux autres en attente sont **Huntress** et **Monster Park**.

I. : Ce sont tous des films d'horreur ou de science-fiction. Pourquoi vous êtes-vous spécialisé dans ce genre ?

D.S. : Je ne me suis pas « spécialisé ». Ce sont simplement ces films-là qui ont fini par se concrétiser. J'ai d'autres scénarios en réserve, dont une histoire d'amour romantique intitulée **Last Chance Romance** où un couple s'aime à travers cinq existences différentes.

I. : Y-a-t-il beaucoup d'effets spéciaux dans ***Catacombs*** *?*

D.S. : Pas tant que ça, mais plus que dans mes précédents films. Nous avons construit un décor à l'envers pour donner l'impression qu'un acteur marche au plafond. Il y a aussi le maquillage du possédé, un albinos de quatre cents ans doté de super pouvoirs. A la fin du film, il frappe un homme sans le toucher, il déchaine des tempêtes, fait voltiger les couteaux, etc. La séquence la plus spectaculaire est d'après mois celle où le Christ revient à la vie ; il descend de sa croix, se montre à un moine qui, croyant assister à une résurrection miraculeuse, fond en larmes avant d'être transpercé par un pieu que le Christ-Démon lui enfonce dans le corps.

I. : Est-ce un film sanglant ?

D.S. : Juste ce qu'il faut, car je ne suis pas très amateur de violence explicite. Je préfère m'attacher au suspense et à l'étrange.

I. : Dans quel sens ?

D.S. : J'aime l'irréel ou, plus exactement, le surréel. Mon épouse était la filleule de Luis Bunuel ; je l'ai vu travailler durant les dernières années de sa vie et c'est en l'observant que je me suis formé. Il y a pas mal de surréalisme psychologique dans **Tourist Trap**. Un des personnages, une fille, est plongé dans un univers cauchemardesque. A la fin, elle prend les mannequins qui l'entourent pour des êtres vivants, et le spectateur réagit comme elle. C'est vraiment bizarre. Dans la scène où Chuck Connors arrache la tête d'un adolescent, nous découvrons qu'il s'agissait en fait d'un mannequin. A ce point de l'histoire, tout pouvait arriver.



*I. : Depuis que de nombreux films Empire sont exploités uniquement en vidéo, Charles Band demande à ses réalisateurs de mettre toute la gomme sur les couleurs et la lumière afin d'éviter des séquences « invisibles » sur le petit écran. Tourner certaines scènes de **Catacombs** dans l'ombre ne vous a-t-il pas posé de problèmes ?*

D.S. : Aucun. Nous avons surtout filmé à la lueur des bougies. Charles qui s'inquiète, comme vous dites, beaucoup des éclairages, m'a cette fois laissé carte blanche pour créer une atmosphère oppressante sans trop de lumière.

*I. : **Catacombs** est-il un film d'horreur sérieux, ou, comme beaucoup de productions Empire, une comédie d'épouvante ?*

D.S. : C'est très sérieux, cent pour cent horreur. Mais il y a des plages d'humour pour se détendre : le moine qui croit assister à la renaissance du Christ est pour moi un personnage ironique.

*I. : Sur **Fou à Tuer**, vous avez travaillé avec Klaus Kinski, qui a la réputation d'être assez difficile à vivre. Quel souvenir gardez-vous de cette collaboration ?*

D.S. : Ça a été un cauchemar. Kinski est le pire être humain que j'aie jamais rencontré. Je crois qu'il est fou, il ne peut rien contrôler, ni son comportement, ni ses émotions. Parfois, il se mettait à hurler ou à agresser les membres de l'équipe. Cet homme est une horreur ! C'est un personnage si noir que son pessimisme transpirait sur l'écran.

I. : Vous n'avez pas l'air très enthousiaste vis-à-vis de Fou à Tuer...

D.S. : Je ne pensais pas que le film serait si déprimant. J'aurais voulu explorer davantage la psychologie de ce monstre nazi, développer les motivations qui le poussent à jouer à la roulette russe après chaque meurtre et considérer le fait que le hasard l'épargne comme un encouragement à poursuivre ses actes criminels. Il y a un gros problème avec ces films : comme les délais de réalisation sont très courts, les films eux-mêmes doivent être courts. Ils dépassent rarement quatre-vingts minutes alors qu'ils seraient meilleurs s'ils pouvaient durer deux heures, ce qui nous permettrait d'élaborer des intrigues parallèles, de fouiller les motivations des personnages. A cause de ces contraintes, on est obligé de concentrer uniquement sur l'action.

*I. : Etes-vous plus indulgent avec **Catacombs** ?*

D.S. : Beaucoup plus, oui. L'histoire est plus riche. Et puis ce n'est pas aussi claustrophobique que **Fou à Tuer**.

I. : Qu'est-ce qui vous effraie par-dessus tout ?

D.S. : L'inconnu. Les serpents, les tarentules, tous ces accessoires de l'épouvante me laissent indifférent, même s'ils font très peur dans mon film. Pour moi, la terreur, c'est de ne pas savoir ce qui vous attent au tournant.

Propos recueillis par Alberto FARINA
(Traduction : Bernard ACHOUR)

FRANTIC

En anglais « Frantic » se traduit par « frénétique », « forcené ». Tout le calvaire de Harrison Ford en somme. Calvaire pour le héros malgré lui, mais pas pour le spectateur invité à assister à un thriller d'une classe supérieure irradié par la présence d'une nouvelle venue, Emmanuelle Seigner...

Richard Walker, citoyen américain de San Francisco, débarque à Paris en compagnie de sa femme. Mission : assister à un congrès de cardiologie, servir d'orateur et projeter quelques diapositives. Perspective rassurante pour un type qui n'est pas un héros. Evidemment, le destin lui force la main pour qu'il le devienne. Malgré lui.

Une femme disparaît

Sous la douche, on a comme les oreilles bouchées. Et si quelqu'un à quelques mètres de là vous braille quelques indications suite à un appel téléphonique, vous n'entendez rien, strictement rien. Et puis, il y a cette valise sans nom apportée par erreur dans la chambre des Walker. Les conditions sont réunies ; Mme Walker disparaît en laissant un bracelet sur le pavé. Son mari part à sa recherche dans un Paris folklorique. Sans pouvoir aligner quelques mots de français compréhensible. De fil en aiguille, il arrive à la conclusion que la valise perdue renferme la solution de l'énigme. Il retrouve sa propriétaire, Michelle, jeune femme branchée, belle, parlant anglais, convoyeuse. Le premier cadavre possède les traits chauves de son commanditaire, Dédé, que Richard Walker retrouve égorgé dans son appartement. Les autorités tant américaines que françaises ironisent sur une fugue amoureuse. Pas pour très longtemps. Entrent dans le manège les services secrets israéliens, les sbires d'un état Arabe, un détonateur atomique. Bonhomme rationnel, Richard Walker palpe la folie douce d'une histoire de fous. A la Hitchcock.

Héroïsme improvisé

Harrison Ford dans **Frantic** c'est un peu beaucoup Cary Grant dans **La Mort aux Trousses** du gros Alfred : un bonhomme propulsé à la suite d'un hasard malheureux dans un scénario auquel il ne comprend rien et qui ne se révèle que progressivement. L'enquête de Richard Walker relève de l'odyssée. Complexe, pittoresque, dangereuse, délirante, burlesque, sanglante. Toujours dans des décors quotidiens, des boîtes de nuit enfumées, glauques et ringardes. Candide, Richard Walker sniffe de la « dame blanche » dans les toilettes, atterrit dans son hôtel quatre étoiles les pieds nus, mal rasé, le pan d'une chemise sortant du pantalon. Et puis, il emprunte les toits de la capitale, glisse, perd ses chaussures. Le Han Solo des **Star Wars**, l'Indiana Jones sont restés au vestiaire ; Harrison Ford ne fait nullement l'apologie de l'étoffe des héros. Avec son profil de musaraigne, son air hébété, quelques gestes à la Colombo, son héroïsme courant derrière la vérité. Une vérité de bande dessinée, digne d'une aventure de Tintin.





Paris by Night

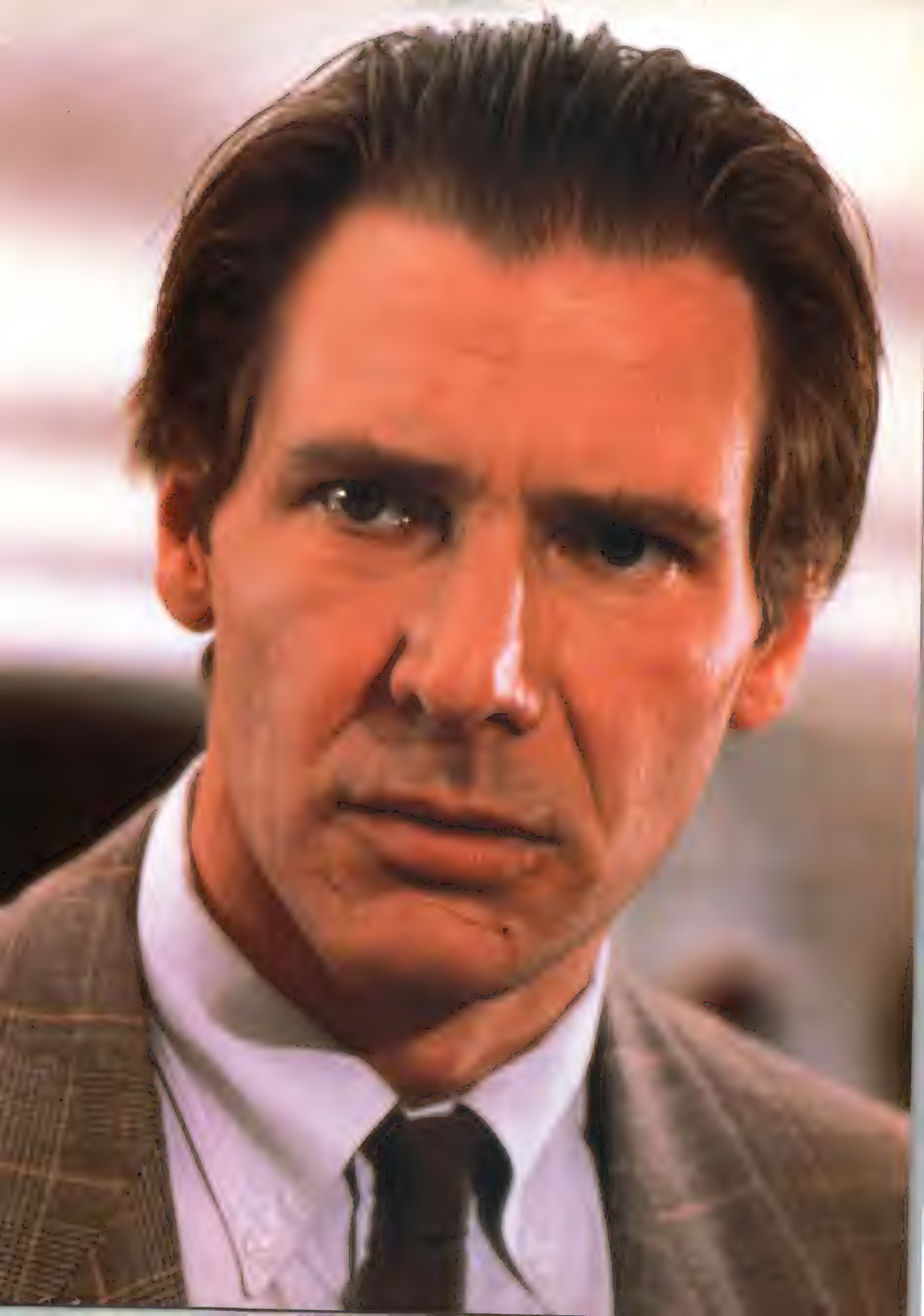
Il y a dans **Frantic** des instants merveilleux, décalés par rapport aux décors qu'il visite. Imaginez-vous en voiture sur le périphérique parisien au petit matin ; le temps est brumeux, sombre, mais se répand à ce moment l'accompagnement sonore qui apporte l'étincelle magique brisant la banalité. Il s'agit de « I've seen that face before » interprêté par Grace Jones, tube balancé entre l'anglais et le français sur un rythme entêtant s'adaptant aussi à tous les environnements. Comme Michelle vénère presque ces quelques minutes de bonheur intégral, elle demande au disc-jockey d'une boîte uniquement fréquentée par des étrangers fortunés de le programmer au détriment d'un slow mielleux. Le temps d'une danse, Roman Polanski fraye avec le génie, déjoue avec une éblouisssante virtuosité le plan douteux séquence-sous-les-spots-agressifs-sur-un-air-à-la-mode-histoire de plaire aux jeunes. Moulée dans une jupe rouge, Michelle s'insère entre les phrases hachées de Grace Jones, se déhanche autour d'un Walker préoccupé. Autour, sur la piste, des couples fatigués, des visages fantômatiques manifestement éjectés par la musique. La scène est envoûtante, d'une puissance érotique extraordinaire, comme rêvée. Elle doit tout son potentiel, sa charge épidermique à la présence rayonnante d'Emmanuelle Seigner, comédienne française de 22 printemps, belle, piquante, sanglée dans du cuir qui n'en a jamais autant frissonné.

Suspense

Frantic fonctionne au premier degré. Et rondement. De l'énigme, le film passe au thriller âpre et violent avec tout ce que demande la tradition du thriller : rendez-vous dans un parking souterrain, menace de mort, interrogatoire poussé, comparses abattus, découverte d'un cadavre... Mais Polanski vaut infiniment mieux qu'un illustrateur zélé. Son film procure des sensations fortes, des émotions fortes. Les sensations via quelques séquences d'action très, très efficaces, les émotions via la fidélité totale de Richard Walker à sa femme enlevée. Fidèle malgré la complicité de Michelle, malgré ce début d'idylle pressenti à travers un regard et une danse allusive. Exit l'indispensable love story que tous les scénaristes se croient obligés de greffer tant bien que mal entre deux coups de feu. **Frantic** se porte mieux sans elle mais rend attachants les liens qui unissent Walker et Michelle. Dire que **Frantic** est le meilleur film de Polanski peut paraître présomptueux vu le très haut niveaux de ses autres réalisations ; toutefois, il renferme ce petit quelque chose, cette portion de pellicule qui différencie le simple bon film de l'œuvre supérieure, palpitante et inoubliable.

Marc TOULLEC

__Frantic.__ USA 1987. Réal. : Roman Polanski. Scén. : Gérard Brach et Roman Polanski. Dir. Phot. : Witold Sobocinski. Mus. : Ennio Morricone. Prod. : Thom Mount et Tim Hampton. Int. : Harrison Ford, Emmanuelle Seigner, Betty Buckley, John Mahoney, Gérard Klein, Patrice Mellenes, Yves Rénier, Dominique Pinon, Alexandra Stewart... Dur. : 1 h 59. Dist. : Warner Bros. Sortie le 30 mars 1988.



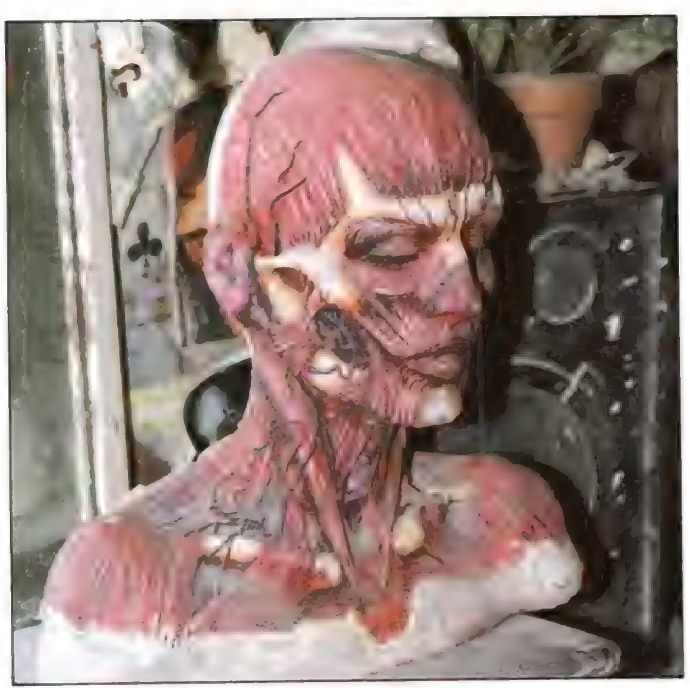
HELLRAISER II HELLBOUND

L'ENFER DU DECOR

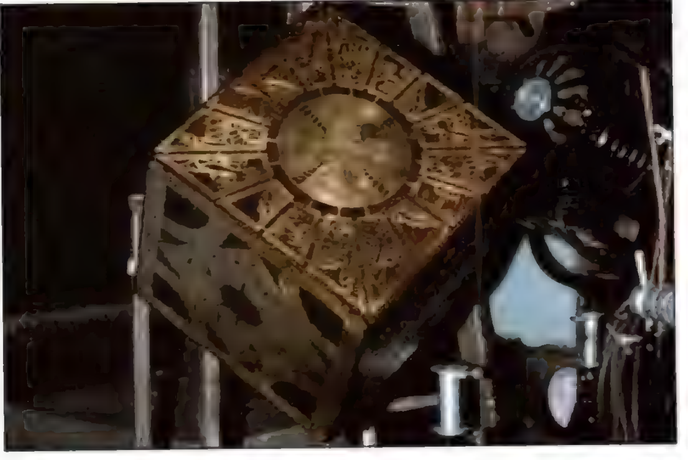
Il s'en passait de drôles aux studios Pinewood à la fin de l'hiver dernier : à deux pas des plateaux réservés à James Bond se déroulait une série de sacrifices sanglants qui tendait à prouver que 007 n'a pas le monopole du permis de tuer. Clive Barker nous propose avec Hellbound un nouveau trip hallucinant qui débouche en Enfer. Suivez-nous si vous l'osez et n'oubliez pas les guides : les Cénobites... Tranquilles? Pas si sûr...

Producteur de **Hellraiser 2 : Hellbound**, Christopher Figg déclare : « *Nous avions deux choix : soit refaire le premier, ce qui était le cas de la série des* **Rocky** *par exemple, ou alors engager un nouveau scénariste et un nouveau réalisateur qui feront un autre film avec les mêmes personnages et les mêmes thèmes, mais avec une approche et une histoire totalement différentes. Il y a une progression ; à la fin, les personnages ne sont pas les mêmes qu'au début* ». Clive Barker, qui s'est beaucoup investi dans la promotion de sa première réalisation, a dû renoncer à mettre en scène la séquelle car il doit s'atteler à la rédaction d'un nouveau livre que son éditeur attend pour août prochain. Mais, dit-il : « *Je suis producteur exécutif et j'ai écrit l'histoire, donc je supervise le projet de très près. On a fait beaucoup de story-boards et tout a été discuté avec Tony Randel, le réalisateur, et Peter Atkins, le scénariste, qui est un de mes plus vieux amis, depuis l'âge de 17 ans. On a travaillé sur le script de façon très proche.*

C'est important que de nouvelles personnalités apportent leur contribution, à partir du moment où nous sommes d'accord pour ne pas changer complètement ce qui existe déjà. Avec **Hellraiser** *nous avons une mythologie entièrement neuve et son investigation révèlera bien des surprises* ». Plus prosaïquement, C. Figg précise que si C. Barker n'a pas réalisé **Hellbound**, c'est : « *qu'il n'a pas envie d'être déjà catalogué comme réalisateur de films d'horreur. Pour un producteur, ce n'est pas grave, mais pour un metteur en scène, c'est rapidement qu'on lui colle une étiquette comme Dario Argento ou George A. Romero qui ne pourraient jamais tourner une histoire d'amour* »



Une des futures victimes...



... de la terrible petite boîte.

Le conquérant du nouveau monde

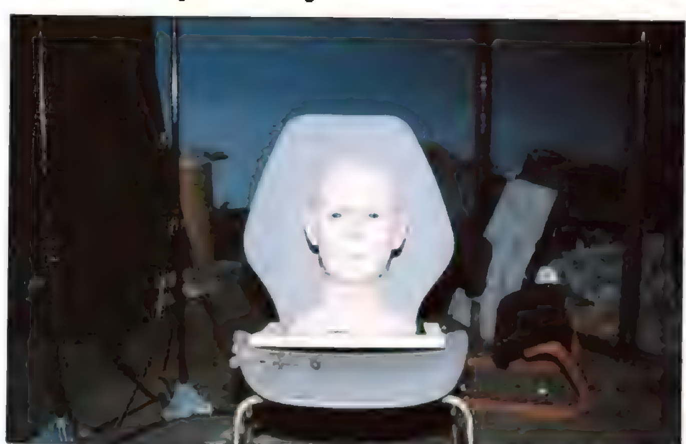
On trouve donc à la réalisation un nouveau venu, Tony Randel. Nouveau venu ? Pas vraiment, car il était le représentant de la New World sur le tournage de **Hellraiser** et a eu son mot à dire sur le montage du film. La trajectoire de ce jeune metteur en scène de 32 ans est classique car on a à faire à un poulain de l'écurie Roger Carman (un de plus !). Après quelques films super 8 avec la caméra des parents et des études de comptabilité juste pour se convaincre que là n'était pas son avenir, Tony Randel se retrouve à timbrer des enveloppes chez l'ancienne New World Pictures dirigée par Roger Corman. Ce dernier, toujours à l'affût de nouveaux talents, transfère le jeune homme au département montage pour les effets spéciaux où il reste neuf mois à travailler sur **Battle beyond the Stars/Les Mercenaires de l'Espace**. Il en profite pour se familiariser avec la technique des effets optiques pour une série de petits budgets : **Escape from New York, Galaxy of Terror, Forbidden World** et **Androïd**. Suivant l'exemple de Joe Dante, il devient monteur de bandes-annonces puis d'un film, **Space Raiders**. S'étant séparé de New World pour créer Millenium, Corman lui offre un poste de responsable de post-production que Randel assume pendant quatre mois, notamment sur le film **Deathstalker**.

SCENARIO

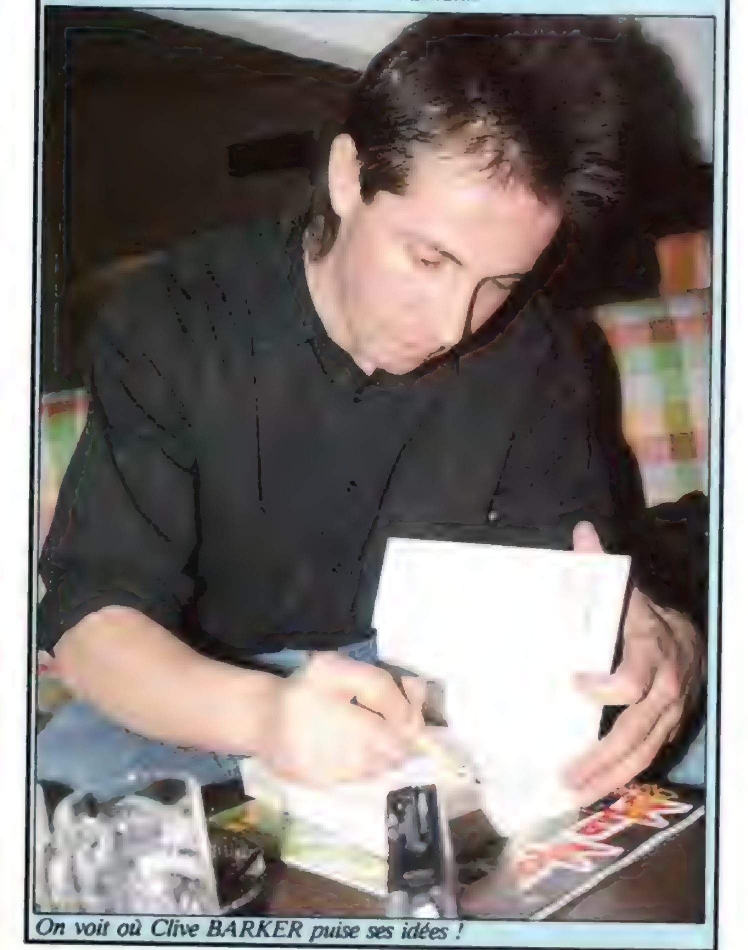
Pour Kirsty Cotton, le cauchemar n'est pas terminé. En hurlant, elle se réveille dans un lit d'hôpital, les événements survenus au 55 Lodovico Street encore présents dans son esprit : durant une nuit d'horreur, elle a découvert le corps écorché de son père, assisté à la mort de sa belle-mère Julia vidée de sa force de vie et combattu les machinations maléfiques de son oncle Frank dont le corps a été réanimé.
Quelques heures plus tard, elle se retrouve pensionnaire du Channard Institute, un hôpital psychiatrique spécialisé dans les maladies mentales. Pendant l'inévitable enquête policière, un jeune officier recherche une preuve de ce qui s'est passé dans la maison lorsqu'il se coupe accidentellement avec un morceau de papier. Une goutte de sang tombe sur le matelas ensanglanté où Julia est morte, et est goulûment absorbée...
Le docteur Channard est un homme au sommet de sa réputation : rationnel, cultivé, compétent et puissant. Mais sous cette apparence de sang-froid se dissimulent de noirs secrets. Il écoute le récit de Kirsty avec un apparent détachement; son assistant Kyle McRae est plus compréhensif envers l'évidente détresse de la jeune fille.
Channard possède un pouvoir inexplicable sur une autre patiente, l'énigmatique Tiffany, une fillette qui ne parle jamais mais est remarquablement douée pour résoudre les puzzles. Avec les révélations qu'il a obtenues de Kirsty, Channard convainc la police de faire porter le matelas sanglant chez lui. Le docteur a passé sa vie entière à fouiller les secrets de la boîte mystérieuse -La configuration de la lamentation(?) -qui ouvre la porte à l'ultime plaisir ou à la peine sans fin. Maintenant, il est prêt à ne reculer devant rien pour déverrouiller le portail qui amène aux profondeurs des ténèbres.
Utilisant le sang de Browning, un des patient les plus perturbés qu'il maintient prisonnier dans les caves de l'Institut, Channard réussit à libérer l'esprit écorché vif de Julia du matelas. Une alliance se noue entre eux : en échange d'innocentes victimes sur lesquelles elle se nourrit pour se refaire une santé, Julia révèlera à Channard les secrets du temps et de l'espace.
Dans sa chambre d'hôpital, Kirsty a la vision de son père gisant dans son sang qu'il utilise pour écrire un message sur le mur lui demandant de l'aider. Pour celà, elle devra s'aventurer au delà des limites pour secourir Tiffany et libérer son père de son éternel tourment. Sa quête l'amènera à se confronter aux désirs ténébreux des Cénobites et l'obligera à rencontrer leur maître tout puissant : Leviathan, le seigneur des labyrinthes de l'Enfer...



Pinhead avec ses peintures de guerre.



Il a enfin trouvé une situation assise !



On voit où Clive BARKER puise ses idées !



G. PORTASS, A. LAWRENCE et C. HIGGINS.

Ensuite, il revient à la nouvelle New World où il hérite de **Godzilla 1985** qu'il remonte complètement en intégrant des séquences avec Raymond Burr (qui figurait dans l'original en 1954) afin de le faire ressembler à une suite du premier ! Connu pour son intérêt pour les films fantastiques et de science-fiction, Randel est chargé par la New World d'être leur représentant sur le tournage d'un film dont ils viennent de prendre une importante participation, et qui s'appelle **Hellraiser**. Ayant sympathisé avec Barker et Figg, quoi de plus normal que de le retrouver à la tête de **Hellbound** ?
Apparemment très à l'aise, bien que très concentré sur le plateau, Tony Randel se réjouit d'être dans les délais et reconnaît que son expérience à la New World lui a été d'une très grande utilité sur ce tournage qui implique de très nombreux effets spéciaux variés. Il y a des maquillages spéciaux avec de nombreuses prothèses, des miniatures, des mattes, de l'image par image et beaucoup d'effets optiques. Il affirme sa personnalité en déclarant : « *Je n'aurais jamais pu faire* **Hellraiser** *comme Clive l'a fait car c'était un film très personnel pour lui.* **Hellbound** *se déroule dans le même monde mais avec une perspective sensiblement différente. Il y a probablement plus de cadavres dans la séquelle que dans* **Hellraiser**, *mais moins de sang. Cependant les fans d'horreur ne doivent pas craindre d'être déçus car ils trouveront dans* **Hellbound** *tout ce qu'ils recherchent et espèrent* ».

LES EFFETS SPECIAUX DE GEOFF PORTASS

Bob Keen, qui avait conçu les effets spéciaux de maquillage de **Hellraiser,** *est consultant sur* **Hellbound.** *C'est Geoff Portass, qui avait travaillé avec lui sur le premier, qui s'est retrouvé aux commandes du second avec son équipe* **Image Imagination.** *Une équipe élastique qui est montée jusqu'à 35 personnes au plus fort du tournage, pour se stabiliser à une quinzaine de permanents. Aussitôt après la fin de* **Hellbound,** *ils se sont retrouvés sur le nouveau Ken Russell* **The Lair of the white Worm/Le Repaire du Ver blanc** *d'après Bram Stoker. A plus longue échéance, ils ont un projet de production sur le scénario d'un des membres de l'équipe. Geoff Portass nous a révélé quelques uns des secrets du tournage de* **Hellbound.**



G. PORTASS, A. LAWRENCE et C. HIGGINS.



Victime à la chaise.

« Le problème pour la Julia «écorchée» était de la rendre quand même sexy, car Clare Higgins tient le rôle principal. Il fallait lui donner une forme nouvelle, plutôt que de refaire la même chose que dans le N° 1. En ce qui concerne le corps, il est anatomiquement correct, mais on a rajouté des trucs ici et là pour arrondir quelques angles afin qu'elle soit sensuelle malgré tout. Alors, quand elle bouge, le costume bouge avec elle, même quand elle sourit. Lorsqu'elle est filmée dans la maison de Channard, comme elle est rouge vif, elle ressort très bien sur le fond crème et noir. Au départ il fallait huit heures pour la maquiller, puis nous sommes descendus à six heures. Pour la tête, c'est un maquillage en sept parties ; il y a deux parties pour le corps et une pour chacun des bras; tout cela étant finalement rattaché ensemble.

On a gardé les mêmes Cénobites que dans le premier. Cependant, la femme cénobite est interprétée par une actrice différente mais le maquillage est le même; son rôle est un peu plus important. Avec tous les Cénobites, on avait tenté à l'origine d'arriver à une certaine extrême dans le mauvais goût... Mais avec Clive Barker, on a fini par se dire que pour eux la douleur est considérée comme une forme d'art. Quand ils souffrent, ils prennent leur pied; il fallait donc qu'ils aient une certaine tenue. On leur a donc donné un look très austère, très formel, mais toujours très douloureux; ainsi on a rajouté des hameçons qui vont de la base de leur tête directement au costume... Lorsqu'on regarde de près les costumes, on s'aperçoit qu'ils sont très musculaires, tous les muscles sont habillés de cuir. Cela donne l'impression qu'ils ne portent pas un costume, mais qu'ils en font partie.

Au début du film, on voit Doug Bradley/Pinhead tel qu'il était normalement dans les années 20 quand il reçoit la fameuse boîte. De cette boîte surgit une créature. Comment vous la décrire... Il fallait qu'elle ait l'air profonde, comme un vagin avec des dents... (sorry, photos interdites!).

Pour le Cénobite que nous avons appelé Chatterer, il a fallu lui ouvrir les yeux. Il faut dire que dans **Hellraiser,** il ne voyait pratiquement rien lors du tournage. Lorsqu'il voyait ses marques ça allait, mais entre les prises il était complètement immobilisé; il ne pouvait guère que s'asseoir et attendre. A tel point que les gens ont souvent pensé que c'était un mannequin et se conduisaient comme si, lui marchant dessus etc... C'était très démoralisant pour l'acteur à l'intérieur! Aussi cette fois nous lui avons donné des yeux, et je trouve qu'il est mieux. Il dispose en plus de bouger sa bouche, il peut même tirer la langue ou sourire. Dans le premier il ne faisait que claquer des dents.

Pour les victimes de Julia, on a dix mannequins complets, plus trois autres qui ont des visages sculptés pour ressembler à un acteur qui participe à l'action.Pour un des gars qui est vidé de son sang, il y a juste une partie poitrine et une partie visage lorsqu'il est allongé sur le plancher de l'hôpital. C'est une séquence très colorée car il a un maquillage bleuté, il est couvert de sang d'un rouge très vif plus une matière jaunâtre vomitive lorsqu'il rend l'âme. L'ensemble est assez haut en couleurs!

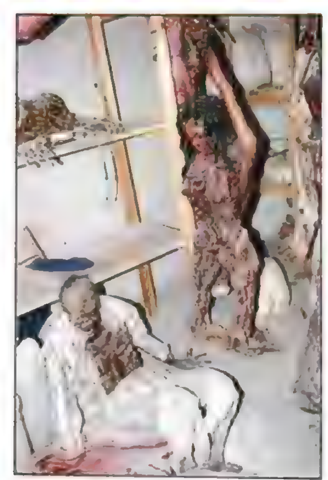
A part la séquence de la renaissance de Julia, il n'y a pas énormément de gore dans le film, il y a plus de souffrance humaine. Quand Channard est vidé de son sang, il devient un Cénobite en souffrant énormément, mais il apprécie beaucoup. Il y a moins de scènes-chocs comme les gens frappés avec des marteaux du premier... Mais ça ne semblait pas nécessaire de refaire la même chose dans celui-ci. Le ton est différent, le film va plus vite, c'est plutôt une course poursuite contre l'Enfer que le sempiternel film gothique un peu barbant ». **G.P.**



Qu'est-ce qu'elle a ma gueule ?



The big spermato.



Quiet please... Action !

Aux Studios Pinewood, les blocs L et M ont été réservés pour neuf semaines à partir du 7 janvier 1988 pour le tournage de **Hellbound**. Le bloc que j'ai visité une semaine avant la fin du tournage contenait trois décors principaux. Un cabinet de consultation pour Docteur fou qui a servi pour une scène onirique, ce qui explique le dépouillement des décors qui se veulent irréalistes pour ne pas dire stylisés dans l'esprit des films fantastiques mettant en scène des savants cinglés. Le second décor est un intérieur typiquement britannique à l'entrée duquel est sinistrement écrit : **Hell's Resting Romm/Le salon de l'enfer**, où aura lieu le tournage des séquences de ce jour. Quelques mètres plus loin, le dernier décor est le même mais en Enfer ; c'est-à-dire que la disposition de la pièce est identique, avec le divan, l'armoire, etc. à la différence près que le décor semble avoir fondu et s'être en partie intégré aux murs (comme ces corps que l'on retrouvait sur le porte-avions de **Philadelphia Experiment**, vous vous souvenez ?) et le tout recouvert d'une pellicule poussiéreuse vert-de-gris.

Une journée sur le tournage d'un film donne une impression bizarre, parcellaire ; on essaye de recouper les différents renseignements recueillis auprès des personnes interviewés, les éléments aperçus lors des visites des divers départements, ce que la personne chargée de la publicité a voulu vous révéler, etc. On tente de regrouper toutes les pièces du puzzle et on finit par s'apercevoir qu'il y a de nombreuses possibilités. Loin de gâcher le plaisir, la présence sur un plateau aiguise l'intérêt de voir ce que donnera sur l'écran le tournage en vrac de différentes séquences.

Ce jour-là se préparait une scène dans laquelle des cadres contenant des photographies et posés sur une armoire se mettent à saigner. Rien de particulièrement compliqué à priori. L'équipe des effets spéciaux s'affaire autour du meuble afin

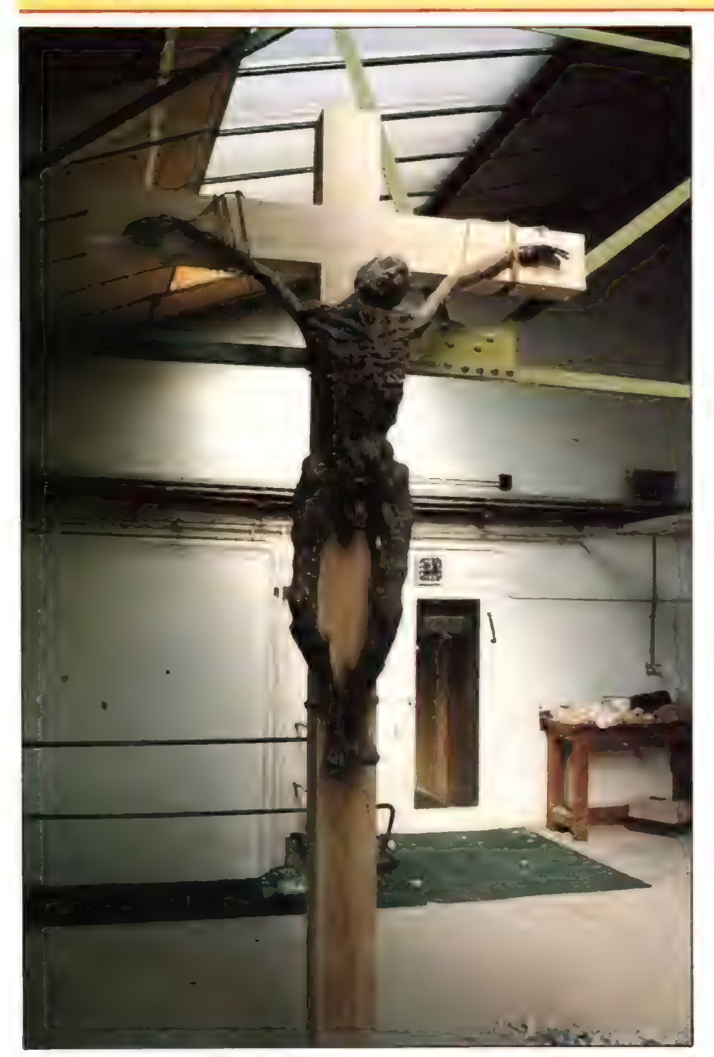


de vérifier que tous les tubes devant conduire le sang aux cadres sont en état et ne sont pas apparents dans le champ de la caméra. A l'approche du tournage, l'assistant-réalisateur se met à réclamer le silence pour une séquence qui ne l'exige sans doute pas... question de tradition sans doute. Le mot « action » déclenche toute la machinerie et un énorme éclat de rire car le sang, au lieu de couler doucement des cadres, a jailli avec fougue, inondant l'armoire. Pendant les 20 minutes suivantes, tout le monde met la main à la pâte pour éponger le faux sang qui a coulé partout. Le second essai ne sera guère plus concluant ; rebelote, et les actions de la firme Absorba sont en train de



Julia est de retour...

... plus morte que vivante.

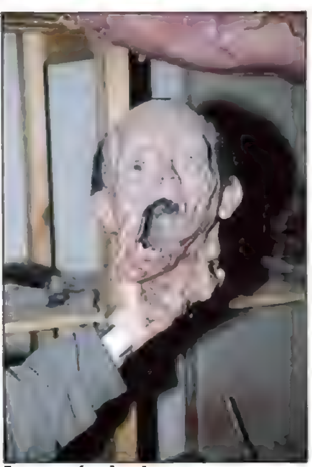


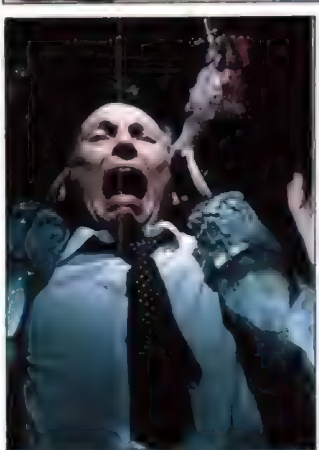


s'envoler. On ne peut pas s'empêcher de penser à la tête des gens qui vident les poubelles au petit matin et découvrent des kilos de papiers gonflés d'une sbustance rougeâtre sinistre. Enfin, depuis le temps, plus rien ne doit les surprendre ! La troisième prise sera la bonne et on embraye sans attendre avec une nouvelle séquence dans laquelle un cadre avec la photo (rougie) de Julia tombe aux pieds de Kirsty. Une demi-journée de présence pour Ashley Laurence dont on ne verra que les petits petons... dur métier !

Sur la moquette, le cadre avec le portrait de Julia. Cruel dilemme ; faut-il briser la vitre ? La réponse est affirmative car l'effet sera plus spectaculaire ; un gars s'approche avec un marteau et (pour se venger de **Hellraiser** ?) en frappe le visage de Clare Higgins. Les éclats de verre ne provoquent pas tout à fait le résultat prévu ; qu'à cela ne tienne, on va chercher une seconde vitre qui est brisée et dispersée autour du cadre. Quelques giclées de sang supplémentaires (il n'y en a jamais trop) et le plan est prêt. La dernière scène de la journée, qui montre l'armoire s'effondrant sur Kirsty, sera tournée sans encombre. La chute du meuble n'est qu'amorçée car il est retenu par derrière au cas où il faudrait recommencer la séquence. La magie du montage fera le reste.







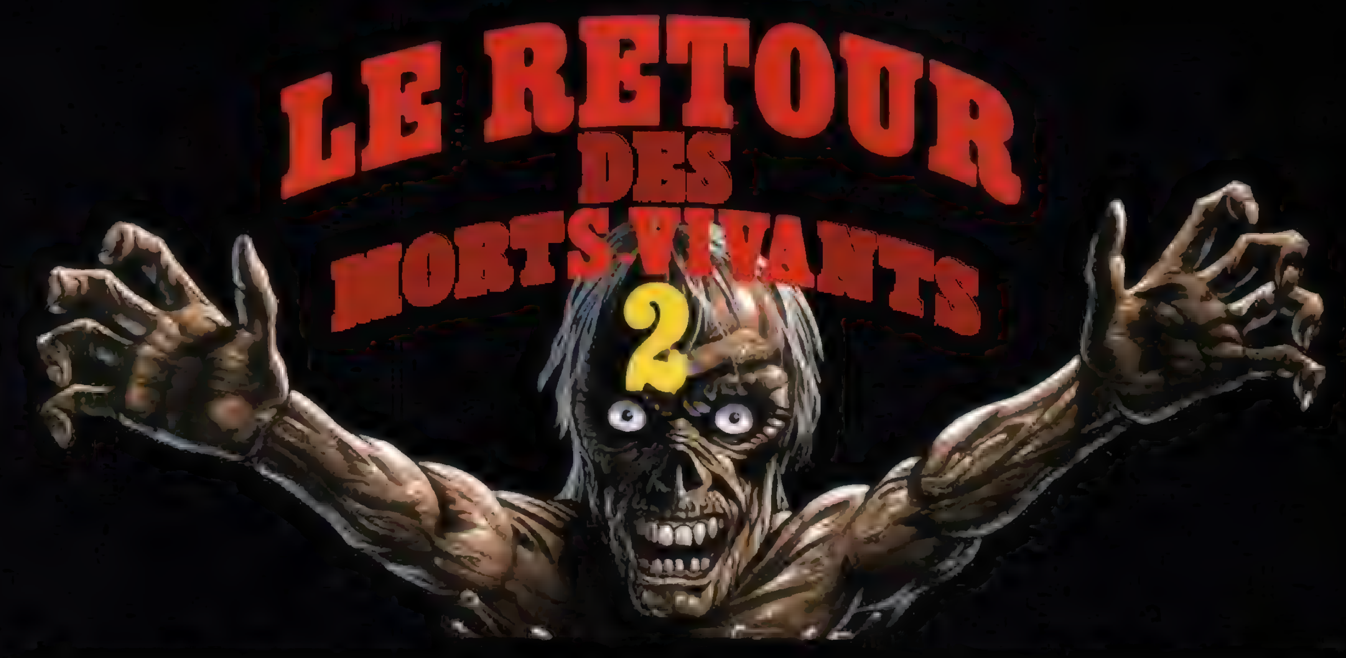


Le musée des horreurs.

L'enfer... et après ?

Producteur avisé, Christopher Figg a en ligne de mire un **Hellraiser 3** qu'il pense proposer à la New World durant le prochain Festival de Cannes : « *Nous avons tenté de donner une réponse aux zones de mystère restante, mais il faut en réserver pour le numéro 3* ». Ashley Laurence, elle, est plus réservée : « *Je ne pense pas être partante pour une troisième suite. J'aimerais bien faire autre chose que des films d'horreur. Encore que j'ai tourné dans un film d'après Stephen King récemment,* **Apt Pupil** *; mais ça n'est pas un film tout à fait normal ; ça change un peu...* ». Avant ce probable **Hellraiser 3**, C. Figg pense produire la prochaine réalisation de Clive Barker : les aventures du détective Harry d'Amour vers la fin de l'année. Le détective sera confronté à une invasion d'une autre dimension mais le film devrait ressembler plus à un polar qu'à un film de S.F. Puis suivra un nouveau film d'horreur inspiré de son roman pas encore publié intitulé **Cabel**.

Marcel BUREL



« Encore des cerveaux » gueulaient les zombies du Retour des Morts-Vivants. Dans cette séquelle, ils en redemandent encore. Plus goinfres, nombreux et morts que jamais, ils reviennent en force. Objectif : ne se farcir que de la matière grise. Kenny Myers, responsable des effets spéciaux et maquillages, n'en a jamais tant vu : pas moins de 125 cadavres exhumés sont sortis de son atelier...





Entretien avec

KENNY MYERS





Au centre : Kenny MYERS

I. : Parlez-nous de vos débuts dans la profession...
K.M. : En fait, tout a commencé grâce à l'un de mes amis, Chris Walas, que je connais depuis la terminale. Lorsque nous étions à l'université, Chris a décidé de gagner Hollywood avant d'achever ses études. Moi, je suis resté jusqu'à l'obtention de mon diplôme. J'ai eu la chance de tomber sur lui alors que j'étais sur la côte Est. Il m'a aussitôt proposé de travailler avec lui sur un film...
I. : Et le film était ?
K.M. : Il s'appelait **Screamers** (version remaniée du **Continent des Hommes-Poissons** N.D.L.R.). Notre collaboration a duré environ un an à Los Angeles. Puis Chris s'est fait « débaucher » par Industrial Light and Magic, la compagnie d'effets spéciaux de George Lucas, et il a fallu que je me fasse alors un nom dans le métier. J'y suis arrivé en participant surtout à des films à petits budgets. Ce que je faisais d'ailleurs avec Chris. J'ai donc participé à des titres comme **The Final Terror**, **Cauchemar à Daytona Beach**, **Métalstorm**, **L'Homme des Cavernes**...
I. : Ringo Starr a plutôt la réputation d'être un rigolo, est-ce vrai ?
K.M. : Absolument. J'ai réalisé pour ce film les vêtements, les peaux de bêtes que portent les hommes préhistoriques. Et également le yéti qu'on retrouve gelé dans la glace. Je n'ai pas rencontré personnellement Ringo Starr sur le tournage mais j'ai entendu dire qu'avec lui on ne s'ennuyait pas.
I. : Travailler avec des moyens réduits doit stimuler l'imagination, non ?
K.M. : Vous avez surtout tendance à simplifier les effets spéciaux. Ce qui vous aide par la suite sur des films à budgets plus importants. Plus c'est simple et plus le truc a des chances de fonctionner.
I. : Avez-vous déjà rencontré des problèmes avec certains producteurs ou metteurs en scène concernant des délais...
K.M. : Pas vraiment. J'ai eu la chance de pouvoir bosser sur des productions avec de bons réalisateurs. Autour de moi, il m'arrive d'entendre certains maquilleurs qui se plaignent d'énormes difficultés : des cinéastes qui changent d'avis au dernier moment, des producteurs qui ne les payent pas en temps voulu... Ça ne m'est jamais arrivé. Je touche du bois.
I. : Vous êtes intervenu sur le premier **Retour des Morts-Vivants** *suite au renvoi de Tony Gardner, paraît-il...*
K.M. : Tony n'a jamais été viré du tournage que je sache. Lui et moi avons collaboré sur le film de Dan O'Bannon de façon restreinte, sur une petite partie des effets spéciaux seulement. J'ai essayé de le convaincre de collaborer sur le second **Retour des Morts-Vivants** mais il était pris par une autre production.
I. : Comment vous êtes-vous intégré au film de Dan O'Bannon ?
K.M. : Grâce au directeur de production pour lequel j'avais travaillé un an et demi auparavant. Il m'a appelé pour savoir si j'étais libre et au même moment, quelqu'un d'autre a appelé Tony Gardner pour les effets mécaniques, un gars incroyable. Au départ, je n'étais pas vraiment chaud mais en réfléchissant je me suis dit que le défi était de taille et qu'il fallait le relever. J'ai alors parlé dollars, équipement technique... Ils m'ont répondu OK et je me suis lancé...
I. : Avant **Le Retour des Morts-Vivants**, *vous avez travaillé sur des clips...*
K.M. : Ils ne sont pas nombreux. J'ai participé à quelques vidéos de groupe rock comme Supertramp, Kiss et également sur un clip de Bruce Springfield. Mais j'ai aussi fait partie de l'équipe technique de téléfilms et de séries TV pour lesquels j'assurais les maquillages... **Dreamwest**, par exemple, qui n'a rien à voir avec le fantastique. Il s'agit d'une série historique qui se déroule dans l'Ouest du temps des cow-boys. En dehors de ça, il y a eu **Dreams of Gold**, film sur la boxe, **River's Edge** et un western, **The Quick and the Dead** avec Sam Elliott et Kate Capshaw. Pour ce dernier, j'étais responsable des maquillages faciaux, gnons, nez tuméfiés et brûlures du soleil... J'ai été nominé pour l'équivalent des Oscars dans le domaine de la télévision par câble.
I. : Grosso-modo, comment opérez-vous, pour vos maquillages ?
K.M. : De façon très simple : ce sont pour l'ensemble des prothèses que l'on sculpte. On peut en réaliser 7 par nuit. Chaque zombie sur **Le Retour des Morts-Vivants 2** étant personnifié et bien typé, ça n'a pas été de la tarte de tout faire. Je dirai qu'en tout nous avons fabriqué entre 100 e 125 créatures ! Dont une vingtaine pour des scènes importantes...
I. : La bande dessinée vous inspire-t-elle lorsque vous créez une nouvelle gueule de mort-vivant ?
K.M. : Non. Je n'ai jamais mis le nez et les yeux dans une bande dessinée. Je m'asseois simplement devant ma table à dessin et je crayonne jusqu'à ce que ça me plaise. Voilà comment j'opérais pour les zombies bien définis, j'avais le concept bien en tête. Pour les autres, la figuration, je travaillais avec une équipe de sculpteurs sur de l'argile et nous modifions au fur et à mesure les masques, souvent directement sur le tournage. Il fallait compter sur le fait que la plupart des zombies maquillés se décomposaient ou changeaient radicalement suite à un choc ; nous





avons donc rajouté d'autres prothèses pour que de nouveaux visages apparaissent.

I. : Savez-vous pourquoi Bill Stout, dessinateur des cadavres ambulants du **Retour des Morts Vivants**, *n'a pas collaboré sur cette suite...*

K.M. : Il se trouve que Bill a écrit lui-même un scénario pour une séquelle au **Retour des Morts-Vivants**. Et ça n'a pas marché, à ce niveau, entre lui et le producteur exécutif. Je ne sais pas ce qui s'est passé, je n'étais pas là. Mais Bill est parti pour se lancer sur son projet de film en tant que metteur en scène et il n'a pas pu bosser, faute de temps, sur ce second **Retour**. Dommage car je l'apprécie beaucoup mais nous sommes restés en contact étroit.

I. : Nous supposons que vous aviez en tête certains effets spéciaux qui n'ont pas été filmés car trop complexes...

K.M. : Il y en a qui me tenaient à cœur dans le second. Pour le premier nous n'avions que très peu de temps et il fallait apporter de la nourriture à la caméra. Nous avons bénéficié d'une large période de pré-production et avons construit et conçu un tas de trucs qui n'ont pas été exploités de façon correcte. Notamment deux marionnettes à peine utilisées à cause du plan de travail. Le tournage des séquences les incluant s'est fait le dernier jour, de nuit ! En fait, ces marionnettes étaient capables de beaucoup d'autres mouvements rigolos. Je suis très triste à propos d'un autre effet : à un moment donné, un zombie éclate en deux, mais ses jambes restent intactes. Nous avions pour cela deux membres mécaniques conçus pour se mouvoir à toute allure comme une paire de jambes ordinaires. Faute de temps, toute la séquence n'a pu être filmée. Elle devait durer dix minutes pendant lesquelles la paire de jambes devaient se carapater seule. On ne voyait aucun câble, aucun fil, rien ; c'était simplement une merveilleuse et très complexe machine. J'espère pouvoir utiliser ailleurs tout ce matériel qui n'a servi à rien. De plus, les jambes autonomes revenaient à intervalle régulier dans le film.

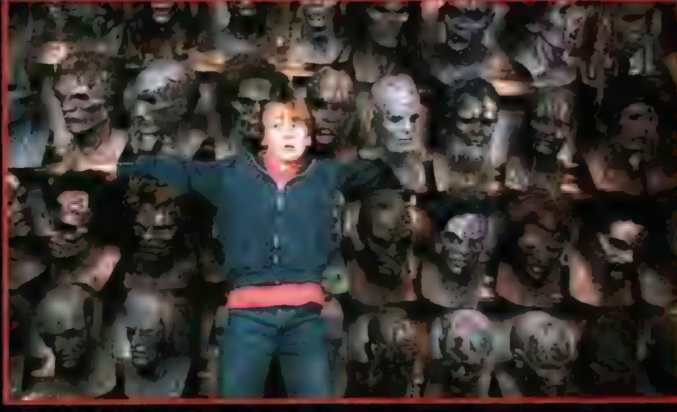
I. : Comment se sent-on quand on a travaillé pour rien ?

K.M. : Pas très bien, ennuyé. Mais il faut considérer que sur des films à gros budgets, ce sont des séquences entières qui sautent au profit d'autres.

I. : La technologie occupe une place de plus en plus importante dans les effets spéciaux de maquillage. Cela a fini par créer une seconde école...

K.M. : Disons ce que je fais partie des deux écoles, celle des classiques et celle des modernes. J'aime à penser que je suis capable de mixer technologie et applications classiques des maquillages. En tout cas, la technologie ne m'effraie pas.

I. : Comment avez-vous réalisé la main vivante, celle de la voiture ?



K.M. : C'est la combinaison d'une fausse main, une prothèse, et d'une main tout ce qu'il y a de plus véridique mais maquillée. En fait, la main qui attaque James Karen dans le véhicule, c'est la mienne ! En matière de gore, tout est difficile à réaliser. Je dirais seulement qu'il y a des effets plus drôles que d'autres à mettre au point.

I. : Comment s'est comporté Ken Wiederhorn sur le plateau, en quoi est-il différent de Dan O'Bannon ?

K.M. : Ils ne se ressemblent pas du tout. Dan est un metteur en scène intense qui se préoccupe beaucoup de ses personnages, tandis que Ken essaye d'introduire beaucoup de gags délirants sans trop se soucier des protagonistes. Quant à moi, je préfère un humour plus subtil. Ken voulait que le spectateur s'aperçoive tout de suite que tout ça n'était pas à prendre trop au sérieux. Certains zombies sont clownesques, d'autres un peu plus crédibles toutefois...

I. : Les comédiens qui portent les maquillages ne vous posent jamais de problèmes ?

K.M. : De temps en temps, ils deviennent à cran, surtout lorsque les maquillages sont lourds. On tente de les rendre aussi confortables que possible, on évite d'utiliser des colles qui attaquent la peau... Nous savons tous combien cela reste désagréable de garder un maquillage toute la journée. Nous en sommes conscient et tâchons de faciliter tout cela au maximum.

I. : Il existe certainement une compétition, des rivalités entre maquilleurs ?

K.M. : Bien sûr. Dans tous les cas de figure et quel que soit le métier, il y a toujours des enjeux de cette sorte. Mais dans le cas des maquilleurs, la rivalité reste très amicale. Elle n'est pas agressive.

I. : Vous n'avez jamais songé à passer à la réalisation ? Comme Stan Winston...

K.M. : Je sais que Stan Winston réussit très bien dans cette voie, Chris Walas s'y lance aussi. Mais moi, je n'aimerais pas être cinéaste à plein temps. C'est difficile d'être à la fois un bon directeur d'acteurs et un très bon technicien. A Hollywood, les metteurs en scène sont trop souvent d'excellents cadreurs, cameramen ou photographes. Ça ne me gênerait pas d'essayer une fois ou deux. En tant que maquilleur, vous travaillez déjà comme une sorte d'assistant-réalisateur.

Propos recueillis par Alain CHARLOT et Marc TOULLEC





Debout les morts !

Le **Retour des Morts Vivants 2** n'apporte rien par rapport au **Retour des Morts Vivants 1**, mais c'est quand même une jolie petite réussite, une bande bondée de gags loufoques. Même si les personnages versent un peu trop dans l'hystérie, le film ne traine jamais la patte. L'histoire ? Quelle importance ! Un container perdu par l'armée libère un gaz qui, en s'infiltrant sous terre, resscuscite quelques dizaines de macchabées affamés de cervelles fraîches. Rapidement, ils investissent une petite localité et assiègent une poignée de survivants. A eux d'échapper aux monstres ! Heureusement, Ken Wiederhorn (**Le Commando des Morts Vivants** qu'il cite par ailleurs) est au meilleur de sa forme. Rythme vif, mise en scène nerveuse... Et surtout une bande son hard-rock manipulée par un fou furieux et plaquée là où elle ne devrait pas être. Exemple : les moments se situant dans le cimetière fourmillant de morts vivants vibrent sous une musique tonitruante. Pas de respect pour les morts. Et les morts ont des comportements pour le moins inhabituels : ils conduisent une jeep, s'extasient devant une télévision diffusant un cours d'aérobic... Evidemment, **Le Retour des Morts Vivants 2** doit beaucoup à ses effets spéciaux. Visages putréfiés, machoires arrachées, tête tranchée encore vivace... Kenny Myers passe en revue les multiples possibilités du sujet avec une imagination sans cesse renouvelée. Malgré des accents délibérément loufoques, Ken Wiederhorn se laisse parfois aller à des excès gore surprenants vu la franche rigolade environnante. Un gosse croque à pleines dents le cerveau de sa mère, une jeune femme offre sa matière grise à son boy-friend zombifié simplement par amour... Grinçant. Toujours plaisant, le film de Ken Wiederhorn ne supplante jamais celui de Dan O'Bannon mais demeure une séquelle honorable.

M.T.

Return of the Living Dead 2 *USA 1987. Réal. : Ken Wiederhorn. Scén. : Ken Wiederhorn. Dir. Photo : Robert Elswit. Mus. : Vladimir Horunzhy. SPFX : Kenny Myers. Int. : Michael Kenworthy, Thor Van Lingen, Jason Hogan, James Karen, Thom Mathews, Suzanne Snyder... Durée : 1 h 29. Dist. : Eurogroup. Sortie prévue le 4 mai 1988.*







Trois des quelque cent zombies du **Retour des Morts-Vivants 2.** *Il faut souligner ici la personnalité parfaitement marquée de chaque mort-vivant. Chaque cadavre déterré possède ses particularités. Evidemment, la somme de travail pour Kenny Myers se trouve multipliée à l'avenant. Là où certains badigeonnent les figurants d'une couche de peinture verte, Myers choisit la difficulté. Banco quant au résultat.*



L'acteur et son double. Le double constitue la partie tranchée du comédien. Mécanisée, la marionnette donne, à l'écran, l'illusion de se mouvoir sans jambes. De plus, l'apport d'un trucage optique permet à cette espèce de robot monté sur roulettes de marcher sur les mains. Sans conteste, l'effet spécial le plus élaboré du film.



La préparation d'un effet gore saisissant. Le mort-vivant n'est reconstitué qu'à moitié. Ses yeux et ses mâchoires sont articulés. Le crâne, dur comme une coquille d'œuf, sera peu délicatement défoncé par un objet métallique. Rude existence que celle de cadavre dans **Le Retour des Morts-Vivants 2** *!*





Kenny Myers agressé par sa propre main maquillée de façon à faire croire qu'il s'agit d'un membre indépendant. Le truc est simple : un faux moignon se trouve greffé sur le poignet et le restant du bras est peint en noir, ceci pour le dissimuler pendant la manœuvre sur fond sombre bien sûr.



Un des assistants de Kenny Myers donne une leçon à une moitié de zombie carbonisée.



Un des nombreux assistants de Kenny Myers peaufine son job. Il fignole les détails d'un moulage fait sur le visage d'un comédien. Cette étape intervient juste au stade terminal, avant le coup de pinceau indispensable toutefois.



Les effets gore ne sont pas sans risques. Un masque à gaz est obligatoire afin d'éviter la respiration des matières toxiques (et la barbaque) dont est aspergé ce morceau de bidoche pantelante.







Un maquillage classique en trois étapes. D'abord, on pose le latex par parcelles. Puis, armé d'un scalpel, le maquilleur détermine les contours du visage et surtout les points stratégiques que sont narines, oreilles, yeux. L'ensemble prend environ trois heures et demi. L'opération se clôt par la pose de diverses prothèses : nez et oreilles en feuilles de choux ! Confort aussi assuré pour le comédien.

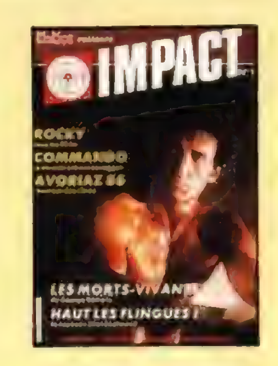


Scène de la vie quotidienne d'un tournage de film d'horreur. Le repas de midi se fait en communauté, et même les morts-vivants y sont conviés. Mais, pour eux, pas de cerveaux humains au menu ; simplement des laitages buvables avec paille ainsi que des aliments qui demandent un minimum de mastication.



Kenny Myers : membre du SAMU en pleine action ? Non, pas vraiment. Le chef maquilleur du **Retour des Morts-Vivants 2** *pose au milieu des masques qu'il a lui-même dessinés. Soigneusement rangés, ils serviront peut-être au* **Retour des Morts-Vivants 3**.

COMMANDEZ LES ANCIENS NUMEROS

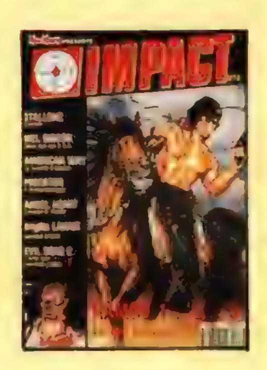




23 La série des Dracula. Mad Max 2.
24 Dario Argento. Blade Runner. R. Harryhausen.
25 Tobe Hooper. Alien. Dick Smith.
26 Les « Mad Max ». Cronenberg.
27 Le Retour du Jedi. Creepshow.
28 Les trois « Guerre des Etoiles ».
29 Harrison Ford. Joe Dante. Avoriaz 84.
30 Ed French. Cronenberg. L. Bava.
31 Indiana Jones. L'Héroïc-Fantasy.
32 David Lynch. Greystoke. Dune.
33 Gremlins. Eff. Spéc. : Indiana Jones.
34 Razorback. 2010. Avoriaz 85.
35 Terminator. Brian de Palma. Wes Craven.
36 Day of the Dead. Savini. Hooper.
37 Mad Max III. Legend. Ridley Scott.
37 HS Tous les films de « James Bond ».
38 Rick Baker. Retour vers le futur. Fright Night.
39 La Revanche de Freddy. Avoriaz 86.
40 Re-Animator. Highlander. Hitchcock.
41 House. Psychose. Le Gore.
42 From Beyond. Stan Winston.



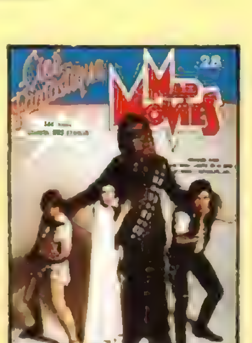
43 Aliens. Critters. Jack Burton.
44 Day of the Dead. Stephen King. K. Kinski.
45 Avoriaz 87. La Mouche. Star Trek IV.
46 The Golden child. Street Trash. Dossier « King Kong ».
47 Robocop. House 2. Freddy 3.
48 Evil Dead 2. Predator. Creepshow 2.
49 Dossier « Superman ». Hellraiser. Jaws 4.
50 Robocop, The Hidden, House II
51 Avoriaz 88, Star Trek IV, Robocop
52 Running Man, Hellraiser, Carpenter





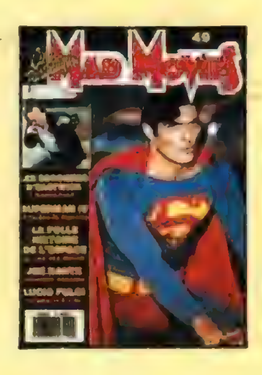
1 Commando. Rocky IV. G. Romero.
2 Highlander. Rutger Hauer. Michael Winner.
3 Hitcher. Cobra. Maximum Overdrive.
4 John Badham. Jack Burton. Sybil Danning.
5 Blue Velvet. Cobra.
6 Daryl Hannah. Dossier « Ninja ».
7 Crocodile Dundee. Harrison Ford.
8 Les « Rambo ». Dolls. Evil Dead II.
9 Freddy 3. Tuer n'est pas jouer.
10 Predator. L'Arme Fatale. De Palma.
11 Kubrick. Le Sicilien. Superman IV.
12 Running Man, Robocop, Hellraiser
13 Lucio Fulci, Le Hard Gore, Avoriaz 88











BON DE COMMANDE

Pour commander : découpez (recopiez ou photocopiez) le bon de commande, remplissez-le et envoyez-le à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Numéros disponibles de MAD MOVIES : du 23 au 50. IMPACT : du 1 au 11. Chaque exemplaire 20 F (sauf le 37 HS : 25 F). Frais de port gratuits à partir d'une commande de deux numéros (sinon : 5 F de port). Toute commande à effectuer, par chèque ou mandat-lettre, à l'adresse de :
MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.
Pour l'étranger : les tarifs sont identiques mais le règlement n'est accepté que par Mandat-International. Exclusivement.

NOM ______ **PRENOM** ______________
ADRESSE ______________________
____

désire recevoir les numéros cochés ci-contre.

MAD MOVIES
☐ 23 ☐ 24 ☐ 25 ☐ 26 ☐ 27 ☐ 28
☐ 29 ☐ 30 ☐ 31 ☐ 32 ☐ 33 ☐ 34 ☐ 35 ☐ 36 ☐ 37 ☐ 37 HS ☐ 38
☐ 39 ☐ 40 ☐ 41 ☐ 42 ☐ 43 ☐ 44 ☐ 45 ☐ 46 ☐ 47 ☐ 48 ☐ 49 ☐ 50
☐ 51

IMPACT
☐ 1 ☐ 2 ☐ 3 ☐ 4 ☐ 5 ☐ 6 ☐ 7
☐ 8 ☐ 9 ☐ 10 ☐ 11 ☐ 12 ☐ 13

ANDY ET ARLENE SIDARIS :

LES MARIES DE L'AN BIS

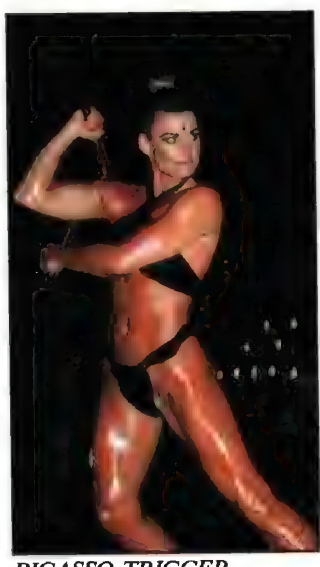

PICASSO TRIGGER

Voitures en furie, armes déchaînées, pulpeuses demoiselles ôtant un à un leurs vêtements, complots internationaux, giclées de sang et explosions en tous genres : tels sont les ingrédients d'un bon film d'action. Andy Sidaris mériterait un Oscar d'honneur pour sa persévérance à exploiter ce filon qui fait les beaux soirs des drive-in américains et des vidéo-clubs de la planète. De Seven (1979) à Malibu Express (1983), sans oublier Piège Mortel à Hawaï et le petit nouveau Picasso Trigger, il construit une œuvre sans complexes, entièrement dévouée au cinéma de pur divertissement. Réalisateur de reportages sportifs couronnés par de nombreuses récompenses internationales, il n'obéit qu'à un seul crédo : « Nous ne sommes rien sans les femmes ». En disant cela il pense peut-être aux créatures de rêve qui peuplent ses films, mais surtout à son épouse Arlene avec laquelle il travaille depuis plusieurs années. Leur ambition n'est pas de figurer dans la liste des dix meilleurs films de l'année, mais d'en offrir au spectateur pour son argent. Ils s'en expliquent dans cet entretien pour, le moins vivant, agrémenté de quelques bouffées de franc délire.

ENTRETIEN

I : Dans son numéro de novembre 87, l'édition américaine de **Playboy** *a publié la liste des films où sont apparues les plus belles playmates. Il se trouve que vous avez réalisé l'écrasante majorité de ces films.*
AN.S. : Attendez de voir le dernier numéro de l'édition allemande : ils ont consacré deux pleines pages à **Piège Mortel à Hawaï !** Nous sommes très cotés chez **Playboy.** Je crois qu'ils aiment les poitrines généreuses de nos actrices, sans parler de l'action non-stop et de l'évasion qu'offrent nos films.
I : On ne voit pas tous les jours un tandem mari-épouse se lancer dans la production cinématographique...
AN.S. : Ce que je vais vous dire vous semblera préfabriqué, mais si nous avons réussi quelques petits films pas trop mal ficelés, c'est davantage grâce à ma femme Arlene qu'à moi. Je fournis les idées et le matériel - un copain fabrique toutes nos armes à Memphis - je bondis dans tous les sens, je hurle à en perdre la voix, mais c'est Arlene qui rend tout possible. Les films que j'ai faits avec elle sont meilleurs que ceux que j'ai réalisés seul.
AR.S. : Je crois comprendre Andy mieux que personne. Je connais ses points forts, sa capacité à mettre au point des séquences d'action aussi délirantes que drôles, et je fais en sorte de tout lui rendre possible. J'assure entre autres la transition entre les scènes de cascades afin que le public ne perde pas complètement le fil de l'histoire.
AN.S. : J'ai écrit, produit et réalisé tout seul mon premier film, **Seven**, parce qu'Arlene travaillait ailleurs. Dès qu'elle s'est libérée nous avons commencé à collaborer ensemble, et elle a produit tous mes autres films. Je mets en scène et nous co-écrivons les scénarios. Voilà comment ça se passe : je m'asseois devant ma feuille et j'écris en quatre jours tout ce qui me passe par la tête pour transbahuter mes personnages du point A jusqu'au point Z. C'est ensuite qu'Arlene intervient en mettant de l'ordre dans cette bouillie d'idées. Elle me parle d'*histoire, de motivation...*


Andy SIDARIS : « Nous ne sommes rien sans les femmes ».


PICASSO TRIGGER


PIEGE MORTEL A HAWAI

I : De continuité ?
AN.S. : Oui, *de continuité...*
AR.S. : Pas tant que ça, quand même...
AN.S. : En gros, je transporte mes héros de leur hôtel à leur voiture, de leur voiture au lieu du crime, du lieu du crime à la chambre à coucher, et de la chambre à coucher au happy-end. Arlene se charge alors de la *continuité*. C'est du moins ce qu'elle a fait sur nos deux derniers films, **Piège mortel à Hawaï** et **Malibu Express.** Nous aimons vraiment travailler tous les deux ; elle assure mes arrières et je peux faire ce que je veux. Je ne cherche pas un méga-succès comme **Liaison Fatale**.
I : Un petit retour en arrière si vous le voulez bien. Comment êtes-vous devenu reporter sportif ?
AN.S. : J'ai fait ça toute ma vie. A seize ans, je travaillais pour une télé locale à Dallas pendant que j'étais au lycée. J'ai un peu touché à tout : informations, sport, émissions pour enfants. J'ai même été le plus jeune réalisateur jamais engagé par ABC.
I : Un génie, en somme !
AN.S. : On peut le voir comme ça. A cet âge-là, j'étais mignon et intelligent. Aujourd'hui je suis gras et stupide. Quoi qu'il en soit, je me suis vite spécialisé dans le sport. D'ailleurs vous remarquerez que **Malibu Express, Seven** et mes petits derniers **Picasso Trigger** et **Piège Mortel à Hawaï** contiennent nombre de cascades relevant de l'exploit sportif. Ils crépitent d'action, de poursuites en voitures, en mobylettes, en planches à voile, en hélicop-





Les deux photos : PICASSO TRIGGER

tères ; ça n'arrête pas de bouger. Et puis ça nous aide à obtenir certaines facilités. Goodyear et General Motors sont ravis de nous prêter leurs engins, ce qui nous permet d'en mettre plein la vue sans pratiquement rien débourser. A quoi bon acheter ou louer du matériel quand on peut l'avoir gratuitement ? Pour **Malibu Express**, le gouverneur de l'Arizona nous a obtenu une voiture de 90 000 $ qui avait gagné le rallye le plus populaire des Etats-Unis. Il avait de la famille chez Pontiac et c'est lui qui avait organisé le rallye. Je ne connais pas cinq réalisateurs célèbres à qui il aurait accepté de confier cet engin. Je me suis contenté de lui demander par téléphone, et il me l'a envoyée par convoi spécial, et avec un chauffeur s'il vous plait ! Les gens savent que nous sommes sérieux, qu'on peut nous faire confiance et qu'on leur restitue leur matériel aussi neuf que nous l'avons reçu. Quiconque aime les voitures reconnaîtra que la Pontiac de **Malibu Express** est une des plus belles du monde. **Piège Mortel à Hawaï** n'est pas mal non plus. Je me suis inspiré des **Aventuriers de l'Arche Perdue :** c'est l'histoire de deux jeunes femmes propriétaires d'une petite compagnie d'aviation - Dona Spier et Hope Marie Carlton - auxquelles il arrive d'incroyables aventures. Elles sont à croquer ; nous leur avons trouvé d'adorables uniformes kaki avec de charmantes épaulettes... Tous les spectateurs mâles en tombent amoureux. Les acteurs valent aussi le coup d'œil. Sur le tournage, ils attiraient les filles comme des mouches. J'ai engagé les deux comédiennes de **Piège Mortel...** pour mon nouveau film, **Picasso Trigger,** et leur jeu s'est considérablement amélioré. J'ai également déniché une petite nouvelle, une brune du tonnerre appelée Roberta Vasquez. Vous verrez...

AR.S. : La plupart des acteurs connus dits « beaux » n'arrivent pas à la cheville des nôtres. Nos comédiens sont superbes, ils connaissent parfaitement leur métier et leur jeu est tout à fait digne d'éloges.

AN.S. : Nous avons aussi nos curiosités : un lutteur japonais ; un grand brûlé, Reggie Nalder, qu'Hitchcock a employé dans **L'Homme qui en savait trop** ; un travesti, Michael Andrews, qui ressemble plus à une femme qu'à un homme ; une culturiste professionnelle, Lori Green, qui vous en met





PIEGE MORTEL A HAWAI



PICASSO TRIGGER

plein la vue. Et, tenez-vous bien, il y aura sept Playmates dans **Picasso Trigger**. Vous avez bien entendu : *sept !*

I : C'est votre record ?

AN.S. : Attendez que je calcule. Quatre dans **Malibu Express**, cinq dans **Piège Mortel à Hawaï...**Oui, c'est bien notre record.

I : Vous occupez-vous aussi de la distribution ?

AN.S. : Ecoutez-plutôt : avec un seul poster de Dona Spier à moitié nue armée d'un harpon, nous avons vendu **Piège Mortel à Hawaï** à un tiers de la planète sans que personne ait vu le film. Cela s'est passé au dernier marché du film à Cannes.

I : Est-ce le premier film que vous avez distribué ?

AR.S. : Andy a eu une expérience malheureuse avec **Malibu Express.** Le film n'a pas marché parce que Warner avait exploité trop tôt la cassette vidéo, et ça lui a laissé comme un mauvais goût dans la bouche. Pour **Piège Mortel à Hawaï**, nous avons été victimes du facteur temps. Le film a bien été lancé dans quelques villes, mais nous nous y sommes pris trop tard. Nous allons retenir la leçon pour la sortie de **Picasso Trigger.**

I : Quel est le budget moyen de vos films ?

AN.S. : Moins d'un million de dollars. C'est peu, mais cela ne nous empêche pas de faire ce que nous voulons. Et puis nous nous rattrapons sur l'humour. Prenez **Malibu Express :** sur le point de résoudre l'énigme, le héros a désespérément besoin d'une voiture. Il a le diable aux fesses, il se rue dans un parking et tombe sur une fille roulée comme une Porsche. Il lui dit : « Mignonne, j'ai besoin de ce qu'il y a de plus rapide dans ce parking ». Elle déboutonne sa chemise, le regarde droit dans les yeux et lui répond : « Mon chou, c'est *moi* la plus rapide ici ». Vous savez, un de ces moments intenses et pleins d'émotion qui font les grands films. Dans une autre scène, le héros est agressé sous la douche par le méchant de service. Il s'empare du pistolet qui ne le quitte jamais, dit au vilain : « Ça va être ta fête », tire et le rate. Le gars est à portée de main et il le rate ! La fille se pointe, tue le bandit, s'approche du héros et lui dit : « Et maintenant, ça va être *ma* fête... ». C'est une constante chez moi : aucun de mes héros ne sait viser juste. Que ce soit dans **Malibu Express, Piège Mortel à Hawaï** ou **Picasso Trigger,** ils sont maladroits comme des gosses. Aussi virils que Clint Eastwood, ils peuvent huiler une arme, la charger, mettre la gâchette en place... mais dès qu'il s'agit de tirer, ils ne valent plus un clou.

I : Vous semblez transposer beaucoup d'éléments d'un film à l'autre.

AN.S. : Juste. On retrouve dans **Piège Mortel à Hawaï** le tueur de **Seven**. Mais vu qu'il s'y comporte exactement de la même façon, nous avons décidé de le tuer d'un bon coup de bazooka dans les gencives : au moins on est sûr de ne pas le retrouver dans un prochain film. Il est d'abord percuté par une jeep, il fait un vol plané de quinze mètres, et on a choisi de le pulvériser juste avant qu'il retombe. Visuellement, c'est fabuleux. En fait, je n'ai qu'un film en tête. Je me contente de le modifier de toutes les façons possibles et imaginables. J'ai actuellement un projet baptisé **November Down,** où il est question d'un accident d'avion. Nous ne savons pas exactement dans quelles circonstances la catastrophe doit se produire, mais j'y travaille très sérieusement...

I : Pourquoi pas un flamand aspiré par un réacteur ?

AN.S. : Vous avez déjà vu des bon dieu de flamands à Hawaï, vous ? Des aras, des sternes, d'accord, mais des flamands ! A moins qu'un



PICASSO TRIGGER

PIEGE MORTEL A HAWAI

flamand domestique amené là-bas par des vacanciers n'échappe à leur surveillance et rencontre notre avion... J'en ai aperçu un à l'hôtel Hyatt Regency.

I : Téléphonez-leur et demandez-leur de vous le prêter.

AN.S. : Non, j'ai une meilleure idée. Je m'achète un poussin à vingt dollars, je le peins en rose, je lui étire le cou et le tour est joué. Mais bon. L'avion s'écrase, quelques jolies survivantes se réfugient sur une île, et les ennuis commencent pour elles. Un trésor de la 2e Guerre Mondiale, vingt millions de dollars en lingots d'or volés par les Japonais aux Philipins, est enterré quelque part dans l'île. Voilà où j'en suis pour le moment. J'imagine que d'affreux vieux Japonais voudront défendre le pactole qu'ils gardent jalousement... Il y aura peut-être aussi quelques mutations, vu que l'île n'est pas loin de l'atoll Bikini d'où peuvent fort bien flotter quelques vapeurs radioactives...

I : N'y avait-il pas un serpent mutant dans **Piège Mortel à Hawaï** *?*

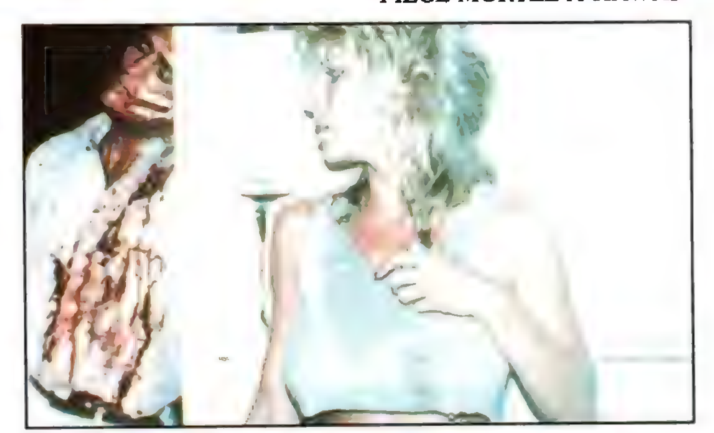
AN.S. : Oui, un reptile de six mètres de long au corps recouvert de furoncles toxiques et cancéreux qui explosaient sans prévenir.

AR.S. : Ecœurant. Il n'avait pas beaucoup d'amis.

AN.S. : Mais je préfère une épée bien tranchante aux mutations biologiques. Le méchant Japonais de **November Down** sera un as du découpage en lamelles, il aura une machette qu'il expérimentera sur nos jolies naufragées. Rassurez-vous, il y aura aussi beaucoup de petites culottes et de tee-shirts mouillés.

I : Est-il vrai que vous tournez vos séquences en fonction des décors naturels dont vous disposez ?

AN.S. : Absolument. En fonction des décors et du matériel disponibles. Pour **Picasso Trigger**, nous avions d'extraordinaires petits planeurs avec lesquels nous aurions pu tourner des séquences formidables. Mais la municipalité de la ville où nous tournions ne nous a pas autorisés à les utiliser. Nous avons fait des recherches, et nous sommes tombés sur des canaux creusés il y a cent cinquante ans par des esclaves. C'était un décor formidable, et nous avons improvisé une poursuite en aéroglisseurs vertigineuse avec des gars qui se tirent dessus chacun sur leur bateau. Voilà ce que nous aimons, Arlene et moi : tirer le meilleur parti possible d'un décor et l'exploiter au maximum.





Les deux photos : PIEGE MORTEL A HAWAI

AR.S. : Il nous est arrivé de survoler un paysage, Molokaï en l'occurence, d'en tomber amoureux et d'y tourner deux films !

I : Vos méthodes de production semblent pour le moins inhabituelles.

AN.S. : Ça nous rend fous. Surtout les problèmes de temps. Avec du temps, même un singe pourrait réaliser un film. Un grand studio peut se permettre de prendre deux ans pour monter **Dune** ou **Ishtar**. Nous, nous disposons d'à peine un mois pour mettre un film en boîte. Il arrive que je m'occupe du montage pendant qu'Arlene élabore la bande-annonce ! Si je tourne aussi souvent en été, c'est que les jours sont plus longs : sur une semaine, on gagne dix-huit heures de lumière par rapport à l'hiver, presque deux jours de plus !

I : Ce qui vous permet de peaufiner les scènes spectaculaires...

AN.S. : Il y a dans **Piège Mortel à Hawaï** une des plus belles explosions d'hélicoptère de l'histoire du cinéma. Nous sommes généralement très fiers de nos effets pyrotechniques.

AR.S. : Je crois que nous avons un public fidèle. Pas celui qui se rue en masse à **Liaison Fatale,** mais des gens qui veulent simplement se distraire.

I : Le public qui en a marre de se voir promettre des merveilles qui n'apparaissent jamais à l'écran.

AN.S. : Le rythme de nos films ne faiblit jamais. Ce qu'il y a dans la bande-annonce est inclus dans le montage final. Les péripéties sont spectaculaires, les acteurs magnifiques, les décors naturels somptueux... Je ne veux pas donner de leçons de psychanalyse ou de sociologie appliquée à nos spectateurs. Quand les gens sortent de nos films, ils disent : « Bon Dieu, tu as vu les jambes de cette blonde ? » Même si j'aime voir des films comme **Docteur Jivago**, j'apprécie aussi les divertissements plus immédiats, comme les premiers films de Charles Bronson qui apportaient vraiment quelque chose de neuf. J'aime l'originalité, et je pense qu'Andy est quelqu'un d'original. Même si je ne le connaissais pas, je l'admirerais.

Entretien réalisé par
Maitland MC DONAGH
(Traduction : **Bernard ACHOUR)**

NICO MASTORAKIS

LE CHAMPION A LA GRECQUE

L'histoire de Nico Mastorakis est simple. De sa Grèce natale, il est parti aux Etats-Unis monter un film sur la vie d'Aristote Onassis. Un culot monstre aidant, il monte le projet. Via quelques embûches, Mastorakis crée sa propre société, Omega Entertainment en 1983, et devient rapidement l'un des producteurs-réalisateurs indépendants les plus prolifiques (tant qualitativement que quantitativement) du continent nord-américain. Toujours respectueux du public, investissant immédiatement le moindre dollar de recette, Nico Mastorakis explique son parcours du soleil du Pirée à celui de la Californie...

Entretien

I. : Comment êtes-vous venu à faire du cinéma ?

N.M. : Un peu comme tous ces gosses fascinés par la boite magique. En Grèce, j'avais l'habitude de grimper sur un mur derrière le cinéma du quartier et, de la fenêtre, je pouvais voir les films. Immédiatement, j'ai tenu, moi aussi, à en faire.

I. : Et qu'avez vous fait avant la création de votre compagnie, Omega, en 1983 ?

N.M. : Bien avant 1983, j'ai commencé à travailler pour la télévision grecque dans tous les domaines. J'ai à mon actif plusieurs centaines d'heures de pellicule !

I. : Et votre premier film pour le cinéma ?

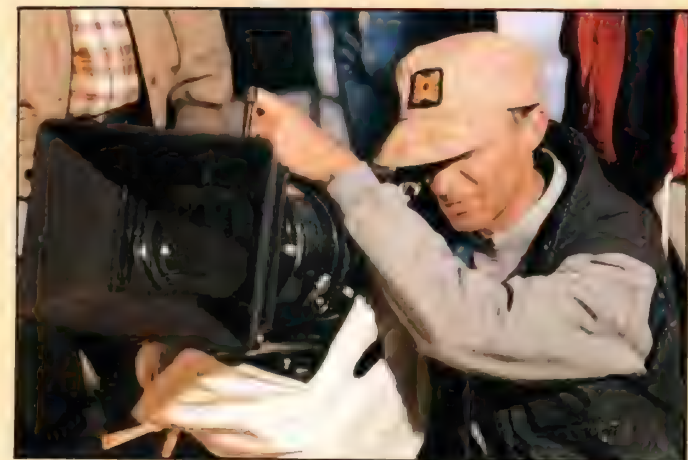
N.M. : Il s'agit de **Death has blue Eyes** (1974), un film sur les pouvoirs télékinésiques. L'année suivante, j'ai enchaîné sur **Island of Death**, une production horrifique tournée en Grèce. Il m'a aidé à financer un projet beaucoup plus important sur lequel je travaillais alors.

I. : Quel était ce projet ?

N.M. : Une biographie de Aristote Onassis. Tout le monde disait que j'étais fou, que je devais renoncer à un projet de cette envergure par manque d'expérience, que les procès allaient pleuvoir car s'attaquer à Onassis c'était s'attaquer à beaucoup de grosses têtes. Puis, je suis parti pour Londres où j'ai mis en oeuvre la production de **L'Empire du Grec**. L'écriture du script final m'a pris environ un an et demi. Il fallait aussi trouver l'argent et les acteurs, convaincre Anthony Quinn et Jacqueline Bisset. En 1977, le tournage a pu commencer sous la direction de Jack Lee Thompson.

*I. : **L'Empire du Grec** vous a donc ouvert quelques portes à Hollywood ?*

N.M. : Paramount m'a offert un contrat en 1978 pour deux ans. J'était très frustré car je suis



NICO MASTORAKIS



ONDE DE CHOC

quelqu'un qui travaille très vite et la politique, les règlements des grands studios ralentissent tout. Toutefois, j'étais respecté à cause de cette rapidité justement. De plus, les studios n'aiment pas les nouvelles têtes, surtout quand elles viennent d'Europe. Ils pensent que les Européens ne savent réaliser que des films d'art et d'essai. Voilà pourquoi j'ai quitté les majors pour redevenir indépendant. J'ai mis en oeuvre un second film d'horreur, **Red Tide**, avec James Earl Jones, José Ferrer, Lila Kedrova...

I. : Et vous n'étiez pas derrière la caméra ?

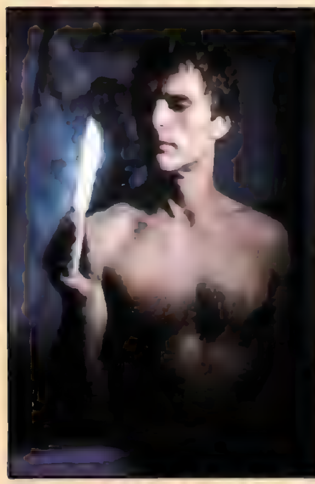
N.M. : Non. J'avais confié la mise en scène à un novice qui, d'ailleurs, n'a pas été capable de s'en sortir. Il a failli couler le film.

I. : Vous n'avez pas repris les choses en main ?

N.M. : Non. J'étais bien trop occupé à régler des problèmes au niveau de la production. J'avais perdu mon enthousiasme dans cette aventure, tout ça à cause des investisseurs anglais; ils se sont révélés être des escrocs. Ils ont d'ailleurs eu récemment un procès à Londres et Scotland Yard s'est occupé de leur dossier. Je crois savoir qu'ils soutiraient de l'argent à des retraités en leur disant que la somme partait dans un film. Mais la production ne voyait jamais la couleur des capitaux ! Donc, sur le tournage de **Red Tide**, j'ai du faire face à des grèves; les gens n'étaient pas payés ! J'avoue que pour un film d'horreur, l'horreur était plutôt autour du produit que dedans. Un véritable cauchemar. Après ça, j'ai décidé que jamais je ne laisserais quiconque toucher à mes films, sauf s'il s'agit de quelqu'un de connu ou de bonne réputation.

I. : Vos oeuvres suivantes appartiennent encore au fantastique...

N.M. : Oui. Mais **The Next One**, qui est aussi sorti sous le titre **The**



THE TIME TRAVELLER



SKY HIGH

Time Traveller, touche plutôt à la science-fiction. Le film a pour vedette Keir Dullea que j'ai retrouvé en 1984 pour **Onde de Choc / Blind Date**. D'ailleurs le titre **Blind Datem**'a été plus tard racheté par Tri-Star pour baptiser le film de Blake Edwards (**Boire et Déboire** en France). Ils avaient mal effectué les recherches !**Onde de Choc** est ma première production totalement indépendante, entièrement financée avec l'argent de ma compagnie. J'ai appris ceci sur le film: quand on investit son propre compte en banque dans un film, ainsi que dix-huit mois de sa vie, on ne le donne pas à vendre à quelqu'un d'autre.L'expérience aidant, après **Onde de Choc**, j'ai donc créé le département de vente d'Omega.

I. : Ainsi, vous vous retrouvez seul maître à bord...

N.M. : Oui et, de plus, j'aime à ne pas avoir à payer un distributeur. Lorsque vous confiez votre film à un étranger, vous êtes mort. Il vous sai gne à vif. Je travaille vite, je produis vite, je parle vite et je pourrais vendre de la glace à un Esquimau ! Après tout, j'ai débuté dans la vie en tant que journaliste. Et passer du journalisme radiophonique à la télévision puis au cinéma, c'est le parfait cheminement de la corruption. De là, j'ai lancé un film d'aventures, **Sky High**. Le processus a fait boule de neige : j'ai réinvesti l'argent dans la production de trois ou quatre titres par an.

Après **Sky High** sont arrivés **Zéro Boys/Heros Boys, The Wind/Vent de Folie, Terminal Exposure/Meurtres dans l'objectif, Nightmare at Noon** avec George Kennedy et Bo Hopkins...

I. : Bo Hopkins n'a pas la réputation d'être quelqu'un de très facile...

N.M. : Je suis un metteur en scène qui donne beaucoup à ses acteurs, non seulement au niveau du film mais aussi à celui des relations humaines. Quand je tourne, je passe 5 à 7 semaines de ma vie avec les comédiens. C'est un peu une histoire d'amour. J'ai donc du mal à accepter les acteurs à problèmes. Bo Hopkins sait apprécier l'amitié mais demande aussi toute l'attention ; il joue la star ! Quand un acteur a la chance d'avoir du travail, il doit savoir l'apprécier. Depuis **Red Tide**, c'est la première fois que j'avalais des lames de rasoir. Le casting de **Nightmare at Noon** m'a causé beaucoup de problèmes, des conflits de personnes surtout. Dommage car les comédiens ont ainsi perdu sept semaines de leur vie à se disputer.

Par contre, j'ai tiré beaucoup de plaisir de la présence de George Kennedy. Non seulement il est un acteur extraordinaire mais aussi l'un des derniers gentleman de la profession. Il sortait alors d'une opération du genou et souffrait perpétuellement. Jamais il ne se plaignait, il était toujours le premier sur le plateau, toujours souriant. C'est un homme qui connait le mot « respect », il constitue toute la différence entre une véritable star et ceux qui se croient des stars. Il a tourné dans une centaine de films, a obtenu un Oscar et c'est l'un des acteurs les plus simples que je connaisse.

*I. : **Glitch** semble bien plus reposant...*



THE WIND



GLITCH !

Hero boys.

N.M. : Il s'agit d'une comédie d'aventures avec Julia Nixson, l'actrice de **Rambo II**. Je l'ai tourné pour me remettre des émotions de **Nightmare at Noon** qui fut difficile à réaliser. Dans les grandes chaleurs du désert, les journées de travail allaient de cinq heures du matin jusqu'à neuf heures du soir. Il y avait des explosions, des hélicoptères, des cascades. En revanche, **Glitch** mêle océan, plages, jeunes acteurs agréables, jolies filles ; il se déroule dans une superbe maison de Malibu dans laquelle je me suis installé pendant toute la durée du tournage. Je pouvais tout faire sur place. Le soir, je visionnais les rushes, le week-end je travaillais sur le montage... et parallèlement, je commençais l'écriture de **Blood Stone** que j'allais tourner aux Indes. J'ai terminé **Glitch** en avance, sur le temps et le budget.

I. : **Blood Stone** *évoque certains grands succès récents...*

N.M. : **Blood Stone** brasse action et fantaisie, un peu comme **A la Poursuite du Diamant vert** et **Les Aventuriers de l'Arche Perdue**. Je suis parti le tourner aux Indes le lendemain du bouclage de **Glitch**. Le tournage a été un cauchemar à cause de la lenteur des Indiens et de leur bureaucratie super compliquée. Néanmoins, le pays est très beau et l'on est revenu avec un excellent film aux décors grandioses.

I. : Quel a été son budget ?

N.M. : C'est le plus gros film que j'aie produit en tant qu'indépendant : 5,8 millions de dollars. En règle générale, mes budgets peuvent aller de 500.000 dollars à 5 millions de dollars. Tout dépend des lieux de tournage et des vedettes. En tant que metteur en scène, je peux réaliser un film pour n'importe quelle somme de 500.000 à 5 millions de dollars.

I. : Vous qui réalisez des petits budgets que pensez-vous de ces méga-budgets et des salaires que l'on offre aux stars ?

N.M. : La connerie hollywoodienne ! Je pense que plus de 90 % des stars d'aujourd'hui à Hollywood gagnent plus d'argent qu'elles ne le méritent. De plus, les recettes ne suivent toujours pas. Mais les studios ne font jamais un film s'il n'y a pas de gros noms attachés au projet ; ils ont peur de faire confiance aux jeunes inconnus. Leur système est basé sur ce qui est rentable et non sur le talent.



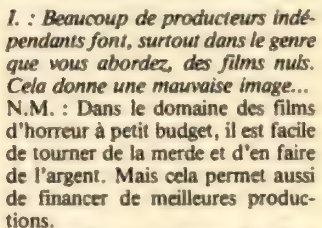
I. : Les producteurs indépendants font des films avec des inconnus et ramassent des fortunes...

N.M. : Et les studios préfèrent se planter avec des noms célèbres et perdre 20 millions plutôt que de risquer 2 millions sur un petit film susceptible de rapporter beaucoup. Quand ils font de l'argent sur une production indépendante, c'est uniquement parce qu'ils l'ont achetée pour la distribuer. C'est la seule exception. **Crocodile Dundee**, par exemple, a été refusé par tous les studios d'Hollywood avant d'être monté en Australie. Idem pour John Carpenter jusqu'à ce qu'il fasse **Halloween**...

I. : Actuellement, les indépendants gagnent du terrain par rapport aux majors...

N.M. : Les grands studios existeront toujours même s'ils produisent moins. Ils sont toujours à l'affut de l'achat des droits d'une séquelle d'un film à succès. Un exemple : la série des **Vendredi 13** reprise par Paramount. De plus, les studios ne peuvent pas vraiment tourner des petits budgets car, dès que l'on sait que la Fox, Paramount ou Warner produisent, tous les techniciens et artistes demandent quatre fois plus cher qu'avec un indépendant. Les studios dominent les circuits de distribution : ils ont donc le pouvoir entre leurs mains.





I. : Beaucoup de producteurs indépendants font, surtout dans le genre que vous abordez, des films nuls. Cela donne une mauvaise image...

N.M. : Dans le domaine des films d'horreur à petit budget, il est facile de tourner de la merde et d'en faire de l'argent. Mais cela permet aussi de financer de meilleures productions.

I. : Vos films font preuve de goût et les qualités techniques sont évidentes...

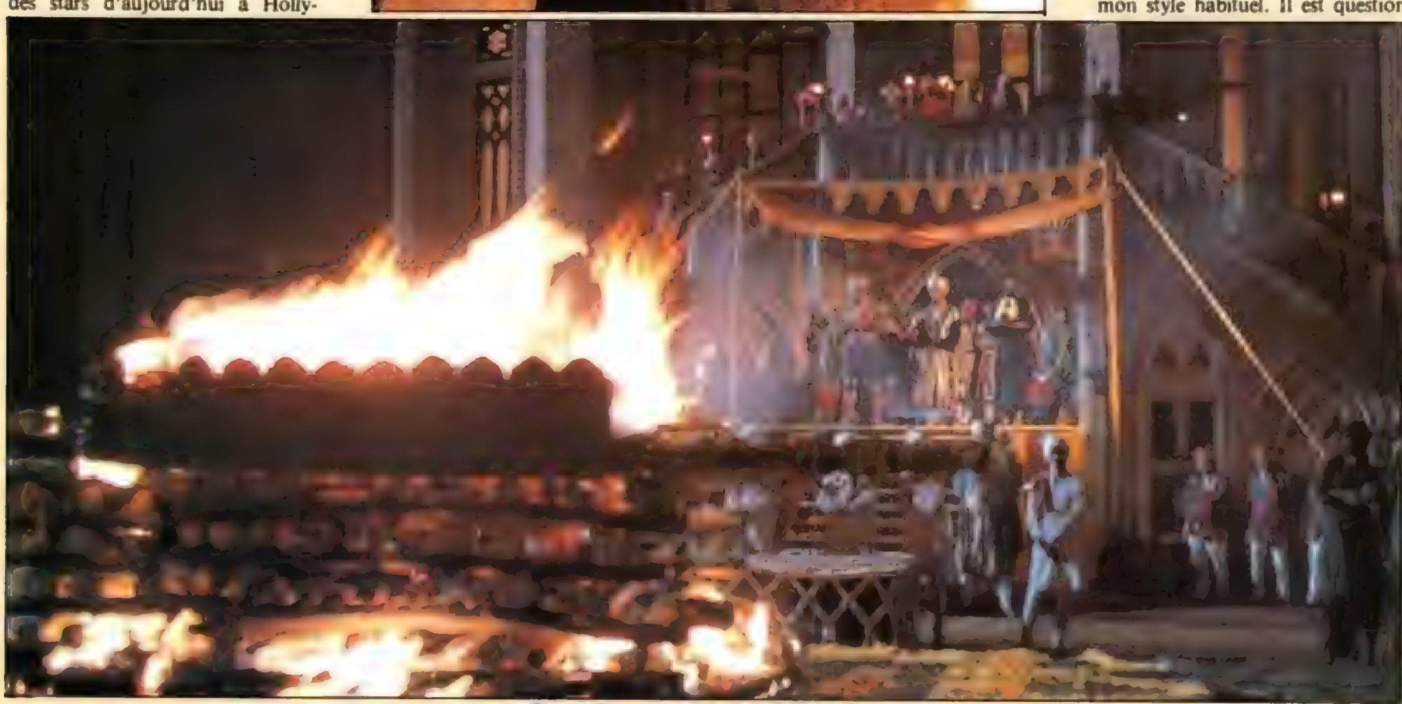
N.M. : J'essaye, dans la mesure de mes moyens, de donner le maximum. Je suis un passionné, j'aime vraiment le cinéma. Je fais des films parce que j'aime ça et je veux être fier de ce que je tourne. Je ne ferai jamais quelque chose qui aille à l'encontre de mes goûts. La raison de la prolifération de navets chez certains indépendants tient dans le fait que ces gens n'exercent pas ce métier pour le cinéma mais uniquement pour l'argent. Très souvent, les compagnies indépendantes sont constituées de gens qui ne connaissent rien à leur prétendue profession.

I. : La structure d'Omega facilite les choses...

N.M. : Chez Omega, on fait tout de A à Z sur un film. Je possède mon équipe de scénaristes, un studio de post-production, mes tables de montage et tout ça sous le même toit, ce qui permet de produire pour un coût moindre. J'essaye de ne prendre que ce qu'il y a de mieux dans toutes les catégories. Même lorsque je ne mets pas en scène, je surveille absolument tout du début à la fin. Pas un seul des films Omega ne sort sans mon approbation finale.

I. : Vos projets sont nombreux...

N.M. : J'ai cinq projets principaux en préparation. D'abord un film d'horreur très effrayant, **Grandmother's House** pour mars, quelque qhose de vraiment spécial. Puis **Strangers on a Plane** dirigé par Ted Lange, un film d'aventures. Quant à mes projets plus personnels, je prépare un scénario très différent de mon style habituel. Il est question



Toute la page : BLOODSTONE







du conflit Israéliens/Palestiniens vu par un « Américan news editor » apolitique à ce point fasciné par cette guerre qu'il s'est fait muter sur le terrain. Il se trouve face à un dilemme; étant d'origine juive, il doit faire la part entre la justice et les traditions. Savoir comment l'agressé est devenu l'agresseur. Je vais tourner ce film en vue des Oscars. Mon but est de présenter la réalisation des deux côtés de la barrière sans parti-pris politique.

I. : Un peu dans le style **Cry Freedom** *en quelque sorte. Croyez-vous à l'efficacité de tels films, à leur influence ?*

N.M. : Je pense que quel que soit le genre que l'on exploite on influence les gens. C'est pourquoi je tiens à conserver des valeurs positives dans mes films. Jamais je ne vanterai la consommation de la drogue, de l'alcool, car cela peut influencer les jeunes. Pour les scènes de violence, je tente toujours d'éviter le côté trop sanguinolant. De plus, la violence dans mes films vient exclusivement des méchants, dans aucun cas des héros.

I. : Vous êtes beaucoup plus actif qu'un producteur traditionnel, assis derrière un bureau et passant des coups de fil...

N.M. : Je n'aime pas être assis derrière un bureau à regarder l'argent se dépenser dans le vide. Il est agréable de pouvoir s'offrir les meilleurs techniciens mais je n'aime pas qu'on vienne me dire ce que je dois faire. Je fais mes films à ma manière, je prends *mes* risques. J'aime porter la casquette de capitaine.

I. : Mais à l'origine vous n'aviez pas un dollar en poche...

N.M. : Après **Island of Death**, j'ai vendu tout ce que j'avais, tiré mes économies de la banque (à peu près 500 francs) et suis parti pour New York où j'ai pris une suite au Hilton. Je voulais que Jackie Onassis joue son propre rôle et ceci pour que le film ait un important impact commercial. Je lui ai envoyé des centaines de roses rouges pour la convaincre sachant bien qu'elle n'accepterait jamais. Cela me fit une excellente publicité dans le monde entier. Tous les journaux parlaient de ce jeune Grec qui désirait monter un film sur Aristote Onassis avec sa femme. Chargé de publicité, de New York je suis parti pour Cannes. Là, j'ai offert une énorme party sur un yacht. A la fin de la soirée, j'avais levé l'argent nécessaire à la production du film.



Toute la page : NIGHTMARE AT NOON

Propos recueillis et traduits par Michel VOLETTI

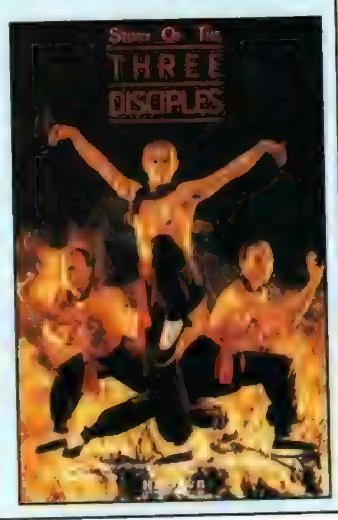


Des gueules qu'on n'oublie pas, des événements en marge, des choses qui se disent et dont on ne sait où parler, des vérités à dire, des cloches qui sonnent autrement, des chiffres dans un tableau... Expresso, c'est le cinéma vivant, le cinoche.

ARTS MARTIAUX

C'est du 7 au 14 juin que se déroulera à l'UGC Ermitage le premier Festival du Film d'Arts Martiaux. Une initiative géniale quand on connaît l'ignorance et le mépris dans lesquels sont tenus les films de karaté, de kung fu et de sabre. Tous les titres ne sont pas encore connus ou confirmés, mais on peut annoncer triomphalement la sélection de **Shaolin Nord et Sud** de Liu Chia Lang. Il s'agit d'une co-production entre la Chine pop. et Hong-Kong. L'histoire : de jeunes moines du monastère de Shaolin luttent contre l'envahisseur Mandchou. Les séquences d'arts martiaux sont assez démentes avec surtout un combat final sur un bateau retenu au milieu d'un fleuve. La Chine Populaire présente encore **Les Boxeurs de Sun Sha** (une jeune femme apprend la boxe pour venger son père tué par un Japonais empoisonneur) et surtout **Le Fouet Magique** de Zhang Zien (une natte enroulée autour du cou peut être une arme mortelle). **The Story of the Book of the Sword** de Ann Hui est une super-production de trois heures, parfois d'une bestialité étonnante dans les combats. Le film conte la rivalité ambigüe entre deux frères et permet de découvrir une région inconnue de la Chine à la lisière du monde Arabe. Une fresque ambitieuse et spectaculaire.

Hong-Kong sera surtout présent au travers de nombreuses productions Shaw Brothers dont l'esthétique flamboyante et les codes possèdent des attraits inédits. Seront sans doute de la fête la révélation d'Avoriaz **Chinese Ghost Story, Shangaï Express**, frénétique mise en scène dans un scope fabuleux de Samo Hong et regroupant cosaques, cow-boys et samouraïs pour des combats d'une virtuosité délirante... Beaucoup d'autres dont une rétrospective nécessaire d'un cinéma intégral qui casse des briques.

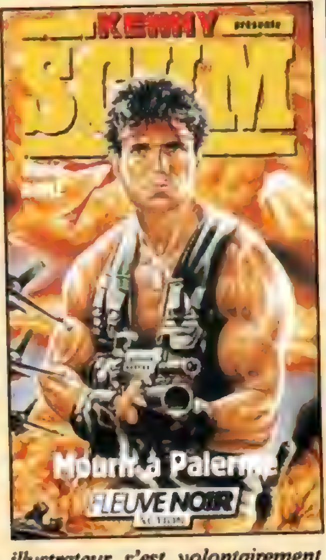


TOUS AU KINO !

On n'oublie surtout pas le fabuleux rendez-vous du vendredi 15 avril au *Kinopanorama*. Trois films d'exception y seront projetés en 70 mm de minuit à 8 h du matin : **Blade Runner** (sans doute pour la dernière fois en France dans ces conditions de gigantisme), **L'Etoffe des Héros** et **Silverado**. 70 F la nuit, café et croissants compris. Renseignements au 45.55.08.71.

LE JEU DES 7 ERREURS





En recopiant son dessin, notre illustrateur s'est volontairement trompé une fois. Ceux qui trouvent l'erreur ne le répètent pas aux autres...

DES CHIFFRES ET DES TITRES

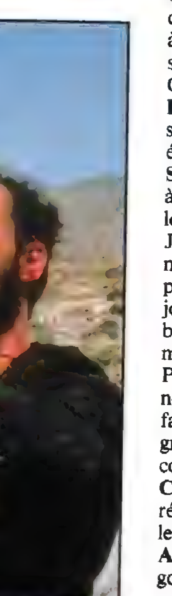
0 : Nul. 1 : Très mauvais. 2 : Mauvais. 3 : Moyen. 4 : Bon. 5 : Très bon. 6 : Chef-d'œuvre.
B.A. : Bernard Achour. A.C. : Alain Charlot. M.M. : Maitland Mc Donagh. M.T. : Marc Toullec. M.V. Michel Voletti.

	B.A	A.C	M.M	M.T	M.V
Broadcast News	3	5	1		5
China Girl	4	6	5	6	
Chouans !	3				
Cry Freedom	4				5
Dancers	1		1		3
260 Chrono		4	4		4
Empire du Soleil	5	5	2	4	6
Etroite Surveillance		6		4	4
Fatal Beauty	3	3			4
Frantic			3	6	5
Fréquence Meurtre	2	4		1	
Gaby	5				
Hidden	4	4	4	5	4
L'Insoutenable légèreté...	3			2	6
Le Marin des Mers de Chine				5	
Neige sur Beverly Hills		5	2		3
Rendez-vous avec la Mort		3		3	
Le Retour des Morts-Vivants 2			2		2
Running Man	2	2	2	4	4
Saïgon	3	2	2	2	
September	6				4
Un Ticket pour Deux	3				4
Traquée	3	3	3	5	5
Un Zoo la Nuit		5		5	

ROCK'N FANTASM

Il y a un Festival du Film Fantastique (et même plusieurs), un Festival International du film à Cannes, un Festival du film américain, un Festival du film romantique, un Festival du film d'humour à Chamrousse, un Festival du film policier, un Festival du Super 8 Fantastique... Ne manquait plus que le Festival du Film Rock dans lequel on peut très bien trouver du fantastique et du polar. Val d'Isère comble la lacune. Le tome 1 de cette manifestation aura nettement favorisé le fantastique avec une **Génération Perdue** de Joël Schumacher (devenu Joël Macher dans le catalogue !) que ne nous connaissons que trop bien. Diaboliquement rock, **Horror Rock (Trick or Treat)** de Charles Martin Smith (cf. *Mad Movies* 45) est une très heureuse surprise. Un hard-rocker mort revient à la vie via un 33 tours hanté. Une bande sonore époustouflante, des effets spéciaux déments mariés à des trouvailles folles (ou comment saisir une vieille rombière à travers l'écran de la télé), la présence de Gene Simmons et Ozzy Osbourne (en prêcheur) font de **Horror Rock** autre chose qu'une série B chétive. Bientôt sur les écrans. Dans le genre dément, le **Straight to Hell** d'Alex Cox parodie à outrance le western italien. Avec les Pogues, Elvis Costello, Grace Jones, Dennis Hopper, Jim Jarmusch, des gunfights à gogo, de la poussière, des barbes de quatre jours, une zizique à la Morricone, beaucoup de morts et un dénouement immoral. Lauréat du Grand Prix, **This is Spinal Tap** de Rob Reiner (**Princess Bride**) présente un faux reportage sur le concert d'un groupe de hard-rock. Hilarant et complètement décalé. Plus cool, le **Croosroads** de Walter Hill, grand réalisateur rock, traîne son blues sur les routes des States tandis que **The Allnighter** de Tamar Hoffs dévergonde son héroïne en compagnie de rockeuses de charme. Epatant. Comme ce festival.




STRAIGHT TO HELL

VANNES FANTASTIQUE

Cette année, le 11e Festival de Vannes, supervisé par Robert Schlokoff, nous a proposé un panorama à peu près complet des tendances du cinéma fantastique actuel. De **Mad Max à From Beyond**, en passant par **Razorback et Ré-Animator**, la superbe salle du Palais des Congrès (800 places !) nous a en outre permis de découvrir deux courts métrages français hors du commun : **Présence Féminine** de Eric Rochant, et **T.V. Buster** de Anita Assal et John Hudson. On vous parlera dans le prochain *Mad Movies* du très spectaculaire concours de maquillage.
Cette année, nous nous y sommes rendus en voiture, mais l'an prochain, on ira soit en car à Vannes, soit en train, (car il y a six gares à Vannes)

J.-P.P. et B.A.



GRAND PRIX DE LA JEUNESSE

Le soir de la remise du Grand Prix de la Jeunesse décerné depuis maintenant cinq ans par l'Institut Supérieur de Commerce, tous les invités arboraient un superbe smoking-cravate, sauf bien entendu l'envoyé spécial d'*Impact*. C'est Jean-Hugues Anglade, le parrain de cette année, qui a annoncé la victoire du film de Jean-Loup Hubert, **Le Grand Chemin**, qui se console ainsi de ne pas avoir reçu le César suprême. Il restera de cette soirée le discours sobre et émouvant d'un certain Henri à propos d'**Au Revoir les Enfants**, ainsi que les larmes de Vanessa Guedj, trop petite pour contenir un si grand bonheur.

M. EMMETT WALSH

Certains directeurs de casting ne connaissent rien à rien au cinéma. Exemple, ceux de **Big Foot et les Henderson** et de **260 Chrono**. Dans le premier, M. Emmett Waslh balance quelques répliques insipides de commerçant intéressé ; dans le second, il apparait dix secndes dans la peau d'un flic anonyme. Du gâchis. M. Emmett Waslh est une nature, un comédien de la trempe d'un Michel Simon. Son rôle le plus marquant, il l'a tenu dans le très glauque **Sang pour Sang (Blood Simple)** des frères Coen. « Visser, le détective privé, rame également. De préférence dans la fange. Il habille son obésité malsaine de costumes beurre frais et parle d'une voix traînante. Il a le goût détestable pour les plaisanteries vaseuses, les adultères sordides et les combines douteuses. Les mouches, expertes en matière d'ordures, tournent autour de sa tête comme autour d'un fruit pourri ». Voilà pour la présentation d'un personnage monstrueux, un texan plus vrai que nature, ruisselant de sueur, auquel M. Emmett Walsh apporte sa voix nasillarde, son œil torve. Sa performance est extraordinaire ; le regard narquois qu'il jette avant de mourir à une goutte d'eau menaçant de tomber possède quelque chose de définitivement dérisoire. Spécialisé dans les compositions de types plutôt crades, il s'est distingué dans **Blade Runner**, personnifiant le supérieur de Harrison Ford. Un flic raciste, même envers les androïdes, les Nègres du 21e siècle selon lui ! Dans le modeste mais efficace **Marathon Killer**, il est une espèce de militaire nostalgique entraînant en douce ses sbires dans le désert. Evidemment, c'est une ordure parfaite, ne reculant pas devant le meurtre d'un coureur. Un beauf réac., pétri de principes facho. M. Emmett Walsh est taillé sur mesure pour ces malfaisants mais l'acteur glisse toujours une note d'ironie, nécessaire au pittoresque. Sergent-recruteur dans **Alice's Restaurant** d'Arthur Penn, maître-nageur (!) dans **Des Gens comme les Autres** de Robert Redford, « parole officier » sadique de Dustin Hoffman dans **Le Récidiviste**, M. Emmett Walsh ne se refuse jamais à une peau de lâche. Exemple : le shériff pleutre de **Critters**. Toutefois, l'acteur se permet parfois une composition de gentil. Ainsi dans le premier **Portés Disparus**, il est le compagnon combinard et bagarreur de Chuck Norris. Rapidement passé dans **Arizona Junior** (il y est un ouvrier couvert de cambouis causant pour ne rien dire), M. Emmett Walsh est à la tête d'une filmo plus que décente : **Serpico, Brubaker, La Guerre des Abîmes, Les Naufragés du 747, Little Big Man, Reds, Le Mystère Silkwood, Les Evadés de la Planète des Singes**... Et toujours la même silhouette lourde, les mêmes astuces frelatées. L'acteur se délecte de tant de fourberie. Nous itou.


Le visage souriant et affable de M. EMMET WALSH.

UN ZOO LA NUIT

Un film qui choque tellement les spectateurs que certains se tirent au bout de dix minutes. Un film tranquille avec de grosses bouffées de tendresse qui font l'effet d'une bombe lacrymogène. Un film d'action physique. Un film d'action sentimentale. Un film qui oublie des mots comme tiédeur, milieu, moitié... et leur préfère sordide et pureté. Un film écorché vif dont les plaies s'ouvrent et se referment rapidement. Jean-Claude Lauzon, le jeune réalisateur canadien d'**Un Zoo la Nuit**, vient de signer une œuvre précieuse. Précieuse parce que risquée.

Le film débute dans une prison. Marcel se fait sauvagement violer par l'envoyé de deux policiers véreux, responsables de son arrestation. Lorsqu'il sort de cet enfer, il se retrouve dans un autre enfer où les sentiments sont en jeu. Haine envers les deux flics, amour pour Julie. Entre les deux (enfin les trois), vient se glisser Albert, son père, un malade cardiaque, qu'il n'a pas vu depuis longtemps et va apprendre à aimer. Un amour qui, sans que cela soit immoral, dépasse de loin la simple relation père/fils. Les liens de sang ont finalement peu d'importance. Marcel reconnaît en



Albert un homme qui le fascine et va tout faire pour qu'il meure heureux. La dernière volonté d'Albert, acte ridicule qui explique le titre, devient merveilleuse parce que Marcel, lui, va la concrétiser. Par amour.

On peut lire un peu partout qu'**Un Zoo la Nuit** est constitué de deux films, l'un violent, l'autre tendre, et que ces deux films ne sont pas suffisamment liés pour déboucher sur une œuvre compacte. Les cassures de rythme, les changements de genre n'entament pourtant pas la psychologie des personnages et au contraire leur donnent de l'épaisseur. Dans la violence et dans l'amour, Marcel ira jusqu'au bout.

Symphonie de l'excès et des sentiments exacerbés, **Un Zoo dans la Nuit** doit se regarder avec respect et indulgence. Si jamais vous vous sentez agressé par les premières images, rassurez-vous. Lauzon ne crie pas après vous. Il crie parce qu'il a mal. Et la douleur, parfois, ça se partage.

Vincent GUIGNEBERT.

Québec/Canada. 1987. Réal. : Jean-Claude Lauzon. Scén. : Jean-Claude Lauzon. Photo. : Guy Dufaux. Mus. : Jean Corriveau. Déc. : Michèle Forest. Prod. : Roger Frappier et Pierre Gendron. Int. : Roger le Bel, Gilles Maheu, Lorne Brass, Germain Houde, Jerry Snell, Amulette Garneau. Dist. : Capital Cinéma. Durée. : 1 h 55. Sortie Paris le 13 avril 1988.

FATAL BEAUTY



Depuis qu'une certaine couleur ait été joliment peinte par Spielberg, Whoopi Goldberg a le vent en pourpre : **Jumpin'Jack Flash**, une comédie d'espionnage, **Pie Voleuse**, de nouveau une comédie mais policière cette fois, et enfin **Fatal Beauty**. Vu le ton des deux précédents films, on s'attendait à quelque chose de relativement léger oscillant entre le mot d'auteur (ou la situation d'auteur) et le bruit des armes à feu, quelque qui aurait donné un succédanné approximatif du **Flic de Beverly Hills**. Passé le premier quart d'heure, on se rend compte qu'il n'en est rien : **Fatal Beauty** se veut l'exacte réplique d'un épisode de la série des **Inspecteur Harry**, au détail près qu'une actrice noire remplace ùn acteur blanc. Pour le reste, pas de changements. Rita Rizzoli (!) bosse à la brigade des stups de Los Angeles ; efficace, intelligente et connaissant le terrain jusqu'au bout des ongles, elle emploie, la nuit comme le jour, des méthodes peu orthodoxes (déguisements grotesques, comportement individualiste...) et radicales (son Smith et Wesson parle souvent pour elle-même). Une affaire de sachets de cocaïne mal dosée, sachets estampillés « Fatal Beauty », va la mener droit vers un gros bonnet du crime, Conrad Kroll, qu'elle n'aura de cesse d'éliminer. Bien. Mais malgré des canardages insensés dignes de **Hidden** ou de **L'Arme Fatale**, le film se perd trop souvent dans des méandres moralistes aux allures de campagne nationale anti-drogue. La drogue, c'est mal, ça tue, nous martèle-t-on sans cesse ; la drogue pourrit notre société, sûrement. Mais que peuvent des séquences toniques face à un discours pesant ? Pas grand chose. En biffant ici et là des parties trop sérieuses, en nous évitant la confession (« chargée d'émotion » selon le metteur en scène) d'une Whoopi déprimée, **Fatal Beauty** aurait effectivement pu ouvrir les portes à de nombreux comédiens et comédiennes capables de jouer les inspecteurs noirs sans pour autant verser dans la rigolade ou la frime version **Shaft**. Tel quel, ça m'étonnerait.

Alain CHARLOT

Fatal Beauty *USA 1987. Réal. : Tom Holland. Scén. : Hilary Henkin et Dean Riesner d'après un sujet original de Bill Svanoe. Dir. phot. : David M. Walsh. Mus. : Harold Faltermeyer. Prod. : Leonard Kroll/MGM. Int. : Whoopi Goldberg, Sam Elliott, Ruben Blades, John P. Ryan, Brad Dourif, Harris Yulis, Jennifer Warren... Durée. : 1 h 45. Dist. : U.I.P. Sortie prévue le 20 avril 1988.*

RENDEZ-VOUS AVEC LA MORT

Peter Ustinov refait son numéro dans le rôle du Belge Hercule Poirot, détective de pointe et inconditionnel des meurtres pointus. Il s'agit ici de savoir qui a empoisonné une vieille rombière aristocratique, ex-gardienne de prison. Peut-être l'avocat de la famille ? Le gendre et sa femme ? La petite doctoresse ou encore son soupirant ? Inévitablement, le ou la coupable sera celui à qui l'on s'attendait le moins. Principe connu mais dont on ne lasse jamais de l'efficacité. Ok, **Rendez-vous** ne vaut pas **Mort sur le Nil**, mais il n'en reste pas moins un divertissement de luxe, très british et souvent plein d'humour. Selon le système des adaptations des romans d'Agatha Christie, le générique est bardé de stars. Une mention particulière pour Lauren Bacall, toujours pimpante et très énergique dans la peau d'une Américaine plus britannique qu'un sujet de sa Gracieuse Majesté. Les autres font ce qu'ils ont à faire : David Soul joue les charmeurs, Piper Laurie vocifère, John Gielguld transmet les ordres... Aussi prévisible le film soit-il, il demeure agréable, toujours soucieux de balader le spectateur comme un touriste dans les sites historiques, les grottes, les souks, les fouilles archéologiques... Un club Med sur pellicule ? Presque. Enfin, vous évitez toujours l'insolation dans une salle obscure. Plus habitué aux ruelles mal famées des **Justiciers dans la Ville**, Michael Winner filme **Rendez-vous avec la Mort** comme un thriller ultra nerveux. Un montage percutant, des contre-plongées... plongeantes, des plans bizarres et torrides sortant tout droit d'un western italien... L'univers feutré et délicat d'Agatha Christie, plus enclin à accepter des cinéastes académiques (Desmond Davis avec **Ordeal by Innocence**, Guy Hamilton pour **Meurtre au Soleil** et **le Miroir se brisa**, n'en a jamais autant vu dans le style « je plie un décor à ma volonté ». On sent Winner piaffant devant l'économie du scénario en matière de règlements de compte sanglants. Peut-être est-ce la frustration de ne pas avoir réalisé **Le Justicier braque les Dealers** ? Toujours est-il que **Rendez-vous avec la Mort** offre une heure trente de délassement.

Marc TOULLEC

Appointment with Death *USA/Israël 1987. Réal. : Michaël Winner. Scén. : A. Shaffer, P. Buckman et M. Winner d'après le roman d'A. Christie. Dir. Phot. : David Gurfinkel. Mus. : Pino Donaggio. Prod. : M. Winner pour Cannon. Int. : Peter Ustinov, Lauren Bacall, Carrie Fisher, John Gielgud, Piper Laurie, David Soul... Durée. : 1 h 40. Dist. : Cannon France. Sortie Paris prévue le 27 avril 1988.*



SAIGON

Saigon est un ridicule suicide pour trois bons acteurs. Gregory Hines parce que ses répliques balaient un répertoire compris entre « Va te faire enculer ! » et « Pourquoi on lui coupe pas les couilles ? ». Willem Dafoe parce qu'il regarde une nonne comme la Sainte Vierge. Scott Glenn parce qu'il se jette d'un avion en vol cinq minutes après sa première apparition. Ne les blâmons pas, le scénariste y est pour beaucoup. Cette histoire de deux flics américains devant enquêter sur le meurtre de six prostituées a pour cadre Saigon et pour année 1968. Lieu et époque décrits par une galerie de personnages curieux que nos héros sont amenés à rencontrer pour recueillir leurs informations. Cette structure classique, celle de **Starsky et Hutch** qui apprennent tout de la bouche d'« Huggy les bons tuyaux », refuse pratiquement tout conflit physique et plonge les deux flics dans une passivité pour le moins ennuyeuse. Les seconds rôles, une nonne terriblement sexy, un lieutenant incapable de contrôler sa peur dans les tranchées, un tortionnaire suicidaire (Scott Glenn), pourraient renvoyer violemment la paire de flics sur le chemin de l'action. Au contraire, ils amortissent les chocs, étouffent les héros qui n'ont plus qu'à attendre l'information. L'issue du film est bien dans les mains de ces seconds rôles, ils détiennent le pouvoir de donner ou de refuser leur aide. La logique aurait été de faire des deux flics deux petits enquêteurs complètement dépendants des tuyaux qu'on leur livre. Des minables. Et ça, **Saigon,** film avant tout commercial, ne peut se le permettre. Trop, beaucoup trop de risques. Christopher Crowe a voulu jouer la provocation en misant la sécurité. Il a récolté la médiocrité...

Vincent GUIGNEBERT.

Saigon *USA 1987. Réal. : Christopher Crowe. Scén. : Christopher Crowe et Jack Thibeau. Dir. Phot. : David Gribble. Mus. : James Newton Howard. Prod. : Alan Barnette. Int. : Willem Dafoe, Gregory Hines, Fred Ward, Amanda Pays, Scott Glenn, Kay Tong Lim... Durée. : 1 h 42. Dist. : 20th Century Fox. Sortie le 30 mars 1988.*



260 CHRONO



Orion, vous connaissez ? Oui, non ? Ça ne fait rien, je vous affranchis : Orion est une société de production indépendante amerloque relayée en France par la Fox. Orion présente la particularité de ne jamais rater son coup. Des preuves ? **La Chair et le Sang, Robocop, Sens Unique, Pacte avec un Tueur, Dangereuse sous tous Rapports, Comme un Chien Enragé...** Sans afficher la même prétention que ses illustres prédécesseurs, **260 Chrono** (vitesse de pointe, paraît-il, d'une Porsche), dès le générique, renvoie à perpète le polar français. Une musique rock tonitruante (ça, c'est plutôt banal) mais un montage rapide d'images stylisées installant le spectateur dans un confort rapide. Décors et atmosphère une fois plantés, **260 Chrono** n'a plus qu'à couler de source. Benjy Taylor, dans le désordre flic, jeune, mécanicien et naïf, est chargé par son lieutenant d'infiltrer un gang de voleurs de Porsches. A leur tête, Ted Sawyer (Charlie Sheen), jeune homme inquiétant et ambigu, qui lie immédiatement amitié avec Benjy. Vous imaginez la suite, entre l'asphalte de Rodeo Drive tracé à 100 à l'heure et la sœur de Ted, gracieuse et attirante, Benjy en oublie son budget et sa mission.

Ne vous fiez pas à ce scénario schématisé qui se complique néanmoins par l'apparition de factions rivales ; tout réside dans l'art et la manière de confronter ce qu'on appelle communément le mal et le bien. L'objectif était d'éviter tout côté primaire (cf. la dernière partie d'**Apocalypse Now**).

Enfanté par la télé, Peter Werner a compris que c'était avant tout à l'image de s'exprimer, et l'une d'entre elles nous restera certainement longtemps en mémoire : le meurtre d'un truand sous les flashes de lumière noire d'une discothèque. Remarquable.

Alain CHARLOT

No Man's Land *USA 1987. Réal. : Peter Werner. Scén. : Dick Wolf, Jack Behr, Sandy Kroopf, Mark Frost, Michael Bortman. Dir. Photo. : Hiro Narita. Mus. : Basil Poledouris. Prod. : Joseph Stern et Dick Wolf/Orion. Int. : Charlie Sheen, Randy Quaid, D.B. Weeny, Lara Harris, M. Emmet Walsh... Durée. : Dist. : 20th Century Fox. Sortie Paris le 13 avril 1988.*

ETROITE SURVEILLANCE

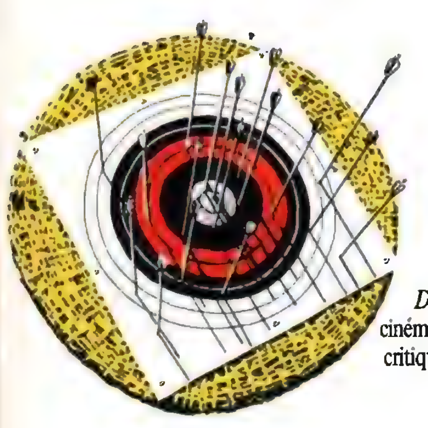
Il est d'usage de se méfier des élus du Top Ten américain, a priori suspect d'avoir mobilisé un trop grand nombre de gens sur une idée ou un phénomène « air du temps » (phénomène ne correspondant guère ou pas du tout aux normes européennes). **Etroite Surveillance,** en revanche, ne doit son succès qu'à des qualités intrinsèques (écriture, filmage et interprétation) proches du sublime : ni sida ni censure sociale du type adultère à l'horizon mais une comédie époustouflante cernée, au début comme à l'arrivée, par des scènes d'action rondement et rudement filmées (c'est le moins qu'on puisse dire). En vedette, un thème peu courant : celui des planques (en anglais, **Stakeout,** titre original) de flics, endroits purement fonctionnels où l'on installe caméras et moyens d'écoute. Ces emplacements particuliers sont choisis en fonction même de leur proximité du terrain à surveiller ; or il arrive parfois que ce « terrain », comment dire, accentue chez ces Peeping Tom, payés pour l'être, une libido déjà bien présente : Chris Leece (Richard Dreyfuss, absolument génial) et Bill Reimers (Emilo Estevez) ont sous leurs feux téléscopiques les fenêtres d'une certaine Maria Mc Guire (Madeleine Stowe, belle comme l'était Jennifer O'Neil dans **Un été 42**), excompagne d'un détenu en cavale. **Etroite Surveillance** ne serait qu'un excellent thriller brutal et prenant (réinventant les plans d'Abel Gance, John Badham s'est amusé à mettre ses objectifs dans les coins les plus tordus, notamment dans une voiture qui s'envoie en l'air) si un deuxième élément ne venait s'en mêler : Chris tombe raide amoureux de la brune Maria.

Avant que le gangster ne pointe le bout de son flingue, notre dragueur de flic aura donc fort à faire pour à la fois échapper à la surveillance de jour de ses propres collègues et séduire celle qui lui a tapé dans l'œil (N.B., de sa lunette, puis du sien). Généralement, on mesure le plaisir pris durant la projection d'un film à la déception causée par le temps mort (mais vraiment mort) qui suit le mot fin. En ce qui concerne **Etroite Surveillance** et à l'heure où j'écris ces quelques lignes, ma déception reste grande ; je suis furax de ne plus avoir le film devant moi mais derrière moi, je suis furax et jaloux de penser que vous, futurs spectateurs, aurez la joie d'assister bientôt (le 13 avril) au meilleur film de divertissement qu'on pouvait nous proposer actuellement. Ne le ratez sous aucun prétexte.

Alain CHARLOT

Stakeout *USA 1987. Réal. : John Badham. Scén. : Jim Kouf. Dir. Photo. : John Seale. Mus. : Arthur B. Rubinstein. Prod. : Jim Kouf/Cathleen Summers pour Touchstone Pictures. Int. : Richard Dreyfuss, Emilio Estevez, Madeleine Stowe, Aidan Quinn, Dan Lauria, Forest Whitaker... Durée : 1 h 58. Dist. : Warner Bros. Sortie Paris le 13 avril 1988.*





TIR GROUPE

Désormais, dans Impact, toute l'actualité cinématographique, ou presque. Pas vraiment des critiques, mais des réactions à chaud, histoire de s'ouvrir vers l'extérieur.

LA DERNIERE IMPERATRICE

Bernardo Bertolucci peut dormir sur ses deux oreilles, car **La Dernière Impératrice** ne vibre nullement du feu qui anime **Le Dernier Empereur**. Film chinois, il ne se montre pas vraiment tendre à l'égard de Pu Yi, décrit comme un pantin intégral. Sadique, capricieux, Pu Yi dort avec un filet sur les cheveux, signe des missives du trône des toilettes tandis qu'un pianiste l'accompagne de son instrument... Tout ceci est à la limite de la caricature historique, d'autant plus que Jiany Wen n'a pas la présence de John Lone. Bénéficiant d'une figuration abondante, de décors et costumes somptueux, **La Dernières Impératrice** se bonifie au fur et à mesure de son déroulement. Les scènes intimistes font preuve d'un talent évident en parfait désaccord avec la maladresse pathétique d'une première demi-heure confuse et précipitée. Pan Hong dans le rôle de la souveraine démente est aussi belle que grande comédienne.

M.T.

Chine Populaire/Hong-Kong 1987. Réal. : Chen Jialin. Avec Pan Hong, Jiang Wen, Fu Yiwei... Durée : 1 h 45. Dist. : Gaumont. Sortie prévue le 13 avril 1988.

GABY

D'où sort-il ce Luis Mandoki, cet inconnu qui nous offre sans crier gare un des films les plus forts, les plus intenses, les plus empoignants qu'on ait vus depuis **Vol au-dessus d'un Nid de Coucou** ? Portrait d'une jeune handicapée dont le seul but dans la vie est de communiquer, choc émotionnel de très grande envergure, **Gaby** évite tous les clichés, toutes les complaisances, toutes les « scènes à faire ». Audacieux jusqu'à l'hyperréalisme, il révèle en son interprète principale, Rachel Levin, une actrice d'exception. Je croise les doigts pour que le bouche-à-oreille lui soit favorable.

B.A.

Gaby, A True Story. *U.S.A. 1987. Réal. : Luis Mandoki. Avec : Rachel Levin, Liv Ullman, Norma Aleandro, Robert Loggia. Dist. : Columbia. Dur. : 1 h 50. Sortie le 13 (porte-bonheur) avril 1988.*

UN TICKET POUR DEUX

Au cours d'un voyage riche en incidents, un cadre new-yorkais croise et recroise un représentant plutôt collant. Dans chaque gag de ce périple à peine imaginable, il y a une observation minutieuse de tous ces petits riens qui vous empoisonnent la vie. Et John Hugues filme la banalité comme personne. La lutte pour un taxi comme un duel à la Sergio Leone, la découverte de l'unique lit à deux places dans la chambre d'hôtel comme une scène à suspens hitchcockienne... Le comique de situation est transcendé par le comique de mise en scène. **Un Ticket pour Deux** devient alors un parcours du combattant pour les zygomatiques.

V.G.

Planes, Trains and Automobiles. *1987. USA. Réal. : John Hugues. Avec Steve Martin et John Candy. Durée : 1 h 32. Dist. : U.I.P. Sorti le 16 mars 1988.*

SEPTEMBER

Coincés chez eux par la tempête, trois hommes et trois femmes se voient acculés à dresser le bilan de leurs existences respectives. Plus inspiré que jamais, Woody Allen élargit l'horizon individuel de ses personnages en une méditation universelle sur la nature humaine et ses contradictions : occasions manquées, distance entre les êtres, sentiments inavoués, flambées de souvenirs... Comment ne pas se sentir concerné par ce huit-clos hypertendu où, entre Pascal et Tchekhov l'indicible est brutalement mis à vif ? Interprêté par des acteurs parfois sublimes (Elaine Stritch, notamment), **September** parle de chacun d'entre nous. C'est éprouvant, pessimiste et magnifique.

B.A.

U.S.A. 1987. Réal. : Woody Allen. Avec Elaine Stritch, Mia Farrow, Diane Wiest, Sam Waterston, Denholm Elliott, Jack Warden. Dist. : Fox. Dur. : 1 h 22. Sorti à Paris le 9 mars 1988.

FREQUENCE MEURTRE

Un conseil. Après la première demi-heure de **Fréquence Meurtre**, essayez d'oublier que vous connaissez l'identité de l'assassin, sinon vous allez sacrément vous emmerder. Juré.

V.G.

France. 1987. Réal. : Elisabeth Rappeneau. Avec Catherine Deneuve, André Dussolier, Martin Lamotte... Durée : 1 h 40. Dist. : AAA. Sorti le 30 mars 1988.

CRY FREEDOM

Les cinq premières minutes, fulgurantes, relèvent de l'inspiration pure. Même s'il ne retrouve pas la puissance de **Gandhi** et si on est surpris par quelques bizarreries de construction, **Cry Freedom** demeure une fresque humaniste ample et généreuse dont certaines séquences provoquent une indignation irrépressible. Davantage centré sur la pensée de l'activiste anti-apartheid Steve Biko que sur sa vie proprement dite, ce cri de révolte est en outre porté par une musique bouleversante que les prochains Oscars ne devraient pas oublier.

B.A.

U.S.A. 1987. Réal. : Richard Attenborough. Avec Kevin Kline, Denzel Washington, Penelope Wilton. Dist. : U.I.P. Durée : 2 h 35. Sorti à Paris le 23 mars 1988.



BROADCAST NEWS



NEIGE SUR B. HILLS

DANCERS

« Faites-en autant au lieu de critiquer ! » Le problème avec **Dancers**, répétition d'un ballet classique sur fond de romance à l'eau de rose concentrée, c'est qu'il paraît difficile, non pas d'en faire autant, mais de faire pire. Pire que la laideur de ces cartes postales touristiques mille fois vues, pire que la balourdise d'un scénario aussi prévisible que la réélection de François Mitterrand, pire que le statisme d'une mise en scène incapable de saisir (sauf dans un plan très bref) l'élan de la chorégraphie, pire que l'utilisation d'une musique de supermarché platement décorative. Reste la performance physique des danseurs, inaccessible au commun des mortels. Là, mieux vaut s'abstenir de tout commentaire désobligeant et se retirer sur la pointe... du stylo.

B.A.

Giselle. *U.S.A. 1987. Réal. : Herbert Ross. Avec Mikhail Baryshnikov, Leslie Browne, Victor Barbee. Dist. : Cannon France. Durée : 1 h 45. Sortie à Parie le 23 avril 1988.*

TWIST AND SHOUT

Les films sur l'adolescence sont réputés niais, complaisants, bourrés de poncifs éculés. Il n'y a guère que **American Graffiti** qui tire son épingle du jeu, et aussi les récents travaux de John Hugues et Rob Reiner. **Twist and Shout** tire sa réussite de situations vécues mais grandies par la force d'une mise en scène exemplaire. Avortement, déceptions amoureuses, passage à l'âge adulte... Bille August ajuste les constantes du drame à l'échelle des personnages attachants, fragiles. Récompensé dans un grand nombre de festivals, **Twist and Shout**, bercé de vieux rock, mérite le détour.

M.T.

Danemark 1984. Réal. : Bille Auguste. Avec Adam Tonsberg, Lars Simonsen, Camilla Soeberg... Durée : 1 h 47. Dist. : K-Films. Sortie le 13 avril 1988.

BROADCAST NEWS

Pouvoir et sentiment. Et que choisir de l'un ou l'autre ? C'est le dilemme auquel sont soumis les personnages de **Broadcast News**. Une productrice de News, un présentateur, et un grand reporter, tous les trois à l'œuvre dans une station de télévision. Tellement absorbé par leur métier de communication qu'ils n'ont pas une minute pour vraiment communiquer, pour se parler. Et pour s'aimer.

Un film au découpage mortel mais aux acteurs plein de vitalité, pour nous dépeindre un univers en circuit fermé ; un univers où l'on prend le téléphone pour clamer une information de dernière exclusivité, mais où on débranche l'appareil pour pleurer tout son désarroi dans la solitude d'une chambre vide.

J.M.L.

USA 1987. Réal. : James L. Brooks. Avec Holly Hunter, Albert Brooks, William Hurt... Dur. : 2 h 13. Dist. : 20th Century Fox. Sorti le 16 mars 1988.

NEIGE SUR BEVERLY HILLS

Tiré d'un bouquin à sensation signé Bret Easton Ellis, **Less Than Zero** (titre français **Neige sur Beverly Hills**), curieusement, fluctue du chatoyant au désespérant sur un sujet d'habitude traité de façon crue et nue : la drogue. Raisonnant bien loin des **Moi, Christiane F...** et consorts, Marek Kanievska, le réalisateur (**Another Country**) a choisi de filmer cette histoire de jeunesse perdue avec force travellings (celui de la séquence finale est exceptionnel) et images léchées, accentuant de la sorte le fossé apparences/réalités. De la très belle ouvrage, jamais ennuyeuse, parfaitement jouée par un trio de surdoués, et qui suscite une réflexion profonde.

A.C.

Less Than Zero. *USA. 1987. Réal. : Marck Kanievska. Avec Andrew McCarthy, Jami Gertz, Robert Downey Jr., James Spadek... Durée : 1 h 40. Dist. : 20th Century Fox. Sortie prévue le 13 avril 1988.*

L'INSOUTENABLE LEGERETE DE L'ETRE

Comme son titre l'indique : un film léger, léger, léger, qui s'évapore au fur et à mesure qu'il se déroule. Seuls le charisme de Daniel Day Lewis et la force pathétique de Lena Olin sauvent de la transparence totale cette banale histoire d'amour que Philip Kaufman s'évertue à rendre exceptionnelle à grands renforts de connations politiques.

B.A.

The Unbearable Lightness of Being. *U.S.A. 1987. Réal. : Philip Kaufman. Avec Daniel Day Lewis, Lena Olin, Juliette Binoche, Derek De Lindt. Dist. : AMLF. Dur. : 2 h 50. Sorti à Paris le 2 mars 1988.*





TWIST AND SHOUT

PRESENCE FEMININE

Préenté avant le film d'Agnès Varda **Kung-Fu Master, Présence Féminine** est un court-métrage d'une poésie, d'une loufoquerie, d'une originalité inouïes. Une jeune femme débarque avec deux valises chez le père d'une de ses amies. Dans ces valises... des mains. Des mains vivantes, joyeuses, tendres, espiègles, qui entretiennent avec leur « maîtresse » une complicité contagieuse. Le reste, douze minutes gorgées d'esprit et d'invention, ne se raconte pas, mais se découvre avec une jubilation incrédule.

B.A.

France. 1986. Réal. : Eric Rochant. Avec Isabel Otero, six paires de mains et quelques rabbins. Durée : 15 mn. Dist. : Capital Cinéma. Présenté en première partie de **Kung-Fu Master.**

Ces critiques ont été rédigées par Bernard Achour, Vincent Guignebert, Alain Charlot, Jean-Michel Longo et Marc Toullec.

COURRIER DES LECTEURS

Dominique Kruk, Russange.

Je ne sais quel adjectif employer pour qualifier l'état dans lequel je me trouve après avoir vu la photo de Tracy Lords du numéro d'*Impact*, une photo à faire péter l'érectomètre !... Grâce à votre revue, j'ai découvert un monde qui m'était totalement inconnu ou que je ne connaissais que vaguement. Vous donnez au cinéma sa vraie définition : celle de la fête. En outre, je ne crois pas que vous avez trahi vos objectifs de départ ; *Impact* est bien la seule revue française qui marie si bien les genres sans tomber dans la contemplation ou le mépris.

Pour ce qui est de la rubrique X, mon souhait n'est pas de la voir occuper la majeure partie du numéro. Je souhaiterais simplement qu'elle puisse s'implanter dans la vie comme toutes les autres rubriques. Vous dites bien « le X, si ça fait du bien, ça ne fait jamais de mal ». En outre, il y a en France suffisamment de revues de charme pour contenter le plus grand nombre...

Maintenant après ces éloges mérités mais pas complaisantes, je voudrais signaler deux imperfections dans votre précédent numéro. D'une part, il manque quelques lignes à l'entretien de Roberta Finlay page 44 (deuxième colonne en haut). D'autre part, la typographie du **Marin des Mers de Chine** est loin d'être homogène. La claviste était-elle saoûle ?

J'aimerais aussi savoir ce qui a retardé la parution d'*Impact*, car on trouve généralement celui-ci au début du mois et non vers le 15. Mystère.

Pas de mystère qui compte : le 15 au lieu du 5 simplement parce que nous étions à Avoriaz et que nous avions oublié nos machines à écrire sur Paris !

LE X POUR ET CONTRE...

Dominique P., Vitry-le-François.

Bravo à **Impact**, dont j'attends impatiemment chaque numéro. Bravo à Sandrine Perrot qui a trouvé la si jolie formule : « la seule revue à mettre de la réflexion au beau milieu des gros muscles ».

Mais cessons là ces louanges, si méritées soient-elles ; je voudrais, puisqu'on nous y invite, faire avancer le débat.

A la lecture du courrier des lecteurs, page très intéressante dont j'ai regretté l'absence dans le N° 12, j'observe une demande constante de certains qui souhaitent qu'**Impact** accorde plus d'importance au X. Peut-être est-il en effet souhaitable de mettre, pour parodier Sandrine, « de la réflexion au milieu des gros sexes ! .

Je ne suis pas d'accord, et je souhaite même la disparition de la dernière page. Je m'explique :

Je suis Dominique P., ce lecteur qui vous demandait si Sybil Danning avait été catcheuse (voir votre n° 6).

J'attends toujours la réponse que B. Lehoux devait vous apporter « d'une minute à l'autre ».

Qu'importe ma petite curiosité égoïste, direz-vous. Bien sûr, et je peux même comprendre qu'une actrice ne souhaite pas forcément s'étendre sur ses débuts (quoiqu'en l'occurence, il n'y ait pas de chat à fouetter) ; mais que peuvent penser tous ces lecteurs qui attendent, qui un reportage sur une actrice ou un metteur en scène, qui un dossier sur les femmes préhistoriques, ou en prison ?

« Choses promises, choses dues : dans le prochain *Impact*, nous publions notre dossier « Prisons de femmes », écrivez-vous dans le n° 7. Je m'arrête car je deviens méchant, j'ai sous les yeux le n° 8 ! Hélas ! **Impact** étouffe dans ses 50 pages publiées tous les deux mois.

Je cherche en effet vainement quel article, dans votre dernier numéro, on pourrait supprimer pour publier un quelconque dossier, tout souhaité fût-il.

C'est pourquoi je pense qu'il vous faut abandonner le X, comme vous avez déjà abandonné la BD, si vous voulez traiter correctement les sujets que vous avez vocation à traiter : aventure, policier, érotisme, héroic fantasy, etc.

Comprenez-moi bien : je n'ai rien contre le X ni contre Traci Lords, même si je lui préfère Amber Lynn ou Barbara Dole ; mais d'autres que vous traitent le sujet, et avec bien d'autres moyens : que faire quand on dispose d'une page, tous les deux mois !

Peut-être d'ailleurs qu'il serait souhaitable, qu'après *Mad Movies* et *Impact*, votre équipe s'attaque à une troisième revue qui « réfléchirait » sur les productions X ; ce que je veux signifier, c'est que, plus que Traci Lords nue, c'était Sybil Danning en catcheuse (ou autrement) que je souhaitais voir sur la page courrier du dernier numéro, parce que c'est pour ses films, et les autres du même genre, que j'achète *Impact*.



Pour Dominique : SYBIL DANNING.



LE SAVIEZ-VOUS ?

La librairie la plus démoniaque de la galaxie se situe du côté du métro St-Georges (notez les convictions religieuses au passage...). On y trouve tout sur le cinéma fantastique : affiches, photos, musiques de films, revues, fanzines, ainsi que les magazines fantastiques américains, la bande dessinée, les livres et les anciens numéros de *Mad Movies* et *Impact*.

MOVIES 2000

LA LIBRAIRIE DU CINEMA FANTASTIQUE

En ce moment : tout sur **Running Man, Robocop, Hellraiser**, les deux « **Evil Dead** », **Mad Max**, les « **Star Wars** », Stallone, Schwarzenegger, Harrison Ford et les dernières productions fantastiques.

AU RAYON « CINEMA DIVERS »

Nombreuses affiches de films, jeux de photos couleurs, tous les portraits de vos acteurs et actrices préférés, etc.

MOVIES 2000 : *49, rue de La Rochefoucauld, 75009 Paris (métro St-Georges ou Pigalle). Ouvert du mardi au samedi, de 14 h 30 à 19 h. Tél. : 42.81.02.65.*

MOVIES 2000 achète également :

Les affiches de films, les revues de cinéma, les magazines américains, les musiques de films, les photos, etc.

VIDEO

LE CARTON

IMPACT

ANGEL HEART
AUX PORTES DE L'ENFER







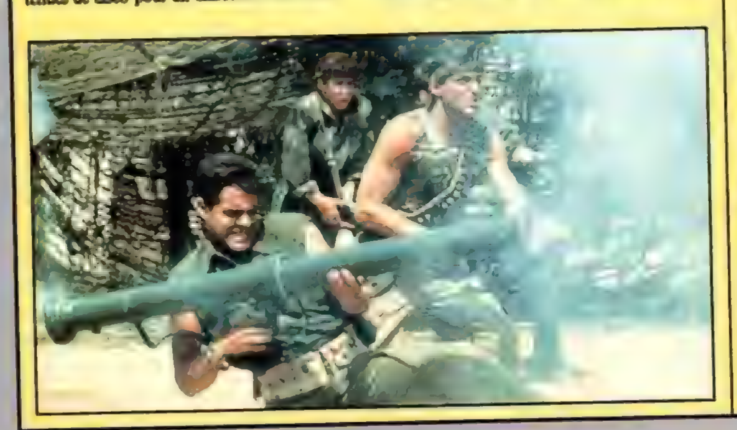
D'une fabuleuse série noire « Le Sabbat dans Central Park », A.Parker a tiré une oeuvre éblouissante de virtuosité, un polar profondément original et pourtant conforme à la tradition. Dès les premières images, l'atmosphère est moite et préfigure « une histoire compliquée qui dépasse la réalité », comme la présente Parker. Le sous-titre n'est-il pas : *Aux Portes de l'Enfer?* L'idée du roman de faire de Central Park le repère d'une secte satanique était particulièrement insolite et le parti-pris du scénariste de transférer l'action finale à la Nouvelle Orléans se révèle conforme à l'esprit du livre. A la recherche d'un chanteur depuis longtemps disparu, le détective privé Harry Angel mène une enquête classique qui lui fera rencontrer des personnages mystérieux. Ange de la mort, il ne retrouve que des cadavres après son passage et son enquête se révèle en fait une quête de lui-même. Très sanglant, le film a connu quelques problèmes de censure aux U.S.A, notamment à cause d'une scène qui mêle l'érotisme à l'hémoglobine de façon très traumatisante. Mickey Rourke est un extraordinaire détective miteux mais à la technique éprouvée et il a quelques scènes fascinantes avec un Robert de Niro diabolique jusqu'au bout des ongles.

Angel Heart *(1987) Réal. : Alan Parker d'après William Hjortsberg. Int. : Mickey Rourke, Robert de Niro, Charlotte Rampling, Lisa Bonet. Distr. : Delta Vidéo.*

NIGHT FORCE

Enlevée par des terroristes sud-américains, la fille d'un sénateur californien sera-t-elle libérée par sa copine L. Blair et quatre de ses amis? Je conçois que le suspense est insoutenable mais j'ai promis de ne rien dire; l'affaire est trop grave. Comme le film d'ailleurs qui aurait eu beau jouer la carte de la dérision car il exploite des situations usées jusqu'à la corde. Comment croire une seconde à ce scénario qui ne s'embarrasse pas d'une continuité vraissemblable? Les jeunes gens de bonne famille échangent leur tenues de disco pour un uniforme de Rambo en quelques jours et sont prêts à s'attaquer à quelques dizaines de tueurs aguerris. Heureusement, en chemin, ils vont rencontrer Richard Lynch dans un personnage de héros pour une fois. A son arrivée en scène, le réalisateur s'amuse à le cadrer comme Leone le ferait de Clint Eastwood. Si vous ne recherchez que l'action pour l'action, ça fera l'affaire; et tant que vous y êtes louez aussi **Sweet Revenge** (Vestron), où Nancy Allen est confrontée à une histoire similaire.

Night Force *(1984) Réal. Lawrence D. Foldes Int. Linda Blair, James Van Patten, Chad Mc Queen, Richard Lynch, Cameron Mitchell, Claudia Udy Distr. Vestron*





HUMANOID DEFENDER

Ce téléfilm rappelle **Wardog** par le thème; l'armée veut créer le combattant ultime et finance le projet de trois scientifiques qui payent de leur personne sous la forme de cellules pour donner naissance à J.O.E. (J. type Omega Elemental). C'est un super-homme qui tire son énergie de l'adrénaline, ce qui le force à se confronter au danger et à se battre. Mais pour les militaires, il y a un défaut majeur : il refuse de tuer; ce n'est pas le G.I. Joe attendu mais plutôt Joe le taxi (vas-y Joe, fonce vers l'Amazone...). Joe prend la fuite avec un des savants et tous deux (la tête et les jambes) se lancent dans les actions punitives envers terroristes et autres criminels. Suivent toute une série d'aventures rapides ou il sera confronté à son double Alpha qui est un peu bêta. On sent la volonté des auteurs de créer un personnage viable pour une série régulière mais cette fois, ils en on fait un peu trop avec une action éclatée qui a un arrière-goût de catalogue de tout ce que leur héros peut faire.

Humanoid defender *(1985) Réal. Ron Satlof. Scén. Nicholas Corea Int. Terence Knox, Gary Kaspar, William Lucking Distr. C.I.C. Vidéo.*



MAFIA CONTRE NINJA

Un gang japonais tente de faire main basse sur le crime organisé de la ville de Shangaï ; pour cela il assasine le chef de l'organisation en place. Puis avec l'aide d'un lanceur de couteaux italien, d'un champion de boxe américain et de deux Ninjas (dont l'un est le sosie de Oliver Hardy), le boss des Japonais essaye de détruire toute l'organisation. Mais les deux survivants se vengeront des tueurs en les supprimant à tour de rôle avant d'être confrontés à une bande de Ninjas et à une « Ninjette » au costume mauve. En dépit d'une histoire archi-classique, le film contient quelques combats assez étonnants et fait des Ninjas des créatures fantastiques qui ont la possibilité d'apparaître et de disparaître à volonté et qui se déplacent sous terre telles des taupes.

Mafia versus Ninja. *Réal. : Robert Tai. Int. : Alexander Lou, Wang Hsia, Charles Wong, Shiver Ho. Distr. : Delta Vidéo.*



TRANSATOMIC EXPRESS

Deux agents gouvernementaux sont chargés de convoyer un chargement de plutonium à travers les U.S.A. Cette cargaison pourrait faire sauter la terre entière, il n'en faut pas plus pour attirer une bande de terroristes. A bord du camion ultra-moderne, véritable forteresse ambulante, le voyage s'annonce mouvementé. La vidéo continue à nous abreuver de téléfilms restés inédits sur nos chaines et en général ça n'est pas bon signe. Cette« bombe à retardement» ne fait guère plus d'étincelles qu'un pétard humide. Morgan Fairchild dans le rôle d'une terroriste internationale n'est pas un seul instant crédible; c'est comme si l'on confiait le personnage de Nathalie Ménigon à Karen Cheryl. Patientez un moment, il ne tardera pas à passer sur la Cinq... Thank you **Impact**

Time Bomb *(1984) Réal. Paul Krasny Int. Billy Dee Williams, Joseph Bottoms, Merlin Olsen, Morgan Fairchild Distr. C.I.C. Vidéo*

MYSTERE DE LA PYRAMIDE

Quand, dans **Impact 11**, on lit l'interview de F.O. Ray qui parle de **The Bomb**, on est curieux de voir le produit fini quand on sait comment il a été conçu. Et on n'est pas trop déçu car le résultat se tient: une histoire linéaire, quelques effets spéciaux simples mais corrects, un humour léger affleure par moments (notamment dans le générique), des acteurs qu'on aime bien retrouver bien que beaucoup ne fassent guère plus que de la figuration. Le réalisateur est très à l'aise avec son minuscule budget et est passé maître dans l'art d'accomoder les restes. La minceur du sujet l'amène parfois à tirer un peu à la ligne, surtout au niveau des dialogues, mais on ne s'attendait pas non plus à **La Terre des Pharaons.**

The Tomb *(1985) Réal. Fred Olen Ray Int. Cameron Mitchell, John Carradine, Michelle Bauer, Sybille Danning, David Pearson, Kitten Natividad Distr. G.C.R.*

LES GUERRIERS DU SOLEIL

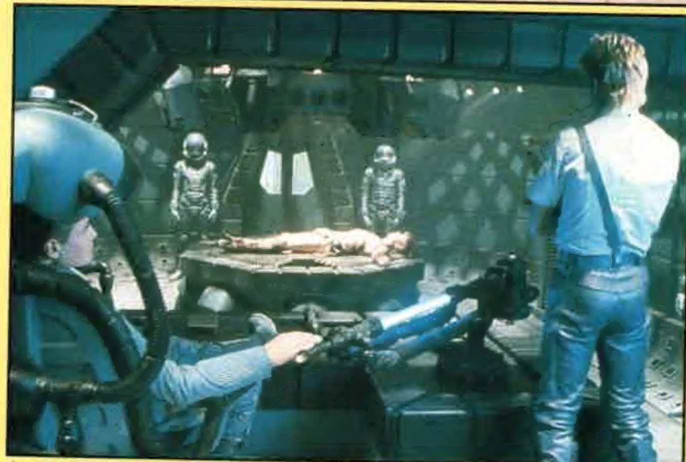
Grosse production restée inédite en France, nous étions prêts à crier au scandale. On s'est retenu à temps pour éviter le ridicule. Ecrit par deux gars qui ne connaissent la S-F que par quelques films : **Rollerball, Mad Max**...et qui n'en retiennent que le superflu. Avec un budget sans doute important mais ici complètement gaspillé, les italiens nous auraient donné une douzaines de nanars autrement plus sympathiques. L'histoire navigue au gré des thèmes cent fois rabâchés : la terre sans eau, les jeux sportifs cruels, l'endoctrinement des enfants... le comble est atteint par la boule de la sérénité (plus forte que la croix du nord) qui donne des accents mystiques et allégoriques à l'histoire. L'interprétation est du même calibre avec une mention spéciale pour Lukas Haas (le petit, avec des grandes oreilles, héros de **Witness**) qui est affligé d'une voix française qui sera plus efficace pour la dénatalité qu'une campagne sur l'utilisation du préservatif.

Solarbabies *(1986) Réal. : Alan Johnson. Eff. Spéc. : Richard Edlund. Int. : Richard Jordan, Jason Patric, Lukas Haas, Charles Durning. Distr. : MGM/UA.*



MYSTERE DE LA PYRAMIDE.





Les deux photos : LES GUERRIERS DU SOLEIL.

WARDOG

D'origine bien mystérieuse est ce **War Dog**,et la jaquette imprécise et erronée ne donne guère d'explications sur le nombre important de noms scandinaves qui figurent au générique. La surprise n'en est que meilleure car à part la mention: «la machine à tuer» ça pourrait n'être que le dixième film post-vietnam. De la guerre, il offre un prolongement étonnant: certains soldats prétendus morts en ont été en fait« détournés» par le gouvernement qui les a transformés en soldats parfaits, véritables robots tueurs et zombies sans émotions. Mais un homme refuse de croire à la disparition de son frère et avec l'aide d'un journaliste il visionne une cassette vidéo d'un attentat où il reconnaît parmi les tueurs... son frère. Décidé à le retrouver, il n'est pas au bout de ses surprises. Une preuve supplémentaire que l'argent n'est pas nécessaire pour faire un film bien ficelé et efficace. Mis en scène avec soin, **Wardog** est très violent, utilisant à bon escient le ralenti; doté d'un montage rapide, il bénéficie d'un éclairage «argentesque» à base de rouge et de bleu.

War Dog *(1987?) Réal. & Scén. Bjorn Carlstroem et Daniel Hubenbecher Int. Tim Earle, Bill Redvers, Sidney Livingstone, David Gillies Distr. Antares & Travelling.*

BLACK ROOM

T.H.V., nouvelle venue sur le marché de la vidéo, alterne le pire (**Igor and the Lunatics, Raiders of the living dead**) et le meilleur (**Killer cats** ou **House on Sorority Row**); cette chambre noire est de facture honnête. Souffrant d'une maladie du sang extrêmement rare, un homme doit avoir des transfusions de plus en plus souvent. Avec l'assistance de sa mystérieuse soeur, ils utilisent le sang de locataires qu'ils hébergent dans leur grande maison. Pour changer, ils décident de tenter une expérience nouvelle avec du sang d'enfant... Petit film de série, **Black Room** offre une approche originale du mythe du vampire et se suit agréablement car il mêle un soupçon d'érotisme à l'horreur (soft) clinique.

The black room *(1981) Réal. Elly Kenner Scén. & Co-Réal. Norman Thaddeus Vane, Eff. Spéc. Marc Shostrom Int. Stephen Knight, Cassandra Gaviola, Linnea Quigley, Distr. Terror Home Vidéo.*



TERRITOIRE ENNEMI.

TERRITOIRE ENNEMI

Produit par Charles Band ce petit film de violence urbaine a connu les pires problèmes, lors de sa distribution aux U.S.A., avec les ligues anti-racistes. Il faut avouer que le gang des « Vampires » qui terrorise tout un immeuble est uniquement composé de noirs tellement angoissants que Le Pen serait assuré de devenir président s'il se présentait dans le secteur. Alors lâcher dans ce labyrinthe un petit assureur blanc venu collecter une importante prime d'assurance sur la vie, c'est pratiquement de la provocation. A l'image de J.M.Vincent, le seul blanc terré dans le bâtiment et qui a transformé son logis en poste d'observation et en bunker(à votre bunker M'sieurs-dames!). Pour se faire pardonner, le réalisateur a introduit quelques personnages de noirs sympathiques qui prêtent une main secourable à l'homme chassé qui, singulièrement vu son métier, manque d'assurance. L'image que donne le film des U.S.A. est très inquiétante mais on a tous sa part de ghetto...

Enemy Territory *(1987) Réal. : Peter Manoogian. Scén. : Stuart Kaminsky. Int. : Gary Frank, Ray Parker Jr, Jan-Michael Vincent. Distr. : Unicorn Studios.*

Marcel BUREL



MIAMI SPICE N° 2

(Colmax International)

Vu l'ampleur et le luxe du premier numéro, le N° 2 ne pouvait que suivre. Normal, on amortit les frais plus facilement.

Quoi de neuf par rapport au précédent ? La présence de Stacey Donovan, qui n'est jamais à négliger ; une séquence où quatre filles se partagent le même homme (on croit rêver) ; et quelques idées judicieuses, comme lécher de la coke sur un corps féminin (**Robocop** exploite la même scène), ou assomer un type entre ses genoux alors qu'il pratique un savant cunilingus.

Musique et scénario sont calqués sur la célèbre série (rien ne manque, pas même la poursuite en hors-bord) : Amber Lynn et Sheri St Clair sont sur les traces d'un pourvoyeur de drogue aussi pervers en amour que dur en affaires. Et question dureté, John Leslie en connait un bout (le sien, du reste). A noter aussi qu'Amber Lynn n'a qu'une seule scène à elle, et qu'elle laisse généreusement la place à Stacey ou encore Danielle qui s'éclate littéralement lors de la séquence finale. Rien de moins que quatre culturistes harnachés cuir pour la satisfaire dans le noir. Espérons que le chiffre 5 porte bonheur.

OCTOPUSSY

(Métal X International)

Après s'être frottée à un type doté d'un membre viril en or, Jane Bond 0069 affronte dans ce second épisode de ses aventures l'asiatique Octopussy, Fu-Manchu lesbienne qui rêve d'asservir le monde. Soudainement gagnée aux joies de l'onanisme et du colifichet plastifié, l'agent 0069 (Amber Lynn) est interrompue dans ses prières par un coup de téléphone : l'opération Clitoris vient d'être déclenchée, la mission de Jane Bond sera de « détruire les fusils laser (ils ont en fait l'apparence d'un gode) qui rendent les femmes folles sexuellement », dixit Monsieur Z. Infiltrée sous toutes ses coutures, voilà notre espionne chargée par ses ennemis d'entraîner dans la débauche des personnalités très connues. Parodiant allègrement la série des **James Bond**, les producteurs sont même allés jusqu'à en reprendre le thème musical. **Octopussy** donne autant d'importance au rire qu'aux séances thérapeutiques et physiologiques de rigueur. C'est ainsi que Amber Lynn, avant de se faire prendre, planque dans sa partie la plus intime l'ultime laser encore opérationnel. Une scène rigolote : Blondie annonce à un mafioso colombien caricatural qu'elle est encore vierge et celui-ci la croit. Quand on a vu la dame satisfaire plusieurs partenaires dans des dizaines de films, l'effet est radical. La gaudriole se taille donc la part du lion.



OCTOPUSSY (Amber Lynn).



ATTENTION FILLETTES !

Les Stars du X

ANNETTE HAVEN

La finesse faite femme. Il y a en effet peu d'autres termes pour définir Annette Haven, l'une des grandes dames du X américain. Mince et brune, des jambes délicieuses, les yeux en amande, le sourire ravissant mais un poil crispé, elle joue avec énormément de délicatesse et de retenue. Tournant depuis près de 12 ans, elle appartient, tout comme Seka, à la génération intermédiaire (celle des femmes mûres et sophistiquées), post-**Gorge Profonde** et pré-Ginger Lynn/Tracy Lords. Son art de faire l'amour n'a d'égal que sa beauté qu'elle entretient soigneusement, évitant toute violence ou agression sexuelle. Dépourvue de vulgarité jusqu'à la moëlle, à l'inverse de Vanessa Del Rio, troublante, exprimant sa passion de l'acte coïtal par un léger pincement de lèvres, Annette Haven incarne à merveille les bourgeoises, médecins ou femmes d'affaires. L'une de ses meilleures scènes, très oniriques, la montre possédée sur une pierre tombale par un vampire nommé Jamie Gillis. Il s'agit d'une scène extraite de **Dracula X** et que l'on retrouve dans l'une des K7 de la série « grands moments du hard américain » distribué par Fil à Film. **Annette Haven** est le titre de ce film qui propose au cinéphile nostalgique quelques uns des (nombreux) moments d'extase de la belle et promet aux autres la plus charmante des découvertes.



ATTENTION FILLETTES !

(Vidéo Marc Dorcel)

Agathe et Sidonie sont deux cousines chaperonnées par une préceptrice (traduisez grande perverse) et qui vivent chez un oncle à pognon. Les deux cousines au prénom désuet sont en réalité deux garces qui n'ont de cesse de s'envoyer le garagiste, le voisin, les parents de l'oncle, etc. Aucun mâle, excepté l'oncle, ne manque à l'appel... de la chair, et des deux chères petites. Preuve que le mythe de la femme-enfant, du fruit vert à dépuceler, possède encore de longues années d'existence. La jeunesse est au rendez-vous mais aussi la campagne, une province bourgeoise (avec piscine et patio) où derrière chaque bosquet s'agite un couple, selon d'excellentes traditions. A ces intermèdes bucoliques succèdent des parties plus serrées, dans tous les sens du terme : le mécanicien y va de son coup de vit (et de vice), tandis que la tutrice, une allemande provoquante, met les bouchées doubles. Automobilistes et passants innocents, faites gaffe, méfiez-vous des panneaux triangulaires **Attention, Fillettes !**, il y a risque d'épuisement.

Julie ETOUMI

Canal X

Marilyn Jess et R. Allan.



LA FEMME OBJET

Et le bandart fou créa la femme parfaite. Le X français tâte souvent le fantastique (cf. l'homme invisible de **Des Femmes pour Gourpanoff**) : voici appliqué à la sauce hard le mythe de la créature confectionnée par l'homme, une blonde parfaite destinée à fournir du plaisir. **La Femme Objet**, chef-d'œuvre du hard français à une époque (1981) où celui-ci s'essouflait, reste une des rares approches pensées du thème du macho confronté à ses fantasmes. Porteuse d'analyses multiples, la trame simplifie à l'extrême l'équation fondamentale (pour les hétéros) homme/femme afin de poser clairement les différentes alternatives : comment se traduit l'envie d'un mâle lorsqu'elle exclut le plaisir, jusqu'où son ardeur sexuelle peut-elle le conduire... Frédéric Lansac (alias Claude Mulot), récemment disparu dans un stupide accident, s'est offert la bagatelle, grâce à ses comédiens (les inévitables Richard Allan et Marilyn Jess) de transformer une histoire de science-fiction en un pamphlet violent résumant à lui seul 10 ans de conneries hard.

EUROGROUP présente

MOURIR REVENIR



LE RETOUR DES MORTS-VIVANTS 2

Cette fois... ils trépassent les bornes...

KENA WATOREK

LORIMAR MOTION PICTURES présente une production Greenfox Le Retour des Morts Vivants N° 2 (Return of the Living Dead Part II)
Un film de KEN WIEDERHORN - avec JAMES KAREN - THOM MATHEWS - DANA ASHBROOK - MARSHA DIETLEIN - SUZANNE SNYDER - PHILIP BRUNS
Musique de VLADIMIR HORUNZHY Coproduit par WILLIAM S. GILMORE Produit par TOM FOX Ecrit et réalisé par KEN WIEDERHORN

LORIMAR

Après ALIEN et BLADE RUNNER, le nouveau film de RIDLEY SCOTT.

